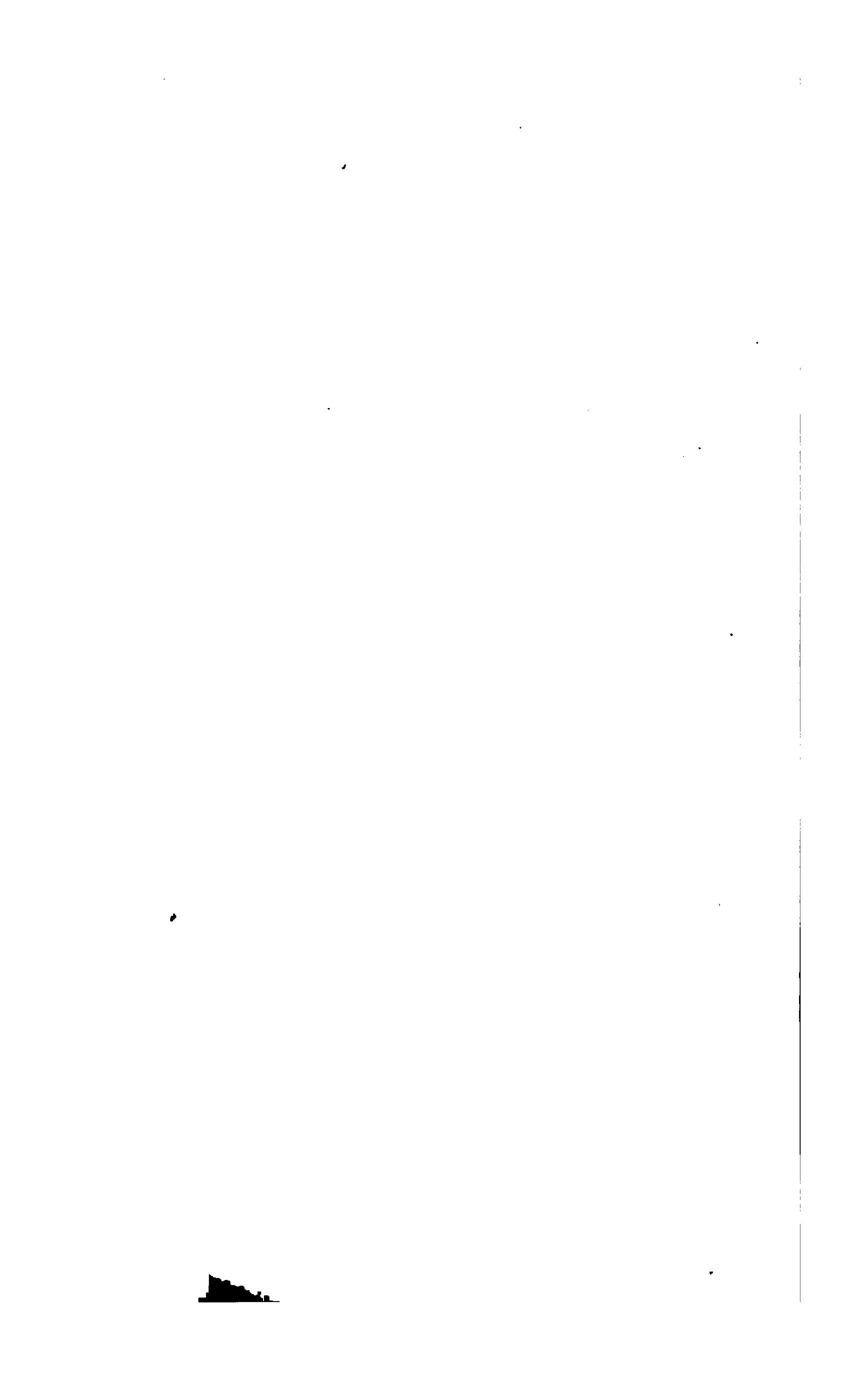

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579996 9









« O ma bonne! regardez: le château de maman n'a plus de toit ni de portes, plus rien! » (P. 42.)

Mme JULIE LAVERGNE

RÉCITS NORMANDS

L'HIRONDELLE

PHILÉMON ET BAUCIS — CISKA DE CLERCY

LES BRUYÈRES DE FRÈRE JEAN

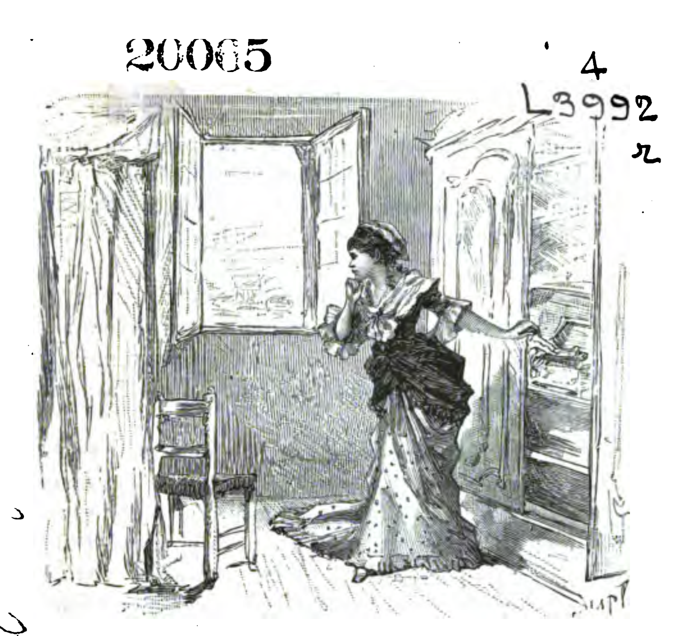


TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXXXII



Mme de Lucenay songea au nid d'hirondelle.

L'HIRONDELLE

A LA MÉMOIRE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-MADELEINE
Fondatrice de la congrégation des Filles de la Miséricorde.

I

LE LABOUREUR

C'était en 1794 : une belle journée de mars allait finir, et le soleil couchant dorait le clocher, l'église et le presbytère fermé de Lucenay. A peu de distance les maisons du village blanches, paisibles et couronnées de lé-

gères fumées annonçant les apprêts du repas du soir, apparaissaient à travers les branches des arbres qui bordaient la petite rivière, et par delà les ondulations verdoyantes de la plaine la mer s'étendait calme et d'un bleu sombre.

Pierre Hubin labourait lentement; son vieux cheval fatigué s'arrêtait de temps à autre: la terre était lourde, encombrée de racines. Pierre défrichait l'ancien verger du presbytère et maugréait contre les vandales qui l'avaient dévasté l'hiver précédent.

« Les imbéciles, les sots! disait-il: à quoi ça leur servait-il de briser les arbres à fruits de ce pauvre bon vieux curé? N'était-ce pas assez de lui avoir fait tant de misères qu'il a dû émigrer? A qui tout ça profitera-t-il? La commune en est-elle plus riche pour avoir vendu à l'encan le presbytère et changé l'église en grenier à foin? Ce champ que je laboure appartient maintenant à l'homme le plus avaricieux du pays. Quand c'était le verger du curé et que j'étais petit, que de fois le bon curé ou sa servante Justine m'y firent entrer avec mes sœurs pour ramasser les fruits tombés, et comme nous savions bien aider le vent! Ici, à cette place, où ma charrue vient de trancher une racine, s'élevait un bel abricotier. Nous nous amusions à courir : l'arbre était le but, et le premier arrivé y donnait une telle secousse que les fruits tombaient sur le gazon. M. le curé ne faisait qu'en rire. Il nous disait : « Emportez-les, mes petits, et soyez sages. » Ce n'est pas le nouveau propriétaire qui laissera glaner de cette façon sur ses terres! Hue donc, Noireau, hue, fainéant! »

Mais le cheval refusait d'avancer.

Impatienté, Pierre leva son fouet en jurant. Un vieux paysan qui passait sur la route lui cria de loin :

« Ne *capuche* pas ton *ch'vai*, Pierre, c'est dimanche;

la bête le sait *bi*, elle ne veut point travailler. Les miennes n'ont rien voulu faire de la journée. Dételle, crois-moi.

— Et le maître? fit Pierre. Il ne s'en prendra pas au cheval, mais à moi, si je n'achève pas la besogne ce soir. Tant pis pour Noireau : il se reposera décadi. »

Il cingla d'un bon coup de fouet les jambes cagneuses du pauvre Noireau, et le cheval se remit en marche, la tête basse et l'œil morne. A mesure que le fer de la charrue déchirait le sol, une troupe d'oiseaux la suivait en ramassant les insectes arrachés à leurs demeures souterraines, et se disputait cette proie à grands coups d'aile et de bec. Arrivé au bout du sillon, Noireau s'abattit. Pierre, n'osant rentrer de si bonne heure à la ferme, le détela, lui permit de paître, et, s'asseyant sur la margelle brisée d'un vieux puits, battit le briquet pour allumer sa pipe. C'était l'heure où les animaux des champs, avant de regagner leurs abris nocturnes, ont coutume de s'agiter, de courir et de mener grand bruit. Dans un pré voisin, une douzaine de poulains couraient en tous sens; plus loin, des vaches meuglaient, de petits agneaux cabriolaient autour des mères brebis : tous les oiseaux saluaient par leurs chants le soleil qui allait disparaître, et les alouettes élancées semblaient vouloir se perdre dans les profondeurs du ciel.

II

L'ARRIVÉE

Au loin, sur la route, parurent des voyageurs. C'était un grand jeune homme, proprement habillé en paysan,

et marchant à côté d'un âne qui traînait une petite charrette remplie d'effets mobiliers et de paquets de linge. Une femme assez âgée, enveloppée d'une mante grise à capuchon, était assise sur une chaise, dans la voiture. Ce rustique équipage n'allait point fort vite, et Pierre eut tout le temps de le considérer avant qu'il s'arrêtât à la porte du presbytère.

Arrivé là, le jeune paysan aida la bonne femme à descendre, et celle-ci, tirant une clef de sa poche, essaya d'ouvrir la porte. La serrure, rouillée, résista un peu, mais enfin elle céda, et la petite caravane entra dans la cour.

Qui sont ces gens-là? se dit Pierre; serait-ce la Justine? Les uns disent qu'elle est morte, les autres qu'elle a émigré comme son maître, et on assure que le presbytère est vendu à un maçon de Janville. Voyons donc ça.

Et Pierre, s'approchant du mur à demi écroulé qui entourait le petit jardin du presbytère, se plaça de manière à voir sans être vu ce qui se passait à l'intérieur du petit enclos.

Il vit le jeune paysan dételer l'âne, le mettre à l'écurie, et lui porter une botte de foin prise dans la charrette. Les volets du rez-de-chaussée s'ouvrirent, et la bonne femme, débarrassée de son capuchon, se montra coiffée d'un bonnet blanc et appela : « Pierre !

— Me voilà, mam'selle Justine ! » s'écria Pierre en escaladant la brèche du mur et sautant lourdement dans la cour.

Justine fit un cri d'étonnement, et en même temps le jeune paysan qui l'avait amenée répondait : « Me voilà, ma tante ! » et les deux Pierre, se rencontrant nez à nez, parurent assez déconcertés.

« Et d'où sortez-vous, Pierre Hubin ? dit Justine.

— Dame ! je vous avais vue arriver, ça m'intriguait, et je regardais par-dessus la muraille. Vous m'avez appelé, j'ai sauté, voilà. Il n'y a pas d'offense.

— C'est mon neveu que j'appelais, dit Justine ; mais je suis bien aise de vous voir, Pierre. Vous êtes toujours curieux comme une chouette, mais un brave gars tout de même. Je n'ai pas oublié... Eh bien ! puisque vous voilà, vous allez m'aider. Battez le briquet, je voudrais allumer une chandelle.

— J'ai du feu, » fit Pierre ; et, posant sur sa pipe un morceau d'amadou, il le présenta tout allumé à la Justine.

« Y a-t-il du nouveau ? dit-il. Est-ce que M. le curé va revenir ?

— Revenir ! pour se faire guillotiner ! y pensez-vous, Pierre ? Non, il n'y a rien de nouveau, rien de bon, et si je reviens, c'est tout bonnement parce que j'ai fait un petit héritage et que j'ai acheté le presbytère de Lucenay.

— Voire ! pas possible ! Mais vous n'êtes donc plus dévote ? On dit que ça porte malheur d'acheter des biens d'église.

— Ça se peut ; mais, que voulez-vous ? j'ai vécu ici pendant vingt ans, ça me plaît d'y revenir. Croyez-vous qu'on en soit fâché à Lucenay ?

— Oh ! pour ça, oui et non. Le bon monde vous aime ; les mauvaises gens vous envieront si vous êtes riche ; mais les uns comme les autres sauront bien vous demander des onguents et des confitures, et d'aller voir leurs malades. Depuis votre départ, on a dit bien des fois que c'était une perte pour Lucenay qu'une personne aussi avisée que vous.

— Ma tante ferait mieux de rester chez nous, dit le jeune paysan. Ici, que fera-t-elle, toute seule, dans cette maison dévastée ?

— Laisse-moi y passer l'été, neveu ; si je m'y ennuie, je retournerai chez ta mère. Dès que je serai installée, elle m'amènera la petite avec Babet, et ces enfants me feront compagnie. Nous verrons après.

— Avez-vous quelque commission ? dit Hubin ; voilà l'heure où je dois rentrer à la ferme.

— Ce n'est pas de refus, Pierre. Devez-vous travailler de ce côté-ci, demain ?

— Oui bien ; je dois finir de labourer la pièce.

— Eh bien ! mon garçon, rapportez-moi un pain de six livres. Je n'irai pas au village de sitôt. Voici un assignat. »

Pierre prit congé de Mlle Justine, sortit, siffla Noireau, et reprit le chemin de la ferme de son maître.

Le soir, à la veillée, tout en teillant du chanvre, il raconta l'arrivée de Justine au presbytère, et cette nouvelle fut connue de tout le pays dès le jour suivant.

III

LA MAISON DÉVASTÉE

Il ne restait pas un meuble dans le presbytère. Pierre dressa le lit de sangle qu'il avait apporté dans une chambre du premier étage, et monta les hardes de sa tante. Pendant ce temps, Justine allumait quelques fagots dans la cuisine et déballait un panier de provisions. Elle fit souper son neveu, qui, grâce à ses dix-sept ans, mangea de bon appétit ; pour elle, il lui fut impossible de prendre autre chose qu'un verre de cidre.

« J'ai le cœur trop serré, dit-elle ; tout ce qui s'est

passé ici me revient en mémoire. Demain, cela me fera moins de peine, peut-être. Bonsoir, Pierre, tâchons de dormir. »

Bientôt après, Pierre, étendu tout habillé sur une paillasse, dormait profondément au rez-de-chaussée, tandis que Justine disait son chapelet, assise dans son ancienne chambre, autrefois si proprette et si bien agencée, et où rien n'était resté que les quatre murs d'où l'humidité avait çà et là décollé le papier flétri.

Pauvre M. le curé, se disait-elle, il ne croyait pas possible que l'on vînt piller ici, et, en s'éloignant, il espérait tellement revenir bientôt, qu'il n'emporta qu'un seul tome de son bréviaire. Hélas! où est-il à présent? Et Mme la comtesse! Celle-là ne souffre plus; elle est au ciel, elle protégera la petite. Pauvre enfant! comment ferai-je pour l'élever comme doit l'être une fille de sa naissance, moi qui sais à peine lire? Et pourtant, je l'ai promis à sa mère. Je ne la quitterai jamais. J'ai fait une imprudence en ne l'amenant pas ici avec moi. Pourvu que Babet ait bien soin d'elle! Elle est si petite, si délicate!

Et la bonne Justine ne s'endormit que bien après minuit.

IV

YOLANDE ET BABET

Trois jours après, grâce à son activité et à l'aide de Pierre, Justine avait nettoyé toute la maison et racheté çà et là, dans les fermes du voisinage, quelques meubles, quelques ustensiles ayant appartenu au curé. Les paysans

les lui cédaient à bas prix; quelques-uns même refusaient de recevoir ses assignats. Ils étaient honteux de posséder ces choses mal acquises. Plus d'un, prenant Justine à part, lui demanda tout bas des nouvelles du curé.

« Je sais qu'il a passé en Angleterre, voilà tout, dit-elle. Quelqu'un m'a dit qu'il était encore allé plus loin, en Amérique. Triste chose pour un homme de son âge ! triste temps que celui-ci ! »

Mais tout cela se disait à voix basse, car dans toute la France la Terreur régnait déjà.

Pierre repartit un beau matin, pour revenir le jour suivant. Justine l'attendit impatiemment. Longtemps avant l'heure probable de son retour, elle le guetta de sa fenêtre, d'où l'on apercevait au loin le tournant du chemin qui va de la Délivrande à Lucenay.

Enfin le petit chariot, traîné par le bourriquet de Pierre, parut sur la route. Pierre marchait près de l'âne; une toile blanche, tendue sur des cerceaux, protégeait le contenu de la voiture, où s'entassaient pêle-mêle un petit lit d'enfant, quelques matelas, une vieille malle, une cage à poulets contenant quatre poules et un coq, et, assises sur la malle, Babet, enfant de douze ans, sœur de Pierre, et la petite Yolande, frêle et mignonne, vêtue de toile bleue, chaussée de sabots, d'une beauté si délicate et si aristocratique, que personne ne se méprenait sur son origine. Elle avait cinq ans, tout au plus; elle était orpheline, et sa mère, au moment où on était venue l'arrêter au presbytère, où Justine la tenait cachée, sa mère avait jeté à Justine ce seul mot : « Prenez-la ! »

La pauvre mère était morte en prison; le père de la petite à l'armée de Condé. Yolande n'avait plus d'autre protection que celle de la bonne Justine, et rien ne lui restait des biens de ses parents.

Justine courut au-devant du chariot, et la petite Yolande lui tendit les bras de loin, toute joyeuse.

« Yoyo n'a fait que pleurer après vous, ma tante, dit Babet; elle n'a pas été sage du tout.

— Tais-toi, Babet, dit Justine; je te défends de l'appeler Yoyo. Confesse tes péchés et non pas ceux des autres. Avec moi, Yolande est toujours sage. N'est-ce pas, Mademoiselle?

— Ne parlez donc pas comme ça, ma tante, dit Pierre, vous serez dénoncée comme aristocrate. Soyez donc prudente.

— Nous sommes seuls, Pierre. C'est bien le moins qu'en famille on puisse parler français. »

Ils arrivaient, et la petite fille s'écria: « Oh! je me reconnais ici! C'est la maison de M. le curé. Allons-nous le voir?

— Il est en voyage, ma petite chérie, n'y pensez pas encore; venez dîner; vous devez avoir bien faim. »

La bonne Justine avait mis le couvert sur une vieille table vermoulue; mais une serviette bien blanche était étendue sous l'assiette et le gobelet d'étain destinés à Yolande, et le seul couvert d'argent que possédât Justine y était posé. Elle fit asseoir Yolande à cette place d'honneur, la servit la première, et prit plaisir à lui voir manger une soupe à l'oseille et une petite portion d'omelette aux pommes. Mais la fillette refusa de goûter aux grillades de lard. Pierre et Babet, tout en dînant comme quatre, remarquaient en souriant les attentions de leur tante pour la petite demoiselle, et haussaient les épaules quand elle ne les voyait pas.

« Pourquoi donc m'avez-vous fait manger à la cuisine, ma bonne? » demanda Yolande après le dîner.

« Hélas! Mademoiselle, c'est que la salle à manger est sans meubles, froide et humide. Nous la ferons arranger quand M. le curé reviendra.

— Et dans quelle chambre coucherai-je? Me mettrez-vous dans la chambre noire où se cachait maman?

— Oh! non; vous serez dans la mienne, dans la jolie chambre du nid d'hirondelle; vous en souvenez-vous?

— Oui, ma bonne, fort bien. Je n'ai pas oublié la petite hirondelle qui avait une ruban rouge à la patte. Y est-elle encore?

— Les hirondelles ne sont pas encore de retour; j'espère qu'elles reviendront le mois prochain. Voulez-vous monter voir votre chambre?

— Je veux bien, ma bonne. »

Elles montèrent. Pierre et Babet venaient d'installer le petit lit d'Yolande près de celui de Justine; un escabeau, recouvert d'un napperon blanc à liteaux rouges, devait lui servir de toilette; une petite chaise était auprès, et un lambeau de tapisserie, déclouée d'un vieux fauteuil et soigneusement bordé de lisière, servait de tapis de lit.

Yolande dit gracieusement : « Je serai très bien là, ma bonne, je vous remercie. »

Puis elle se dirigea vers le fond de la chambre, ouvrit l'alcôve, sombre et vide, et la referma en soupirant, sans rien dire.

Les larmes vinrent aux yeux de Justine.

« Pauvre petite! se dit-elle, comme elle se souvient! Venez voir le nid d'hirondelle; il n'a pas été touché, Dieu merci! Bientôt elles viendront y mettre leurs petits oisillons, et vous les entendrez crier, vous les verrez apprendre à voler.

— Et maman, reviendra-t-elle, ma bonne?

— Votre maman est au ciel; on y est trop bien pour souhaiter d'en revenir. Ne pleurez pas, ma chère petite demoiselle; venez au jardin, il y a beaucoup de violettes, vous verrez! »

Et elle l'emmena doucement, tandis que Babet disait à Pierre : « Vraiment, ma tante est folle de traiter ainsi en princesse cette pauvre petite fille ; puisqu'elle n'a pas le sou, elle ferait bien mieux d'en faire une bergère.

— Ah ! certes oui ; et ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'elle est capable de nous déshériter pour donner son bien à la petite. On le dit par chez nous.

— Je n'en crois rien, mon frère. Ma tante aime sa famille, et je lui ai entendu dire à maman que, quand la révolution serait finie, on rendrait le château à la petite, les terres et tout.

— Eh bien ! alors, pourquoi dis-tu qu'il faut en faire une bergère ? tu n'es qu'une linotte. Tâche de te bien conduire avec ma tante, c'est une personne d'esprit, elle en sait plus que toi et moi, et ne plante pas ses épingles par la tête. »

Cette conclusion, bien digne d'un gars normand, parut convaincre Babet, et elle se montra fort docile et attentive aux ordres de sa tante, pendant les jours qui suivirent son installation au presbytère de Lucenay.

V

LE RETOUR DES HIRONDELLES

Bien que Pierre Hubin eût tout à fait fini de labourer et d'ensemencer l'ancien verger, il venait de temps à autre rôder autour du presbytère, et prenait plaisir à causer par-dessus la brèche du mur avec Babet. Quelquefois Justine l'invitait à entrer et lui donnait des commissions à faire dans le village. Elle ne permettait pas à

Babet d'y aller, et n'attirait personne chez elle. Bonne et serviable, du reste, comme avant, elle allait voir les malades, et déjà son petit jardin, débarrassé des mauvaises herbes, était ensemencé de fleurs, de légumes et de plantes médicinales. Pierre Hubin avait tout à fait gagné l'amitié de Justine par ses complaisances pour la petite Yolande. Il lui apportait tantôt un petit panier de jonc tressé par lui à la veillée, tantôt une plante pour son petit jardin, ou quelque beau coquillage. Il ne la tutoyait pas, et en parlant d'elle à Justine disait : notre demoiselle.

Justine vivait fort étroitement, son revenu était très borné, et l'avenir ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup.

Que deviendrait Yolande si je venais à mourir ? se disait-elle : elle n'a que des parents fort éloignés, tous émigrés et privés de leurs biens. Ma sœur et mon beau-frère, assurément, ne la laisseraient pas manquer de pain, mais ils sont chargés de famille, peu généreux, et la pauvre petite ne serait pas heureuse chez eux. Quel malheur que sa mère ne m'ait pas confié ses diamants ! Elle les portait cachés dans ses vêtements. On les lui aura soustraits en prison. C'était toute une fortune pour sa fille.

Et pourtant, continuait la bonne Justine en se parlant à elle-même, pourtant, si elle les avait eus sur elle au moment de son arrestation, elle ne m'eût pas dit : « Cherchez ! » J'ai entendu ce mot, j'en suis sûre ; elle m'a dit en me désignant sa fille au moment où on l'entraînait : « Prenez-la ! » puis d'un geste montrant la maison, elle m'a crié de loin : « Cherchez ! »

Je l'ai fait pendant les huit jours que j'ai passés encore ici avant que le maire m'en chassât. Dieu sait si j'ai fouillé la maison, le jardin, et je n'ai rien trouvé

qu'un écrin vide, à moitié brûlé, sous les cendres de la cheminée que voici.

Et tout en réfléchissant ainsi, la bonne fille avait laissé tomber les mailles de son tricot, et les relevait à grand'peine.

Yolande entra :

« Ma bonne, dit-elle, Pierre Hubin n'a rien à faire aujourd'hui, parce que c'est décadi. Il va pêcher à la ligne sous le pont Rouge. Voulez-vous permettre que nous y allions aussi, Babet et moi ? »

Le pont Rouge était à trois minutes de la maison.

« Allez, dit Justine, j'irai vous y rejoindre dans une demi-heure. Mettez votre chapeau de paille, Mademoiselle, le soleil est brûlant. »

Yolande et Babet s'éloignèrent en se donnant la main, et Justine monta pour ouvrir la fenêtre de sa chambre au soleil.

A peine l'eut-elle ouverte, qu'elle entendit le cri des hirondelles et en vit passer une troupe qui allèrent s'abattre sur le toit de l'église.

Enfin, les voilà ! se dit-elle; pourvu que les miennes soient revenues ?

Elle s'assit au fond de la chambre et guetta. Bientôt, d'un rapide essor, deux hirondelles passèrent devant la fenêtre, revinrent, gazouillèrent et, se suspendant au bord du toit, semblèrent prendre plaisir à regarder leur ancien nid. L'une de ces noires passagères avait à la patte un petit ruban décoloré, mais que Justine reconnut bien. Elles tourbillonnèrent plusieurs fois devant le nid, puis s'envolèrent.

« C'est de bon augure, ce retour des hirondelles ici, dit Justine. Elles vont chasser une heure ou deux, puis revenir. Je m'en vais annoncer leur arrivée à Yolande. »

Elle prit sa mante d'indienne violette, ferma la porte

de la maison, donna un coup d'œil à ses poules, et s'achemina vers le pont Rouge.

Le pont Rouge était construit en briques, presque neuf; et sous son arche unique, beaucoup plus large que le lit d'été de la rivière, Pierre Hubin et ses deux petites compagnes s'étaient commodément assis à l'ombre. Chacun d'eux tenait une ligne, et Pierre avait déjà pris quelques petits poissons qu'il avait mis dans le panier d'Yolande. La petite aurait bien voulu en pêcher un elle-même, et, l'œil fixé sur le liège oscillant, ne bougeait pas plus qu'une statue.

Justine s'approcha doucement, se baissa et lui dit : « Les hirondelles sont arrivées, Mademoiselle.

— Vrai! ah! tant mieux! mais regardez donc, ma bonne, je crois qu'il y a un petit poisson de pris. »

C'était vrai. Toute joyeuse, Yolande ne voulut pas retourner encore à la maison. Justine s'assit près d'elle et se mit à tricoter. Elles restèrent sous le pont jusque vers quatre heures. A ce moment une bande de petits garçons vint s'ébattre tout près de là et barbota si bien dans la rivière, que la pêche devint impossible. Ils avaient à leur tête le fils du maire, le petit Mullois, méchant garnement s'il en fut, et la terreur du pays. Pierre Hubin se serait volontiers querellé avec lui, mais Justine se hâta de lui dire : « Viens chez nous, Pierre. J'ai besoin de toi, partons vite; » et ils rentrèrent au presbytère.

Justine fit goûter les trois jeunes pêcheurs, puis elle donna de l'ouvrage à Babet et à Pierre, et emmenant Yolande, lui dit : « Venez voir les hirondelles, je crois qu'elles travaillent déjà à leur nid ? »

Mais les hirondelles ne faisaient que voleter autour de la fenêtre en jetant de petits cris inquiets, et ne cessèrent ce manège qu'à la nuit tombante. Yolande s'était bien vite lassée de les regarder.

« Il y en avait aussi beaucoup au château, ma bonne, disait-elle. Quand donc y retournerons-nous ? Je voudrais bien revoir ma petite chambre rose, et mon lit, et ma toilette, et maman.

— Votre maman est en paradis, vous le savez bien.

— Mais elle n'a pas emporté le château, ma bonne, j'y voudrais aller. »

Hélas ! le château, pillé, incendié, n'était plus qu'une ruine informe, et les demandes de l'enfant perçaient le cœur de la bonne vieille Justine.

VI

LE NID

Le lendemain, dès la pointe du jour, les hirondelles réveillèrent Justine par leurs cris.

Sitôt habillée elle s'approcha de la fenêtre, et, levant les yeux, les vit toutes deux cramponnées au nid, mettant leurs petites têtes à son ouverture, se rejetant brusquement en arrière, et piaulant à qui mieux mieux.

Yolande dormait profondément sous ses rideaux de grosse toile bleue. Justine descendit au jardin, Pierre y était déjà et réparait la brèche du mur avec des cailloux et de la terre glaise.

« Que fais-tu là ? lui demanda Justine. Ton maître se fâchera.

— Il m'a mis à la porte de chez lui, fit Pierre; me voici sans place, et je crois bien que je m'en vais aller à Barfleur, chez mon oncle le marin. Je me ferai pêcheur; ma mère est déjà chez lui, elle tient son ménage depuis

qu'il est veuf, et je serai bien reçu. Mais avant de partir je voulais.... je pensais.... enfin, j'ai cru bien faire de raccommoder votre mur, puisque votre neveu ne vient pas.

— Tu as eu là une très bonne pensée, mon garçon. Je regrette ton départ. Enfin, si c'est pour ton bien, tant mieux. Fais ta besogne solidement, sans te presser; tu dîneras et souperas avec nous, et il y a de quoi te coucher ici. Tu ne pensais pas partir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Dame, je ne suis pas autrement pressé; ça me coûte bien un peu de quitter Lucenay, et vous, et Babet, et la petite demoiselle.

— Barfleur n'est pas loin, Pierre, nous nous reverrons. Tiens, regarde donc les hirondelles : quel ménage font-elles donc là-haut ? »

Pierre s'approcha de la maison, regarda un instant et dit :

« Pour sûr, il y a une bête dans le nid; si c'était un oiseau, il montrerait son bec à l'entrée; c'est quelque escargot, une souris peut-être. Ces pauvres hirondelles sont bien en peine; voulez-vous que j'aille y voir ?

— Viens, mais ne fais pas de bruit, Yolande dort encore. »

Pierre ôta ses sabots et monta pieds nus l'escalier du presbytère. Arrivés dans la chambre où dormait l'enfant, Justine ouvrit très doucement la fenêtre et fit signe à Pierre d'approcher. Il monta sur l'appui de la fenêtre; les hirondelles effrayées s'envolèrent, et le jeune garçon, introduisant deux doigts dans l'ouverture du nid, dit tout bas :

« Je sens quelque chose de dur enveloppé dans une étoffe mince.

— Prends-le avec précaution, Pierre, ne brise pas le nid. »

Pierre tira une petite bourse de soie assez longue et remplie de petits objets de formes diverses, et, descendant de la fenêtre, la posa dans la main de Justine.

La bonne fille était pâle et comme suffoquée; elle mit un doigt sur ses lèvres, fit signe à Pierre de la suivre et sortit de la chambre.

Puis, après avoir soigneusement refermé la porte, elle dit à Pierre :

« Ce que tu viens de trouver là, Pierre, appartient à Yolande et...

— Montrez-le-moi, dit Pierre; ne craignez pas de vous confier à moi. Je devine bien ce que c'est, allez! On a assez parlé dans le pays des diamants de Mme la comtesse, on les a assez cherchés! Ce n'est pas moi qui vous trahirai, Justine. Si j'avais voulu être riche et dénoncer les cachettes, j'aurais eu la partie belle. Je sais où M. le curé a caché les reliquaires, je connais la pierre blanche dans la grotte de Rocheville, et je sais aussi où il a caché l'ostensoir. Soyez sans inquiétude : foi de chrétien, je garderai votre secret comme ceux de M. le curé. »

Justine alors ouvrit la bourse, et le collier de diamants qu'elle contenait rayonna aux lueurs de l'aurore.

« Quel bonheur! dit Justine, voici Mlle Yolande dotée du coup. Mais il faudrait quitter la France, l'emmener en Angleterre. Là seulement, je pourrai la faire élever selon sa naissance. Mais comment nous enfuir?

— Laissez-moi faire, dit le jeune garçon. Une fois à Barfleur, je trouverai bien moyen de vous emmener. Cachez bien ce trésor, n'en dites rien à la petite demoiselle ni à Babet, et comptez sur moi. D'ici à peu de temps vous aurez de mes nouvelles.

— Pierre, fit Justine, songe qu'un mot peut nous

perdre ! si on savait que j'ai retrouvé ces diamants, la République les confisquerait comme bien d'émigrés, et je serais condamnée à mort.

— Je le sais bien, fit Pierre simplement, mais ce n'est pas moi qui causerai. Je vas finir de restouper le mur, et demain matin je m'en irai à Barfleur. Ça n'étonnera personne, je l'avais dit à mon maître. »

Et le brave garçon, reprenant ses sabots, s'en alla gâcher la terre glaise, tandis que Justine rendait grâce à Dieu, et, si émue qu'elle avait peine à enfiler son aiguille, se hâtait de coudre les diamants dans un sachet de toile qu'elle suspendit à son cou.

La journée s'acheva paisiblement en apparence, mais que de projets, que d'inquiétudes agitaient la bonne Justine !

VII

REGARD SUR LE PASSÉ

Le soir, lorsqu'elle eut fait sa tournée, bien fermé les portes et regardé Babet et Yolande endormies, elle se coucha, mais le sommeil fut long à venir. Elle songeait à la fugitive, que cette chambre avait abritée ; elle revoyait l'effroyable scène de l'arrestation de Mme de Lucenay, et se demandait à quel moment la jeune veuve avait pu cacher les diamants dans le nid d'hirondelle.

Enfin elle s'endormit, et un rêve lui représenta ce qui s'était passé. Elle vit en songe la comtesse de Lucenay, vêtue de deuil, pâle et triste comme elle l'était le jour où elle était venue, tenant par la main sa petite Yo-

lande, demander un asile au curé de Lucenay. Hélas ! le curé venait de partir, et Justine, en larmes, s'apprêtait à fermer la maison et à se réfugier chez sa sœur. Mais, en voyant Mme de Lucenay dans une telle détresse, la brave fille changea de résolution.

« Personne ne vous a vue, Madame, dit-elle. Eh bien, restez ici cachée, je trouverai bien moyen de vous faire conduire à Barfleur la nuit, de même que M. le curé ; mais il faut que le brave homme qui l'a emmené revienne, ce sera l'affaire de deux ou trois jours. »

Puis elle s'était hâtée de faire souper la mère et la petite fille, et de leur dresser des lits. Elle était restée sur pied toute la nuit, croyant toujours entendre du bruit autour de la maison. La comtesse lui avait dit : « On doit envahir le château cette nuit. »

Il le fut en effet, et vers minuit, de lointaines clameurs et la lueur de l'incendie terrifièrent Justine. Elle avait si bien fermé les volets et l'alcôve, que la comtesse n'entendit rien.

Le lendemain, Mme de Lucenay parla à Justine de ses diamants, et elles hésitèrent si Mme de Lucenay les garderait sur elle ou les cacherait.

« On peut venir m'arrêter d'un moment à l'autre, » disait-elle.

La journée s'avançait; le temps était gris et déjà froid, et les hirondelles, prêtes à partir, s'étaient rassemblées sur le toit de l'église.

Mme de Lucenay les regardait tristement, et se disait : Comme elles, je partirai, mais ce ne sera pas pour le pays du soleil et des roses, ce sera pour l'exil, et le nid que j'ai quitté, le nid froid et dévasté par la mort, qui sait si je le reverrai jamais ?

Deux hirondelles vinrent se suspendre au bord du nid placé en haut de la fenêtre du presbytère. Elles sem-

blaient lui dire adieu, et, rejoignant les autres, partirent à tire d'aile avec toute la troupe.

La nuit vint et se passa tranquillement; mais vers le milieu de la matinée suivante, au moment où la petite Yolande, ennuyée d'être toujours enfermée, venait d'obtenir la permission d'aller jouer au jardin, Justine, montant précipitamment l'escalier, vint dire à Mme de Lucenay :

« On vient du district, Madame; j'ai vu des bonnets rouges sur la route : cachez-vous dans l'alcôve, je les occuperai en bas, j'ai caché Yolande dans le fenil. »

Plus morte que vive, la comtesse se dirigea vers l'alcôve, mais une pensée lui vint :

« Si je suis prise, dit-elle, on me fouillera. »

Elle vida son écrin, le jeta au feu, puis, serrant les diamants dans sa bourse, chercha une cachette. La chambre était presque sans meuble, et sans double issue. Elle songea au nid d'hirondelles, ouvrit la fenêtre, monta sur une table et réussit à y atteindre, puis elle courut se blottir sous le lit de l'alcôve...; mais on l'y découvrit une heure après, et elle fut emmenée à Valognes.

Elle n'eut le temps que de jeter un cri d'adieu à Justine, et, traînée en prison, ne tarda pas à y mourir de langueur et d'épuisement.

Toutes ces choses se peignirent en sombres et mouvants tableaux dans les rêves de Justine. Vers le matin, seulement, elle dormit d'un sommeil moins agité; mais les hirondelles ne lui permirent pas de le prolonger. Contentes de retrouver leur nid débarrassé, elles s'y installèrent, le réparèrent, firent cent tours, et leur babil aérien réveilla Justine. Un autre bruit s'y mêla bientôt : Pierre sifflait un air près de la maison.

Justine descendit : il avait un bâton sur l'épaule, son paquet au bout, et venait prendre congé.

« Attends, mon gars, dit Justine ; je vais te donner le coup de l'étrier. »

Elle alla querir un piot de cidre, et remit au jeune garçon deux pièces de douze sous.

« Miracle ! dit Pierre ; de l'argent ! de l'argent du roi ! Il y a bien deux ans que je n'en ai vu. Était-il avec les diamants ? Si oui, il est à la petite demoiselle, et je n'y toucherai pas.

— Non, il m'appartient ; je porte ces pièces cousues dans mon corset depuis bien longtemps. Prends-les, mon Pierre, et Dieu veuille qu'elles te portent bonheur. Vois, ces pièces sont à l'effigie du roi, notre pauvre roi qu'ils ont tué !

— Adieu, mam'selle Justine, tenez-vous prête ; d'ici à peu de temps vous me rejoindrez à Barfleur. Tenez, donnez ça à Babet de ma part, et ça à la petite demoiselle, et qu'elles ne m'oublient pas. »

Ça, c'était deux paniers de jonc remplis de noisettes récoltées l'automne précédent dans les bois de Lucenay. Celui de Babet était le plus grand, celui d'Yolande le plus joli, et les avelines en étaient mêlées de quelques fleurs des champs.

« Embrasse-moi, mon gars, fit Justine attendrie. Au revoir, à bientôt. »

Il s'éloigna dans la brume matinale et disparut au détour du chemin.

Justine rentra tout attristée, et se dit : Il faudra que je fasse revenir mon neveu et que je l'installe ici, afin d'être en mesure de m'éloigner sans pour cela laisser la maison seule.

La maison, après Yolande, c'était son grand souci. Elle l'avait achetée, elle l'aimait, non seulement parce que

c'était [illegible] [illegible], mais aussi parce qu'elle y avait [illegible] de [illegible] et heureuses années, et qu'elle espérait [illegible] sa mère et soigner sa vieillesse.

[illegible] la bonne fille se disait : [illegible] mais elle n'en était pas moins résolue à [illegible] hors de France, afin de la consoler [illegible] de sa famille. Elle savait que les sœurs [illegible], l'une chanoinesse, l'autre [illegible], avaient émigré des premières en Angleterre. [illegible] se disait : Je les retrouverai, je leur remettrai [illegible] son trésor, et puis je reviendrai au presbytère comme les hirondelles y sont revenues.

VIII

SŒUR JULIE

Or, en ce temps-là, vivait à Barfleur une humble fille nommée Julie Postel, qui tenait une petite école fréquentée par les enfants des marins. Elle habitait une vieille maison située tout près de la mer, et dont le jardin, les jours de grande marée, était souvent envahi par les flots. Aussi ne contenait-il que deux ou trois arbres, rabougris et tordus par le vent de mer, et quelques buissons de tamaris, au grêle feuillage, aux légers panaches de fleurs rosées. La maison, entièrement caparaçonnée d'ardoises du côté de la mer, assez basse et vent[illegible] surmontée d'une sorte de belvédère informe, [illegible] naient un épi de fer et une grande girouette. [illegible] minait le port de Barfleur, autrefois si animé, [illegible] les sables et les galets avaient rétréci, et où

[illegible]mps de misère, nul vaisseau ne venait [illegible]
[illegible]uelques barques de pêcheurs en partaient [illegible]
chaque marée, et celle de [illegible]
[illegible]lle-Mouche, passait pour l'une des [illegible]
de Barfleur. La défunte femme de [illegible]
un peu parente de [illegible] qui l'avait soignée avec
le plus grand dévouement pendant [illegible]
en sorte que personne ne s'étonnait [illegible]
le vieux marin [illegible] un grand
respect et une amitié [illegible]
Jamais il ne revenait de [illegible]
même quelque poisson, et s'il [illegible]
devant lui, de se moquer de [illegible]
de ci-devant [illegible]. Bernard [illegible]
lence, et, retroussant ses manches [illegible]
qui voulait dire : « Si [illegible]
ne bougeait alors, car les [illegible]
Bernard étaient de [illegible]

La mère de Pierre [illegible]
mais passablement [illegible]
grettait la compagnie de ses [illegible]
beau-frère, [illegible]
perdu sa femme, n'aimait pas [illegible]
chez lui. D'ailleurs, les [illegible]
à Jacqueline [illegible] « Chez nous, disait-elle, [illegible]
cours du soleil qui règle les occupations [illegible]
c'est la marée, qui [illegible]



c'était son bien, sa chose, mais aussi parce qu'elle y avait passé de longues et heureuses années, et qu'elle espérait y voir revenir le bon curé et soigner sa vieillesse.

C'était donc avec douleur que la bonne fille se disait : Je m'en irai d'ici ; mais elle n'en était pas moins résolue à emmener Yolande hors de France, afin de la confier à quelque personne de sa famille. Elle savait que les sœurs de Mme de Lucenay, l'une chanoinesse, l'autre veuve et sans enfants, avaient émigré des premières en Angleterre, et elle se disait : Je les retrouverai, je leur remettrai la petite et son trésor, et puis je reviendrai au presbytère comme les hirondelles y sont revenues.

VIII

SŒUR JULIE

Or, en ce temps-là, vivait à Barfleur une humble fille nommée Julie Postel, qui tenait une petite école fréquentée par les enfants des marins. Elle habitait une vieille maison située tout près de la mer, et dont le jardin, les jours de grande marée, était souvent envahi par les flots. Aussi ne contenait-il que deux ou trois arbres, rabougris et tordus par le vent de mer, et quelques buissons de tamaris, au grêle feuillage, aux légers panaches de fleurs rosées. La maison, entièrement caparaçonnée d'ardoises du côté de la mer, assez basse et ventrue, était surmontée d'une sorte de belvédère informe, que terminaient un épi de fer et une grande girouette. De là on dominait le port de Barfleur, autrefois si animé, mais que les sables et les galets avaient rétréci, et où, dans ce

temps de misère, nul vaisseau ne venait plus s'abriter. Quelques barques de pêcheurs en partaient ou y rentraient à chaque marée, et celle de l'oncle de Pierre Hubin, *la Belle-Mouche*, passait pour l'une des meilleures voilières de Barfleur. La défunte femme de Bernard Hubin était un peu parente de Julie Postel, qui l'avait soignée avec le plus grand dévouement pendant sa dernière maladie, en sorte que personne ne s'étonnait, à Barfleur, de voir le vieux marin montrer en toute occasion un grand respect et une amitié toute cordiale à la maîtresse d'école. Jamais il ne revenait de la pêche sans lui porter lui-même quelque poisson, et si un mauvais sujet s'avisait, devant lui, de se moquer de Julie Postel et de la traiter de ci-devant béguine, Bernard Hubin lui imposait silence, et, retroussant ses manches, le regardait d'un air qui voulait dire : « Si tu continues, je tape. » Personne ne bougeait alors, car les coups de poings de l'oncle Bernard étaient de ceux qui assomment un bœuf.

La mère de Pierre Hubin, bonne créature sans malice, mais passablement bavarde, s'ennuyait à Barfleur et regrettait la compagnie de ses commères de Lucenay. Son beau-frère, taciturne par nature et fort triste d'avoir perdu sa femme, n'aimait pas qu'elle attirât les voisines chez lui. D'ailleurs, les habitudes maritimes déplaisaient à Jacqueline Hubin. « Chez nous, disait-elle, c'est le cours du soleil qui règle les occupations et les repas ; ici, c'est la marée, qui change tous les jours : en sorte que l'on dîne tantôt à minuit, tantôt à six heures du matin, tantôt on dort le jour et on travaille la nuit. Puis, quand le temps est mauvais, on a des frayeurs épouvantables : reviendront-ils ? ne reviendront-ils pas ? Quelle vie ! Ce n'est pas moi qui conseillerai à Pierre de quitter la terre pour la mer. Mieux vaut labourer que naviguer. »

Mais le mousse de Bernard devint si mauvais garne-

ment qu'il dut quitter le pays. Pierre fut renvoyé par son maître au moment même où, son apprentissage finissant, il devait gagner quelque argent, et Bernard, qui aimait son neveu, lui fit proposer de changer d'état.

Pierre vint donc rejoindre sa mère, et celle-ci, contente de revoir son *gars* et de le faire jaser des nouvelles de Lucenay, prit aisément son parti de le voir marin.

Un jour, Bernard, ayant fait bonne pêche, et pressé de se rendre au marché dont la cloche sonnait déjà, dit à Jacqueline : « Ma sœur, ayez l'obligeance de porter ces quatre rougets à Mlle Postel, de ma part; vous lui direz que je ferai ce que j'ai promis.

— Eh! quoi donc, mon frère?

— Elle comprendra; faites vite. Allons, Pierre, dépêchons-nous. »

Ils partirent, et Jacqueline, prenant sa mante de tiretaine rayée, mit les quatre rougets dans un panier plat et s'achemina vers la rue des Galets.

Il était six heures et la classe allait finir. A l'intérieur de la maison on entendait des voix nombreuses murmurer la prière. L'église était fermée depuis plusieurs mois, mais chez Julie Postel on priait encore, et lorsqu'un maire républicain avait voulu le lui défendre, elle avait simplement répondu : « Si on ne me laisse pas faire apprendre et réciter à mes petites filles les leçons que je veux, je m'en irai d'ici. »

Toutes les femmes de Barfleur se seraient insurgées si la maîtresse d'école avait cessé de faire la classe, et le maire fut obligé de la laisser tranquille.

Jacqueline attendit un instant, puis le murmure cessa, la porte s'ouvrit, et une cinquantaine de petites filles, le panier au bras, sortirent de la maison comme une volée de mouettes babillardes.

Debout sur le seuil, Julie Postel présidait au départ de ses élèves, et pas une d'elles ne s'en allait sans lui souhaiter le bonsoir et recevoir d'elle un mot ou un regard affectueux.

Elle était grande, pâle, et ses mouvements doux et mesurés, la gravité de sa démarche, la fermeté pensive de son regard et l'intelligence qui rayonnait sur son front, faisaient dès lors pressentir en elle quelque chose de supérieur aux ordinaires destinées. Vêtue comme les femmes des pêcheurs, la tête couverte d'une coiffe de toile d'un blanc de neige, la future fondatrice des Filles de la Miséricorde portait ses humbles vêtements de telle façon qu'elle semblait être une princesse ou une religieuse habillée en paysanne. Elle avait alors près de trente-huit ans, mais la virginale beauté de sa jeunesse brillait encore sur son doux visage. Elle se tenait droite comme un lis, sous les morsures de son corset de fer hérissé de pointes sanglantes, tranquille et souriante au milieu des périls qu'elle affrontait sans cesse. Gardienne intrépide, elle conservait dans sa maison l'Eucharistie proscrite, assistait les prêtres fugitifs, et, jour et nuit attentive, veillait, agissait et priait.

Peu de personnes, à Barfleur, se doutaient de la mission que remplissait l'humble maîtresse d'école. Jacqueline était à mille lieues de s'en douter. Aussi, tout en se disant : Vraiment, cette bonne fille a l'air de bien aimer toutes ces petites, elle aborda familièrement Mlle Postel et lui offrit les rougets en la priant de lui rendre le panier.

Julie Postel la remercia, et dit : « Bernard Hubin est bien bon pour moi ; mais ne vous a-t-il rien dit ?

— Ah ! si fait, il fera ce que vous désirez.

— Fort bien ; et c'est quatre poissons qu'il me donne ? quatre, n'est-ce pas ?

— Mais oui; croyez-vous donc que j'en ai vendu en route ?

— Oh! non; mais quatre c'est beaucoup. Enfin, remerciez-le et donnez-lui ceci, je vous prie. »

Elle remit à Jacqueline, en même temps que son panier, une petite carte d'Europe grossièrement tracée.

Jacqueline, qui ne savait point lire et n'avait jamais vu de cartes de géographie, parut très étonnée; mais Mlle Postel lui dit : « C'est une carte très utile aux marins; vous verrez qu'elle fera plaisir à maître Bernard, et voici pour vous. »

Elle lui donna une paire de mitaines rouges, tricotées par ses élèves, et la bonne Jacqueline, tout heureuse de ce présent, se confondit en remerciements et prit congé d'elle.

« Vraiment, dit-elle à son beau-frère quand il rentra souper, la maîtresse d'école de Barfleur est autrement aimable que les femmes des marins et des marchands de la ville; elle a d'aussi bonnes manières que notre défunte comtesse de Lucenay, et près d'elle toutes les autres Barfleuraises ne sont que des pingouins ou des merluches. »

Pierre, tout en mangeant son souper, écoutait sa mère. J'irai voir cette maîtresse d'école, se dit-il, et elle me donnera peut-être un bon conseil pour Mlle Justine.

« Pierre, lui dit son oncle, va te coucher le plus tôt possible; à trois heures et demie je t'éveillerai; il faut que nous soyons parés à quatre heures.

— Sitôt! fit Jacqueline; et quand reviendrez-vous ?

— Dans trois jours, au plus tôt. J'ai affaire assez loin; mais ne dites à personne que je m'absenterai; faites semblant de m'attendre à chaque marée.

— Bon, encore des mystères, murmura Jacqueline; quelle existence, bon Dieu! Ah çà! n'allez pas me noyer mon gars, au moins ?

— Pas plus que je ne me noierai moi-même; ne vous inquiétez pas. Le temps est au beau pour quinze jours; nous ferons bonne pêche. Préparez-nous du pain, du lard et le tonnelet de cidre. »

Puis il s'approcha du feu et chauffa doucement la petite carte de géographie que lui avait apportée Jacqueline. Quelques caractères tracés avec du jus de citron y apparurent. Il les lut avec attention, puis, chiffonnant le papier, le jeta au feu.

Pierre alla se coucher par obéissance et ne tarda pas à s'endormir. Vers deux heures du matin un mauvais rêve l'éveilla, et il entendit parler au rez-de-chaussée, dans la pièce unique où la famille prenait ses repas et où couchait Bernard, dans un grand lit fermé comme une armoire. Jacqueline et son fils occupaient une soupente située au-dessus.

Pierre aperçut de la lumière à travers les fentes du plancher. Il descendit doucement de son lit, et, collant son œil à l'une de ces fentes, vit que Bernard n'était point seul. Une femme voilée et un homme à cheveux blancs causaient avec lui, tout en remplissant une petite valise de différents objets.

« Prenez encore ce tricot, monsieur l'abbé, disait la femme voilée; il fait froid sur la mer, et vous aurez bien d'autres choses à acheter dans l'île de Wight.

— Vous me comblez, Mademoiselle, disait l'abbé; mais j'ai honte d'accepter tant de choses; je sais que vous n'êtes pas riche.

— Je suis pauvre, en effet, mais j'use de la recette de saint Vincent de Paul : le moyen d'avoir toujours à donner, c'est de donner toujours. A mesure qu'il se vide, mon petit magasin de charité se remplit. Il y a tant de braves gens de par le monde! Tenez, vous remettrez ceci au bon curé de Lucenay : ce sont des nouvelles de sa

fidèle servante Justine. J'en ai eu par le neveu de M. Bernard, qui tient son oncle au courant de ce qui se passe à Lucenay; mais Justine ne sait pas encore où est son maître. Je le lui ferai savoir si M. le curé le permet, pas avant. Il faut tant de précautions! Ma lettre ne nomme personne, mais il la comprendra aisément.

— Je ferai votre commission, ma sœur, dit le vieillard. Ah! pardon, j'oublie toujours que vous n'êtes pas encore religieuse.

— Je le serai bientôt, s'il plaît à Dieu, monsieur le curé. Je vais m'en retourner à la maison; donnez-moi votre bénédiction, je vous prie. »

Elle se mit à genoux, et Bernard se découvrit et s'inclina tandis que le prêtre, d'une voix émue, prononçait les paroles de la bénédiction en étendant ses mains sur le front de la sainte fille, qui l'avait caché durant trois mois au péril de sa vie.

Julie Postel s'en alla, et Bernard dit au prêtre: « Venez avec moi, je vais vous installer à bord, puis je reviendrai chercher Pierre. J'aime mieux qu'il ne vous voie qu'en mer; c'est un bon garçon, mais il est bien jeune; il pourrait s'effrayer. »

Ils sortirent sans bruit, et une demi-heure après Bernard revint pour éveiller Pierre. Celui-ci, en vrai Normand, faisait semblant de dormir. Il fut prêt en un clin d'œil et suivit son oncle sans que Jacqueline, dont le sommeil était fort lourd, s'aperçût de leur départ.

Une belle aurore de mai commençait à jeter sur les flots ses reflets roses; quelques barques s'apprêtaient à quitter le port de Barfleur; la marée montait, activée par la brise de l'est, et *la Belle-Mouche*, solidement amarrée à la jetée, dansait déjà sur les vagues. Pour s'embarquer, Bernard et Pierre durent relever leurs chausses et entrer dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Ils dérapèrent

les premiers, ramèrent quelques instants, puis, déployant leur voile, filèrent rapidement vers le nord.

Bernard, attentif au gouvernail, ne prononçait pas une parole. Pierre regardait tantôt le rivage, qui semblait fuir, tantôt un amas de paniers et de toiles à voile dont Bernard ne se chargeait pas les autres jours, et qui, ce matin-là, encombraient le pont.

Bientôt la côte ne parut plus qu'une ligne confuse à l'horizon, et la barque était seule entre le ciel et l'eau. Alors Bernard, de sa rude voix de marin, entonna l'*Ave maris stella.*

C'était un signal. Les corbeilles et les toiles remuèrent, s'écartèrent, et le vieux prêtre se leva et regarda vers la France en pleurant..

Pierre se mit à genoux et joignit sa voix à celle de Bernard ; mais le prêtre exilé ne retrouva la sienne que lorsque le rivage de la patrie eut disparu à ses yeux.

IX

L'ÉMIGRATION

Dans un des plus riches villages de l'île de Wight demeurait alors une dame nommée lady Suzanne Norton. Son mari et ses deux fils, officiers dans l'armée anglaise, étaient aux Indes, et elle se distrayait de leur absence en dirigeant elle-même l'éducation de ses quatre filles. Edith, Anna, Mary et Henriette étaient bien les plus douces, les plus charmantes jeunes filles que l'on pût voir. Bien qu'élevées dans le protestantisme, elles tenaient de leur mère, qui descendait d'une famille jacobite et avait habité

Saint-Germain jusqu'à son mariage, une secrète sympathie pour la religion catholique et la France. Aussi, lorsque l'automne précédent leur mère avait donné l'hospitalité à un Français proscrit, au vénérable curé de Lucenay, les jeunes ladies l'avaient-elles reçu avec tous les égards et la gracieuseté possibles. Il savait l'anglais, et se plut à enseigner la grammaire française aux quatre sœurs, qui avaient appris le français sans méthode, en causant avec leur mère. Edith, l'aînée, qui était fort studieuse, voulut étudier le latin, et elle passait de longues heures penchée sur les livres, dans la bibliothèque du vieux manoir de Hope-Cottage.

Les questions de cette jeune fille embarrassaient souvent le curé de Lucenay. Il dit un jour à lady Suzanne : « Miss Edith veut toujours parler religion, Milady ; lorsqu'elle m'interroge sur le culte des saints, par exemple, je ne puis lui répondre qu'en réfutant les assertions des ministres anglicans. Me permettez-vous de le faire, ou désirez-vous que je garde le silence ? »

Lady Suzanne rougit, hésita un instant, puis dit à voix basse : « Parlez selon votre conscience, Monsieur ; la mienne, depuis longtemps, me rappelle que ma mère était catholique, et, en mourant, me prédit que je reviendrais un jour à la religion de mes aïeux. Je veux laisser à Edith toute liberté sur ce point ; mais elle n'aura de décision à prendre qu'à l'âge de vingt et un ans. Elle en a seize. J'assisterai dorénavant à toutes vos leçons, non par méfiance, mais parce que je veux m'instruire comme elle et avec elle. »

Et c'est ainsi que commença, dans la famille Norton, une de ces œuvres d'apostolat domestique dont le siècle suivant devait voir s'épanouir les admirables résultats.

Un soir, l'abbé, vêtu en laïque et tout en noir, se promenait sur la terrasse d'où l'on découvrait la mer, et

tout en récitant son bréviaire, regardait instinctivement du côté de la France. Peu d'heures auparavant avait passé l'escadre anglaise qui croisait dans la Manche. Pour le moment, pas une voile ne paraissait sur les flots. C'était pourtant l'heure de la pleine mer. Une barque parut, sa petite voile brune était gonflée par le vent du midi qui s'élevait depuis quelques minutes, et elle cinglait droit vers le petit embarcadère situé au pied de la falaise de Hope-Cottage. Le curé de Lucenay avait une bonne lunette marine que lui avait donnée lady Suzanne. Il la braqua sur l'esquif, et fit une exclamation de surprise en reconnaissant *la Belle-Mouche*, portant pavillon anglais attaché à son mât.

Il se hâta de descendre le chemin en lacet, entremêlé de marches taillées dans le roc, qui conduisait à l'embarcadère où était amarré le canot de promenade de lady Suzanne; et à peine y fut-il arrivé, qu'il vit débarquer Bernard Pierre et leur passager, enveloppé d'un caban de marin.

« Réjouissez-vous, monsieur le curé, cria de loin Bernard; je vous amène un ami, un échappé de prison.

— O mon Dieu! s'écria le curé, serait-ce mon frère ? »

C'était lui. Ils s'embrassèrent et, tombant à genoux sur l'étroit rivage, rendirent grâces à Dieu.

« Regarde-les, dit Bernard à son neveu, ça paye bien le passage de voir la joie de ces braves curés. A présent nous allons repartir, Pierrot.

— Quoi, fit Pierre, sans monter voir là haut cette belle maison blanche ?

— Non, la mer se retire, le bateau s'ensablerait; dérapons; adieu, Messieurs! »

Les deux prêtres les engagèrent inutilement à rester.

« Je risquerais d'être fait prisonnier, dit Bernard.

Notre maudite république est en guerre avec les Anglais comme avec le reste du monde. Adieu. A l'occasion, j'espère vous ramener encore bonne compagnie. »

Et, sans vouloir écouter les remerciements des proscrits, il vira de bord, et *la Belle-Mouche* s'éloigna rapidement.

Les deux prêtres la suivirent longtemps des yeux, en comblant de bénédictions le brave marin et son jeune acolyte; puis, lorsqu'elle se fut effacée dans la brume du soir, ils remontèrent au cottage, et la petite miss Henriette, les apercevant de loin à travers les buissons de roses du Bengale, courut à la maison en criant : « Mama, mama, M. l'abbé, qui revient deux ! »

Lady Suzanne accueillit le frère de son hôte avec beaucoup de grâce et de politesse, et ne voulut pas qu'il cherchât un autre asile que sa maison.

« Maintenant, dit-elle, monsieur l'abbé aura quelqu'un pour lui servir la messe, et ne sera plus obligé d'aller le dimanche à Ryde ou à Newport à la recherche des autres prêtres proscrits. Son petit salon lui servira de chapelle. »

C'était l'heure du thé; on le retarda afin de laisser à l'abbé le temps de changer de vêtements. Il reparut au salon habillé comme son frère, et si la fatigue du voyage et les traces d'une longue détention n'eussent altéré son visage, il eût été difficile de ne pas le confondre avec son frère, le curé de Lucenay.

Au moment où ils entrèrent dans le salon brillamment éclairé, lady Suzanne présenta ses filles au nouvel hôte du cottage; et à la vue de ces gracieuses et pures enfants, vêtues de robes blanches, et leurs cheveux blonds flottant sur leurs épaules, le vieil abbé s'écria : « Voici les anges d'Albion qui viennent au-devant des proscrits ! »

Ce fut une heureuse soirée; pendant quelques heures, les deux exilés semblèrent oublier les malheurs de la France. L'abbé raconta son évasion des prisons de Nantes; son voyage d'un mois qu'il avait dû faire de nuit et à pied pour gagner Barfleur, caché le jour tantôt dans les bois, tantôt chez de pauvres gens des campagnes; puis son séjour d'une semaine chez Julie Postel, où il disait la messe dans une cave, et avait baptisé en secret quelques petits enfants. Le détail des ruses et des précautions dont il fallait user à cette époque de terreur universelle intéressait beaucoup les jeunes ladies. Elles écoutaient attentivement le récit de l'abbé de Martinvaast, et lorsque certains mots français leur paraissaient inintelligibles, le curé les leur traduisait.

« Mlle Postel, dit l'abbé, avait imaginé un moyen de correspondre avec Bernard, qui déroutait tous les espionnages. La nature et le nombre des poissons qu'il lui envoyait avaient leur signification. Ainsi, la veille de ma fuite, Bernard, ayant tout préparé, lui fit remettre quatre rougets; cela voulait dire qu'il m'embarquerait à quatre heures du matin. Il évitait ainsi d'aller chez elle, et elle trouvait toujours moyen de lui faire tenir ses réponses. La nuit de mon départ, elle m'accompagna chez lui. On était accoutumé à la voir sortir à toute heure; dès qu'il y avait un malade à Barfleur, on envoyait chercher celle que les républicains appelaient la citoyenne philanthrope, celle que les bonnes gens nommaient tout bas la bonne sœur.

— Que je voudrais connaître cette miss Julie ! s'écria Edith.

—Voulez-vous lire une lettre d'elle ?» lui dit le curé en lui tendant un petit carré de papier fort lisiblement écrit.

Edith lut des yeux, et avoua qu'elle n'y comprenait rien.

« Presque tous les mots sont en abrégé, dit-elle.

— Je vais vous traduire cette lettre, Miss. Elle me rend bien heureux, car elle me donne des nouvelles de ma vieille servante et d'une autre personne que vous aimeriez bien, si vous la connaissiez. Écoutez :

« Monsieur le curé, disait Julie Postel, je n'ai pu « encore informer Mlle Justine du lieu de votre demeure, « que je ne connaissais pas il y a quinze jours; mais je « sais que la brave fille a racheté le presbytère et y de- « meure avec la petite Yolande, maintenant tout à fait « orpheline. La petite est belle et bien portante, et « Justine en a grand soin. Je sais qu'elle doit l'amener « bientôt à Barfleur pour que je lui apprenne à lire. Le « jeune garçon qui accompagnera monsieur l'abbé avec « Bernard, l'a dit à ce brave homme qui me l'a répété. Je « vous enverrai de leurs nouvelles, et j'espère ces jours- « ci leur donner des vôtres de vive voix. »

« Qui est cette Yolande ? » demanda lady Suzanne.

Le curé le lui dit, et toutes les jeunes filles s'écrièrent :

« Oh ! mama ! faites-la venir à l'île de Wight, de grâce !

— Hélas ! mes enfants, je le voudrais bien; mais quelle apparence qu'une petite demoiselle de cinq ans fasse une traversée si périlleuse ! Bernard risque sa vie quand il nous amène des émigrés, et la petite aurait bien à souffrir dans cette barque non pontée, la nuit...

« Enfin, nous y penserons; mais il est tard, monsieur l'abbé doit être bien fatigué. Nous allons lui souhaiter une bonne nuit. »

Et bientôt après, toutes les lumières s'éteignirent au cottage de lady Suzanne Norton.

X

APRÈS LA MOISSON

Justine avait en vain prié son beau-frère de laisser Pierre Leflo venir habiter près d'elle avec Babet; il désira le garder jusqu'après la moisson. Les services du jeune garçon lui étaient nécessaires, et il ne lui permit de se rendre à Lucenay que le 3 août; Pierre, du reste, fut d'autant mieux reçu par sa tante qu'il lui apportait une bonne nouvelle. Le 9 thermidor venait de voir finir le règne de Robespierre, et, les prisons s'ouvrant, on commençait à respirer. L'ère des massacres paraissait finie, çà et là quelques assassins prenaient la place des victimes, et le peuple, prompt à se rassurer comme il l'est à s'épouvanter, croyait jouir enfin du repos.

Justine était ignorante, et n'aurait pu lire une ligne du journal, mais son bon sens ne la laissa pas s'illusionner.

Tant qu'il n'y aura pas un maître, se dit-elle, rien ne marchera droit; mais je vais profiter de cette accalmie pour mener la petite à la maîtresse d'école de Barfleur. Tout ce que Pierre Hubin m'a dit de sa part sur M. le curé me persuade que je ne saurais me confier à personne mieux qu'à elle.

Elle fit en silence ses préparatifs de départ, et, le jour même où elle fut prête, dit à Pierre et à Babet : « Mes enfants, je vais aller à Barfleur avec Yolande, et j'y coucherai. Tu vas me conduire en chariot jusqu'en vue de Barfleur, Pierre; puis tu reviendras tenir compagnie

à ta sœur, et vous m'attendrez sagement, sans rien dire à personne de mon voyage. Je vous rapporterai de beaux cadeaux quand je reviendrai.

— Et comment reviendrez-vous, ma tante? Vous ne pouvez faire la route à pied avec la petite. C'est trop loin.

— Je trouverai une charrette, ne t'inquiète pas. Allons, attelle Martin. »

Bientôt après le petit âne traînait Justine et les fillettes sur le chemin de Barfleur, au travers des champs moissonnés où erraient les dernières glaneuses.

Ce chemin passait près du château incendié, mais un épais rideau de chênes et de hêtres centenaires en dérobait la vue. Justine ne songea donc pas à faire un détour : elle s'en repentit bientôt. Tous les arbres avaient été abattus depuis peu, et Yolande aperçut les ruines et jeta un grand cri :

« O ma bonne! regardez : le château de maman n'a plus de toit ni de portes, plus rien ! » et la petite orpheline se mit à sangloter. Pierre essaya de la tromper.

« Ce n'est pas le château, ça, dit-il. C'est une ferme qui a brûlé.

— Tu mens, Pierre. Je reconnais bien la tourelle et la fenêtre de ma chambre, et les fossés où étaient les cygnes, et le joli pont, et le balcon de maman.

— Ne pleurez pas, Yolande, lui dit Justine en pleurant elle-même. Quand vous serez grande, nous reviendrons et nous ferons rebâtir votre château. N'y pensez plus, nous allons voir la mer et les bateaux. »

Le petit chariot continuait sa route, et bientôt on perdit de vue les ruines de Lucenay.

Les pleurs d'Yolande étaient séchés depuis longtemps, lorsque vers midi, et arrivés en vue de Barfleur, au sommet d'une petite colline boisée, Justine donna le

signal de la halte. Elle choisit une place ombragée, déballa son panier de provisions et fit dîner ses compagnons de voyage. Martin eut son picotin et permission de boire dans un fossé où miroitait une petite source; et les enfants firent honneur aux tartines de beurre et aux tranches de lard, arrosées d'une cruche de cidre, que leur distribua Justine; pour elle, elle n'avait pas faim. Elle regardait le port, la mer, et songeait à l'exil.

C'était la seconde fois de sa vie qu'elle venait à Barfleur, et les quatre lieues qu'elle venait de faire lui semblaient un long voyage.

Enfin, le repas terminé et le bourriquet bien reposé, elle réitéra toutes ses recommandations à son neveu et à sa nièce, les embrassa et les congédia.

Elle suivit longtemps des yeux le rustique équipage, et lorsqu'elle cessa de l'apercevoir sur la route ombreuse, elle dit à Yolande :

« A présent, Mademoiselle, nous allons descendre à Barfleur.

— Mon ami Pierre y est-il ? demanda l'enfant.

— Oui bien, et s'il n'est pas en mer, il viendra peut-être à notre rencontre. Il sait que nous arrivons aujourd'hui. »

Elle prit son lourd panier d'une main, la main d'Yolande de l'autre, et marcha vers la petite ville. Barfleur semblait endormi. La marée était basse, et sur les galets on ne voyait personne, si ce n'est deux ou trois bonnes femmes occupées à étendre leur linge au soleil.

Le chemin ne tarda pas à se creuser entre deux pentes sablonneuses couvertes d'ajoncs et de bugrane en fleur, et l'on cessa d'apercevoir la ville et les flots.

Le chant monotone des cri-cris interrompait seul le silence de la campagne. Tout à coup Yolande s'arrêta et

dit : « J'entends chanter là-bas. C'est la voix de mon ami Pierre, et je reconnais la chanson qu'il m'apprenait. »

La voix chantait cette complainte, que les matelots normands chantent encore, et dont l'air si mélancolique et si doux imite le mouvement des flots; elle disait le couplet :

Je vois la tour de mon grand'père,
Les charpentiers y travailler.
Je vois la tour de Babylone,
Les anges y sont à la garder.
Ah ! qu'il m'ennuie d'aller voir mon amie,
Je regrette le temps passé.

Le chanteur parut bientôt, habillé en marin. Ces deux mois l'avaient grandi, hâlé; il jeta son bonnet en l'air en apercevant les voyageuses, et courut gaiement à elles.

« Oh! que ma mère sera contente ! dit-il. Et la bonne sœur ! Il y a déjà une chambre prête pour vous deux dans la maison d'école. Tenez, mademoiselle Yolande, voici des coquillages que j'ai ramassés pour vous. Vous verrez comme Barfleur est plus amusant que Lucenay ! Et vous, mam'selle Justine, réjouissez-vous. Vous apprendez à Barfleur de bonnes nouvelles de M. le curé. »

XI

A BARFLEUR

Jacqueline, toute joyeuse de revoir Justine, la reçut à bras ouverts, et après l'avoir accablée de questions sur les habitants de Lucenay, et lui avoir offert, ainsi qu'à

Yolande, tous les rafraîchissements dont elle disposait, consentit enfin à la conduire à la maison d'école. Bernard était absent, et Jacqueline ne connaissait aucun de ses secrets; Justine était impatiente d'aller questionner Julie Postel. Elle dit tout bas à Pierre : « Tu emmèneras ta mère, mon garçon, afin que je cause avec la maîtresse d'école tout à mon aise.

— C'est entendu, » dit Pierre d'un air fin.

Mais ce n'était pas chose aisée, d'abord de parler à Mlle Postel, qui faisait la classe, et ne devait être débarrassée de son bataillon de petites filles qu'à six heures du soir, ensuite d'éloigner la curieuse Jacqueline.

Pierre en trouva le moyen, pourtant. Il alla frapper à la porte de l'école, et dit quelques mots à la vieille servante, qui vint lui ouvrir. Il lui avait plusieurs fois porté des messages de Bernard, aussi avait-elle le jeune garçon en grande estime.

« Soyez tranquille, lui dit-elle, je ferai pour le mieux. Entrez, mes bonnes dames, venez au parloir. Je vais prévenir mademoiselle. »

Le parloir, petite pièce peu éclairée, n'avait d'autres meubles qu'une table et quatre chaises de paille noire et blanche. Julie Postel avait été obligée d'en ôter le crucifix et la statue de la Vierge; mais une couronne d'épines, suspendue au mur, et une rose fraîche, renouvelée chaque jour, placée dans un petit vase de faïence bleue, posé sur une console de bois sculpté, rappelaient les saintes images disparues. Sur la table, un tapis composé de plus de cinq cents petits morceaux d'étoffe assemblés avec art témoignait de la patience et de l'adresse des ouvrières de l'école; et dans un cadre de bois de sapin le tableau d'honneur, chef-d'œuvre de calligraphie, contenait les noms des élèves les plus sages.

Justine expliqua toutes ces choses à la petite Yolande, qui, un peu inquiète à l'idée d'aller en classe, se tenait blottie contre elle, et ne lâchait pas les plis de la robe de sa bonne. Pierre disait à sa mère : « Allons-nous-en, ma mère. » Elle lui répondait : « Va-t'en, mon garçon. » Et en fin de compte, ils restaient tous les deux.

On entendit un pas léger, la porte s'ouvrit doucement et Julie Postel entra.

Dès les premiers mots échangés, elle tendit la main à Yolande, et l'enfant, l'ayant bien regardée, s'élança dans ses bras.

« Vous êtes la gouvernante du curé de Lucenay, dit Julie Postel à Justine, n'est-ce pas ? et cette petite demoiselle se nomme Yolande de Lucenay ? Venez avec moi un instant. Yolande restera ici sous la garde de la bonne Jacqueline, et regardera les images du livre que voici. Pierre nous suivra. »

Yolande, émerveillée du livre d'images, consentit à rester seule avec Jacqueline, et Justine se hâta de suivre au jardin la bonne sœur.

Elles s'assirent sur un banc fait de vieilles planches de barques, et Justine pleura de joie en apprenant combien le curé de Lucenay était bien reçu chez lady Norton, et quelle joie il avait eue d'y voir arriver son frère, conduit par Bernard et Pierre.

« Quoi! mon petit Pierre, s'écria Justine, tu as fait le voyage d'Angleterre, tu as aidé à la sortie de France d'un prêtre proscrit, et tu ne me le disais pas !

— J'avais promis le secret, mam'selle Justine; mais ce que je puis vous dire, c'est que mon oncle et moi nous vous conduirons dans l'île de Wight quand vous voudrez, avec la petite demoiselle. Cette grande dame chez qui est M. le curé, la recevra; mon oncle n'en doute pas.

— Pierre a raison, dit sœur Julie, et voilà ce que je vous conseille, ma bonne Justine. Installez-vous ici, chez moi, avec la petite, et à la première occasion, partez pour l'île de Wight. Vous confierez l'enfant à monsieur le curé, qui saura bien retrouver les parents qu'elle a encore. Quant à vous, si vous ne désirez pas rester à l'étranger, Bernard trouvera moyen de vous ramener. Grâce à lady Suzanne, il a un sauf-conduit de l'amiral R..., et n'a rien à craindre des Anglais; mais en France, s'il était découvert, il serait arrêté et condamné à mort.

— Et vous aussi, ma sœur, n'est-ce pas ?

— J'y compte bien, dit-elle en souriant, mais je ne néglige rien pour en épargner la peine à nos tyrans. Allons, c'est convenu. Aujourd'hui même installez-vous ici sous prétexte d'habituer votre pupille à la vie d'écolière, et tenez-vous prête à partir bientôt. Quant à vos petites dépenses, ne vous inquiétez de rien, votre séjour et votre voyage ne vous coûteront pas un sou.

— Dieu merci ! dit Justine, j'ai de quoi y pourvoir, ma sœur, et Yolande de Lucenay ne sera pas à l'aumône. La Providence y a pourvu. »

Et elle raconta en peu de mots l'histoire du nid d'hirondelle.

Sœur Julie l'écouta les mains jointes, et dit : « Que la Providence est ingénieuse et que ses voies sont admirables ! Ayez confiance. Après de telles marques de la protection de Dieu, vous ne devez plus vous inquiéter pour Yolande, et la barque qui l'emportera n'aura que des vents favorables. Au revoir : il faut que je retourne finir la classe; revenez souper avec moi, à sept heures tout sera prêt. »

Elle rentra dans le maison, et Pierre, emmenant Justine au bout du jardin, lui montra de loin *la Belle-Mouche*, amarrée au bout de la jetée, et lui dit :

« Voyez-vous cette barque, Mam'selle ? c'est elle qui vous fera passer la mer.

— Quelle coquille de noix ! s'écria Justine ; mais c'est effrayant !

— Elle est fine voilière ; mon oncle est le meilleur patron de Barfleur, et sachez-le bien, elle a fait plus de vingt fois le voyage à la barbe des croiseurs de la république, et ne craint ni vent ni brouillard ; n'ayez nulle crainte, ce sera l'affaire de vingt-quatre heures tout au plus, et M. le curé sera si heureux de vous revoir ! Tenez, je vois mon oncle sur la jetée, allons le trouver ; il nous fera faire une promenade en mer pour accoutumer la petite demoiselle au mouvement des flots. »

Et Justine suivit le bon conseil que lui donnait le jeune garçon.

Non seulement Yolande n'eut pas la moindre frayeur, mais elle ne ressentit aucun malaise en naviguant, et s'amusa beaucoup du balancement de la barque. Justine, au contraire, en était malade et avait grand'peur. Une fois revenue à terre, elle n'en maintint pas moins sa résolution, et dit à Bernard, qui s'étonnait de la bravoure d'Yolande :

« Notre petite demoiselle chasse de race : bon sang ne peut mentir, et celui qui coule dans ses veines est le même que celui de l'amiral de Lucenay, son grand-père paternel, et du commandant de Fortville, trisaïeul de Mme de Lucenay, qui fut tué à la bataille de la Hogue.

— Hé bien, fit Bernard, tenez-vous prête ; d'ici à trois jours nous partirons. »

Et ils partirent, en effet, dans la nuit du mercredi suivant.

XII

AU PRESBYTÈRE

Seize ans après que la barque du brave Bernard avait conduit à l'île de Wight la petite Yolande, on parlait d'elle un soir au presbytère de Lucenay. Le curé, l'abbé de Martinvaast et la bonne Justine y étaient réinstallés depuis bien des années, et le soir, à la veillée, tandis que Pierre Hubin et sa femme Babet achevaient de ranger toutes choses à la cuisine, les deux vieillards aimaient à causer du temps passé. Le curé et l'abbé étaient assis dans deux grands fauteuils de paille, au coin du feu; Justine, sur un escabeau, filait comme une Parque, et, avec la liberté qui sied aux anciens serviteurs, mettait souvent son mot dans la conversation.

« Voilà bien un an, je crois, dit le curé, que nous n'avons reçu de lettre de lady Suzanne. J'espérais que le traité de Vienne amènerait enfin la paix entre la France et l'Angleterre, mais il n'en est rien. J'aurais pourtant bien aimé revoir la famille Norton avant de mourir, Edith surtout, ma chère et sainte Edith.

— Et moi ma petite Yolande. Elle a vingt et un ans maintenant, dit Justine; qu'elle doit être belle, et comme ses lettres vous montrent qu'elle est bonne! Mais je crois que nous ne tarderons pas à recevoir des nouvelles, la chandelle pétille très fort ce soir, et c'est signe de lettres.

—Fi, Justine! dit l'abbé; comment une personne aussi pieuse et aussi sensée que vous l'êtes, peut-elle avouer la moindre créance à une telle superstition?

— Dame, monsieur l'abbé, je n'y crois pas comme en Dieu, c'est vrai, mais enfin ça ne m'a jamais trompée; tenez, écoutez ! »

On frappait à la porte extérieure. Pierre prit sa lanterne, alla ouvrir, et revint un petit paquet à la main.

« C'est pour monsieur le curé, dit-il, et c'est Jacques qui l'apporte. Ça doit être de la contrebande.

— C'est une lettre, dit le curé, qui avait vivement rompu la triple enveloppe de papier gris : donnez vingt sous à Jacques et faites-le bien souper.

«C'est une lettre de miss Edith et une de Mlle Yolande, je reconnais leurs belles écritures. Allumez une lampe, ma bonne, je vous prie.

— La chandelle avait raison, dit Justine; voyez-vous, monsieur l'abbé. Ah ! que je suis contente ! »

Elle se hâta d'allumer la lampe, et le bon curé, s'en approchant, mit ses besicles et lut à haute voix. Justine aurait bien voulu qu'il commençât par la lettre d'Yolande, mais il dit que miss Edith, étant l'aînée, devait avoir le pas sur sa jeune amie. La lettre avait un mois de date, et l'état de l'enveloppe, tachée d'eau de mer et de goudron, témoignait qu'elle avait séjourné longtemps dans quelque entrepont.

« Hope-Cottage, 1er mars 1811.

« Monsieur le curé,

« C'est le cœur rempli de joie et d'espérance que je
« vous écris aujourd'hui. Vous savez combien j'aime ma
« chère Yolande. Notre affection est devenue encore plus
« intime depuis le mariage de mes sœurs et la mort de
« mon père et de mon frère aîné. Elle m'a si bien aidée
« à consoler, à distraire ma pauvre mère, à fixer enfin
« ses dernières irrésolutions ! Ma mère est enfin catholi-

« que, et depuis le jour de son abjuration, elle a trouvé « la paix, la résignation, presque le bonheur. Mon « frère Georges a pris sa retraite, bien que jeune encore « (il n'a pas trente-deux ans), mais il veut se marier, « afin de ne pas laisser finir notre nom. Il était avec « nous depuis plusieurs semaines, et ma mère lui avait « déjà proposé plusieurs beaux partis, lorsqu'un matin « il vint me trouver et me dit assez brusquement : « Que pensez-vous de cette jeune Française que ma « mère a adoptée.

« — Je pense que Mlle de Lucenay est une personne « toute parfaite, aussi bonne, aussi intelligente qu'elle « est belle, d'une piété angélique et du caractère le plus « aimable. Je l'aime comme si elle était ma sœur.

« — Et moi, me dit Georges, je voudrais qu'elle le « devînt, ma chère Edith. Croyez-vous qu'elle consenti- « rait à m'épouser ?

« — Mlle de Lucenay n'épousera jamais un protes- « tant, mon frère, je le sais. »

« Georges sourit et me dit : « Elle a bien raison, mais je m'étonne d'une chose, ma sœur.

« — Hé quoi donc, mon frère ?

« — Je m'étonne qu'Edith Norton n'ait pas deviné « que si j'étais encore protestant je ne songerais pas à « épouser une catholique. »

« Comment vous exprimer ma surprise et ma joie, « monsieur le curé ? Mon bien-aimé frère a fait son « abjuration dans notre chère petite chapelle de Hope- « Cottage, et depuis quinze jours il est l'heureux fiancé « d'Yolande. Ma mère a fixé le mariage au jour de la « fête de saint Georges. Oh ! que nous serions heureux de « vous avoir ici pour le bénir ! Sans cette maudite « guerre, vous auriez pu venir avec M. l'abbé et la « bonne Justine. Du moins, ce jour-là, dites la messe

« à l'intention de nos chers mariés. Ici, votre souvenir « ne nous abandonnera pas une minute pendant ce « jour. Aussitôt la paix faite, et il faut bien espérer « qu'elle se fera bientôt, nous nous embarquerons sur « le yacht de plaisance que mon frère se fait construire, « et nous conduirons Yolande à Barfleur, à Lucenay; « elle reverra son pays, ses amis, et Georges veut faire « rebâtir pour elle le château de Lucenay. Et moi, mon- « sieur le curé, moi, votre conquête d'Angleterre, « comme vous m'appeliez, je pleure de joie en pensant « que je me retrouverai à genoux près de vous, mon « père spirituel, vous qui fûtes mon guide vers la terre « promise de la foi catholique. Bénissez-moi, bénissez « votre fille toute dévouée, *in Domino,*

« Edith NORTON. »

Justine et l'abbé de Martinvaast avaient plus d'une fois interrompu cette lettre par leurs exclamations; mais dès le premier mot de celle d'Yolande, Justine éclata en sanglots et en cris de joie : la lettre lui était adressée :

« Ma chère bonne, disait Yolande, c'est à vous que je « veux annoncer mes fiançailles, mes heureuses fian- « çailles, à vous qui m'avez protégée, sauvée, à vous « qui fûtes une mère pour moi. Je vais faire ce que le « monde appelle un grand mariage, et ce qui vaut « mieux, un mariage chrétien. Mon fiancé est un fervent « catholique, un brave officier ; mais rassurez-vous, il a « quitté le service, et ne portera pas les armes contre la « France. Aussitôt la paix faite, il m'a promis de me « conduire en Normandie. Quel bonheur j'aurai à vous « revoir, à revoir sœur Julie, et l'école de Barfleur, et « le presbytère, et le nid d'hirondelle, le nid aux dia-

« mants. Vous ne sauriez deviner ce qu'a fait lady Su-
« zanne. Vous vous rappelez que, lorsqu'elle se fut bien
« assurée que je n'avais plus de parents, elle dit à M. le
« curé qu'elle croyait devoir vendre la rivière de dia-
« mants afin d'en placer le prix à la banque d'An-
« gleterre et de me constituer ainsi une petite fortune.
« Elle parut le faire, et depuis bien des années elle me
« remettait tous les six mois une somme de cinquante
« livres sterling pour mes menus plaisirs. Mais, le jour
« même où je consentis à devenir sa fille, la bonne lady
« en m'embrassant me passa autour du cou le beau col-
« lier de ma mère, et m'avoua qu'elle l'avait acheté
« pour me le rendre quand je me marierais. « J'avais
« pressenti ce qui arrive, me dit-elle, et cette petite
« Yolande, du premier jour où je la vis, me devint si
« chère, que je demandai à Dieu d'en faire un jour la
« femme de mon cher Georges. »

Yolande ajoutait encore quelques détails, et quand sa lettre eut été lue deux fois, et bien commentée, Justine dit :

« Je m'en vas annoncer cette bonne nouvelle à Pierre et à Babet. Ah ! si ce brave Bernard était là, qu'il serait content ! »

Pierre et Babet firent des exclamations de joie, et Pierre s'écria : « Je veux aller à la noce de Mlle Yolande. Demain j'irai décider l'oncle Bernard à s'embarquer avec moi.

— Es-tu fou, dit Babet, et la guerre ? et l'escadre qui croise devant la Hogue ? C'était bon dans la révolution, pour sauver des condamnés à mort; mais pour aller à la noce, ce serait tenter Dieu.

— Elle a raison, dit Justine, et d'ailleurs il est trop tard, mademoiselle se marie le jour de saint Georges, et c'est demain.

— Eh bien, dit Babet, nous ferons une petite noce ici. Monsieur le curé dira la messe pour les mariés, et je ferai une tarte à la crème.

— Et moi, dit Pierre, je demanderai la permission à monsieur le curé d'aller à Barfleur, pour conter les nouvelles à l'oncle Bernard et à ma vieille mère, et boire avec eux un piot de cidre mousseux à la santé des mariés. »

Et ainsi fut fait, et comme pour compléter la fête, ce jour-là même, les hirondelles revinrent au presbytère de Lucenay et reprirent, comme chaque année, possession du nid aux diamants.

XIII

LA QUÊTEUSE

Trente et un ans s'étaient passés depuis ce jour, et le soir du 21 mai 1842, le grand salon du château neuf dè Lucenay, brillamment illuminé, recevait nombreuse compagnie. Les convives, sortant de la salle à manger, y entraient à la suite de la maîtresse de la maison, lady Yolande Norton, conduite par un châtelain des environs : venaient ensuite son mari, lord Georges, le nouveau curé de Lucenay, les trois fils de la maison, dont l'un marié fort jeune était déjà père d'une fille et de trois fils, vingt invités, et enfin la reine de la fête, la charmante petite miss Julia Norton, âgée de dix ans, et qui avait hérité de la beauté de sa grand'mère. Après avoir habité l'Italie pendant plusieurs années, la famille Norton venait de reprendre possession de son château de Normandie, et la fête de miss Julia égayait le commencement de son séjour.

Les cadeaux reçus par miss Julia, à l'occasion de sa fête, étaient étalés sur une table, et les jeunes demoiselles admiraient surtout une parure en mosaïque de Florence que lord Norton avait donnée à sa petite-fille, et dont les médaillons représentaient une hirondelle sur fond d'azur.

Tandis que la compagnie, encore debout, s'occupait à regarder les fleurs et les bijoux, le curé s'approcha de lady Norton et lui dit :

« Je crains, Madame, que ma présence n'empêche toute cette jeunesse de se divertir. Je vais me retirer avec votre permission, et demain matin, si vous le voulez bien, je vous amènerai deux bonnes sœurs qui sont arrivées tantôt au presbytère et vous donneront des nouvelles de votre ancienne connaissance, Julie Postel, maintenant Mère Marie-Madeleine de la Miséricorde.

— Personne ne dansera ici ce soir, monsieur le curé; nous sommes encore en demi-deuil; il n'y a pas deux ans que j'ai perdu ma belle-mère : ainsi vous pouvez rester avec nous. Mais ce que vous me dites de sœur Julie m'étonne. Je la croyais morte depuis longtemps; on me l'avait assuré. Je serai très heureuse d'avoir de ses nouvelles. C'est en souvenir d'elle que ma petite fille s'appelle Julie. Ne pourriez-vous m'amener ce soir même ces bonnes sœurs? Je ferais atteler.

— Rien de plus aisé, Madame; je vais les aller chercher : il n'y a qu'une demi-heure de chemin d'ici au presbytère, et c'est plaisir de marcher au clair de la lune. »

Mais lady Norton exigea que le curé montât en voiture; le break fut attelé, et, grâce aux vigoureux trotteurs qui le traînaient, le curé, sœur Placide et sa compagne furent bientôt introduits dans le salon du château de Lucenay.

On venait de finir un morceau de musique, et, à l'aspect des religieuses, il y eut un mouvement de surprise dans toute l'assemblée.

Lady Norton s'avança gracieusement à leur rencontre, leur présenta sa belle-fille et sa petite fille, et les fit asseoir près d'elle. Lord Norton et ses fils vinrent leur serrer la main à l'anglaise, et lord Norton, qui parlait difficilement le français, dit à sa petite fille :

« Julia, dites à ces bonnes sœurs qu'elles sont les bienvenues, et que j'aime toutes les religieuses à cause de votre tante Edith la carmélite.

— Donnez-moi des nouvelles de sœur Julie Postel, dit lady Yolande. Oh ! que je suis heureuse de savoir qu'elle vit encore !

— Notre bonne mère est bien âgée, Madame, dit sœur Placide ; elle a quatre-vingt-trois ans, et pourtant elle a entrepris une bien grande œuvre; depuis trois ans elle s'occupe à reconstruire l'église de l'ancien monastère de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

— Est-ce possible ! s'écria Yolande. Je connais ces ruines. Nous les avons visitées, il y a dix ans, milord Norton et moi. Il les a dessinées. Tenez, ma sœur, les voici ; les reconnaissez-vous ? »

Et elle montrait à sœur Placide un grand dessin à l'encre de Chine, richement encadré, et faisant partie d'une collection de vues de Normandie qui ornait le salon.

« C'était bien cela, dit sœur Placide, mais il y a déjà bien du changement. Ah ! Madame, vous devriez bien venir voir la bonne mère !

— J'irai très certainement, ma sœur, et si vous le voulez bien, nous ferons route ensemble.

— Hélas ! Madame, je ne reverrai pas de sitôt notre

bonne mère. Elle m'a ordonné de quêter, et d'ici je dois aller à Saint-Lô, à Caen et à Paris.

— La bonne mère manque donc d'argent?

— Elle n'a d'autres ressources que l'aumône, Madame, mais la Providence ne l'a jamais abandonnée.

— Avez-vous déjà quêté?

— Pas encore. Je suis venue à Lucenay tout d'abord pour toucher une petite somme confiée à M. le curé par votre fermier Pierre, un legs fait par un vieux marin de Barfleur à notre congrégation de la Miséricorde. C'était une mission facile; mais comment ferai-je pour quêter?

— Je vais vous l'apprendre, dit Yolande en se levant.

— Mesdames et Messieurs, » dit-elle à haute voix, et à ces mots toutes les conversations particulières s'arrêtèrent, et tous les yeux se tournèrent vers elle; « Mesdames et Messieurs, permettez-moi d'user aujourd'hui du privilège qu'ont les grand'mères de raconter les histoires du temps passé. Celle que je vais vous dire vous fera connaître une des gloires les plus ignorées, mais l'une des plus saintes de la Normandie. »

Et la noble châtelaine, mettant tout d'abord en premier plan les figures de l'héroïque maîtresse d'école de Barfleur et de la bonne servante du curé de Lucenay, raconta sa propre histoire, et termina en parlant de la restauration de l'église de Saint-Sauveur-le-Vicomte, et en recommandant à ses amis l'œuvre entreprise par la mère Marie-Madeleine.

« J'en veux être la première quêteuse, » dit-elle en terminant. Tout l'auditoire, silencieux jusque-là, mais profondément ému, se leva et s'empressa autour de lady Norton, en la remerciant de son récit. Bien des personnes pleuraient, et toutes voulurent déposer de riches offrandes dans la petite bourse de serge noire que sœur Placide remit à lady Norton. Sœur Placide pleurait de joie.

« Quel beau commencement! disait-elle; comme notre mère sera contente!

— Je lui porterai moi-même cet argent, dit lady Norton, avec ma petite-fille, et je lui dirai : « Chère « sœur, que le métier de quêteuse ne vous effraye « plus. » Et maintenant, Mesdames, je vais vous montrer les souvenirs qui me restent de plusieurs des personnes dont je vous ai parlé. Ce sont des portraits que je peignis en 1815, alors que milord Norton me ramena en Normandie pour la première fois. »

Un domestique alla chercher dans la chambre de lady Norton un cadre où, sur un fond de velours violet, étaient rangés plusieurs médaillons, et la châtelaine fit voir à ses invités les portraits de l'ancien curé de Lucenay, de l'abbé de Martinvaast et de la bonne vieille Justine, et deux paysages, l'un représentant le presbytère de Lucenay, l'autre le port de Barfleur et *la Belle-Mouche*. Et au-dessus de ces cinq petites peintures, la gracieuse figure d'Edith Norton, vêtue en carmélite, était entourée d'une banderole sur laquelle se lisaient les mots : *Optimam partem elegit.*

XIV

L'ÉGLISE DE SAINT-SAUVEUR

Dès le lendemain lady Norton voulut aller à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Elle partit de Lucenay avec son mari et sa petite-fille. Leur légère calèche franchit rapidement les huit lieues qui séparent Lucenay de Saint-Sauveur. Les voyageurs dînèrent à l'auberge, et, désirant sur-

prendre la bonne mère, se rendirent à pied aux ruines de l'abbaye, sans avoir parlé à personne de leur dessein. Bientôt ils aperçurent les nouvelles constructions s'élevant sur les débris amoncelés, et déjà si hautes et si belles qu'on entrevoyait, à travers les échafaudages, toute la forme de l'ancienne église ressuscitée.

C'était l'heure du repos des ouvriers. Quelques-uns dînaient sur l'herbe, à l'ombre d'un grand sureau; d'autres dormaient, étendus au soleil, le chapeau sur la face. On voyait aller et venir, dans le chantier, quelques religieuses poussant des brouettes ou portant la hotte sur le dos.

La maison abbatiale, seule restée à peu près intacte, et qui servait d'habitation à la petite communauté, était silencieuse. A quelque distance, sur la droite, dans un enclos entouré de haies vives, les enfants de l'école, au nombre d'une cinquantaine, dansaient en rond sous la surveillance de deux bonnes sœurs.

Lady Norton hésita un instant si elle irait vers la maison ou vers le chantier; une jeune religieuse qui l'aperçut de loin vint à sa rencontre, et lui offrit de la conduire.

« Je voudrais voir la mère supérieure, ma sœur. Est-elle chez elle ?

— Notre mère prend sa récréation au chantier comme d'habitude, Madame. Tenez, la voici qui sort de l'église. »

Une très vieille religieuse, la hotte sur le dos et le bâton à la main, sortait, en effet, du porche encombré d'échafaudages, et cheminait lentement, pliée sous son fardeau de gravois.

Lord Norton fit un cri d'étonnement :

« Quoi ! ma sœur, vous laissez faire un tel travail à une femme de quatre-vingt-trois ans ! mais c'est inhumain !

— Notre mère le veut ainsi, Monsieur; la devise qu'elle a choisie, c'est *obéissance jusqu'à la mort*. Du reste, malgré son grand âge, elle ne s'est jamais mieux portée que depuis trois ans qu'elle sert les maçons. Toutes nos sœurs vous le certifieront. »

Yolande et sa petite-fille avaient pris les devants et causaient déjà avec la mère Madeleine. Lady Norton avait dû se nommer.

« Attendez que je pose ma hotte, chère dame, dit la bonne mère. Elle me tient si courbée que j'ai peine à vous voir. Ah ! je vous reconnais à présent. Vous êtes toujours belle, mais enfin vous avez changé depuis vingt-sept ans. Et puis vous avez une tout autre coiffure qu'en 1815. Nous autres religieuses nous changeons aussi, mais nos coiffes sont toujours les mêmes, et cela aide à nous reconnaître. Venez à la maison, je vous en prie.

— Ma bonne mère, dit lady Norton en lui offrant son bras, que je suis heureuse de vous revoir ! Je vais vous présenter mon mari, une ancienne connaissance, et ma petite-fille, que j'ai nommée Julie en souvenir de vous. »

On arrivait au parloir; la bonne mère fit asseoir ses hôtes, et, tout en causant, regarda longuement Julia, qui, servant d'interprète à son grand-père, faisait beaucoup de questions sur les ruines et les restaurations de l'église.

« Je vais faire appeler notre architecte, dit la bonne mère ; il conduira milord sur les travaux et lui en rendra compte bien mieux que moi, qui ne sais que balayer et emporter les gravois. Pendant ce temps, Mesdames, je vous ferai visiter nos classes et notre petite chapelle. »

Une religieuse fut envoyée au chantier, et bientôt après le maître de l'œuvre apparut : c'était un jeune

homme de vingt ans, vêtu en manœuvre, l'air timide et intelligent.

Lord Norton lui dit : « Je voudrais voir l'architecte, mon ami.

— C'est moi, répondit en fort bon anglais François Halley. Si vous désirez visiter les travaux, je suis à vos ordres, Milord. Il y a trois ans qu'ils sont commencés. Vous verrez que nous n'avons pas perdu de temps. »

Très étonné, lord Norton suivit le jeune architecte, et la bonne mère dit en souriant à lady Yolande :

« Personne ne veut croire que ce soit mon petit François Halley, un simple menuisier, qui ait conçu le plan et dirigé les travaux de notre église; rien n'est plus vrai, pourtant. Lorsqu'il y a dix ans j'achetai ces ruines, il y venait jouer, et essayait de rapprocher et de rajuster les débris des statues et des ornements sculptés. Je lui disais : « Petit, c'est toi qui rebâtiras notre église. Tu « deviendras architecte, l'église s'élèvera aussi belle « qu'autrefois, j'en suis sûre. »

« Il commençait alors à apprendre l'état de menuisier. J'avais soixante-seize ans, et pas une obole. Eh bien, le bon Dieu y a mis la main. François est devenu un grand artiste, l'église sera bientôt finie. Je ne possède que des dettes, mais sœur Placide est allée quêter, et elle me rapportera de quoi relever notre clocher neuf qu'un orage a renversé ce printemps, et de quoi couvrir l'église avant l'hiver. Jamais la Providence ne m'a fait défaut.

— Vous avez bien raison de vous fier à elle, ma bonne mère. Elle a permis que je revinsse de Rome ces jours-ci tout exprès pour recevoir sœur Placide à Lucenay et lui apprendre à quêter en racontant une histoire. Tenez, voici le produit de sa quête d'hier soir.

— Que le bon Dieu est bon! dit simplement la reli-

gieuse. Justement c'est aujourd'hui samedi, et je n'avais pas un sol pour payer les ouvriers. Merci, petite Yolande d'autrefois, noble protectrice d'aujourd'hui ! A présent, venez voir nos classes et nos petites filles. »

Elles visitèrent la maison si longuement, qu'elles craignirent d'avoir fait attendre lord Norton; mais il ne pouvait se séparer d'Halley, dont la conversation le charmait.

Enfin il prit congé, et, en serrant la main de la bonne mère, lui dit dans son anglo-français : « *Dear mother,* je veux donner ma pierre à l'église, mais je vous prie de laisser hotte. »

Il chercha des yeux autour du parloir, et, apercevant une petite bourse vide suspendue au cou d'une statuette de saint Joseph, il y glissa quelques louis et sortit tout ému.

« Embrassez ma petite Julia, ma bonne mère, dit Yolande, cela lui portera bonheur. »

Julia, très silencieuse et timide par nature, n'avait pas prononcé une parole pendant toute la visite de sa grand'mère à l'école; mais lorsque la mère Marie-Madeleine lui tendit les bras, elle s'y jeta et lui dit tout bas : « Priez pour moi, ma mère, afin que je devienne religieuse, non pas comme ma tante Edith, mais religieuse comme vous, et missionnaire en Angleterre.

— Ayez confiance, mon enfant, dit la vénérable mère en l'embrassant, ayez confiance. Ce que vous souhaitez arrivera. Je verrai du ciel la consécration de l'église de Saint-Sauveur et la prise de voile de la petite-fille d'Yolande de Lucenay. — Dieu a permis tout ce qui est arrivé pour préparer la conversion de l'Angleterre. Il dispose toutes choses lentement, mais sûrement, et comme les fleurs naissent sur les ruines, comme les moissons germent sur les champs de bataille, il sait

tirer le bien du mal, et rend, quand il le veut, les nations guérissables. »

La grand'mère et la petite fille s'éloignèrent, mais elles revinrent plus d'une fois à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Puis, l'année même où la mère Marie-Madeleine couronna par une mort toute sainte une vie de quatre-vingt-dix ans d'héroïques vertus, miss Julia Norton, dédaignant les plus brillants établissements, vint échanger les parures mondaines, dans l'église de Saint-Sauveur-le-Vicomte, contre l'humble habit des sœurs de la Miséricorde.

Elle est maintenant maîtresse d'école dans le village où elle aurait pu être dame châtelaine. Le château a changé de maîtres. La famille Norton habite l'île de Wight. Personne ne sait plus, en Normandie, le vrai nom de la bonne sœur Yolande-Marie, et son désir d'aller en Angleterre n'a pas été encore rempli. Elle attend en toute patience et simplicité que Dieu l'appelle, soit aux missions lointaines, soit au repos de la patrie céleste; elle attend, de même que l'hirondelle se tient prête, selon l'appel des saisons, à prendre son essor vers les brumeux rivages des contrées du Nord, ou le pays du soleil et des roses.



Le père Micheleu s'extasiait sur l'exactitude du tableau de Ludovic.

PHILÉMON ET BAUCIS

A M. ET Mme PAUL TOULON

I

LA FALAISE

Sur la haute falaise qui domine, à droite en regardant la mer, le port de Dieppe et abrite du vent du nord le faubourg du Pollet, on jouit d'une vue admirable, soit que l'on se tourne vers la mer, la ville, ou la verdoyante vallée d'Arques. Rien n'est beau comme de voir de là le

soleil se coucher, et la silhouette du château de Dieppe, des falaises de Caude-Côte et du cap lointain où se dresse le phare d'Ailly, se dessinant sur le ciel empourpré.

En 1825, alors que les bains de mer, mis à la mode par la duchesse de Berry, commençaient à rendre à la ville de Dieppe un peu de son ancienne prospérité, un jeune peintre de paysage y vint passer l'été. Il fit de nombreuses études à Pourville, à Arques, à Varangeville, et toutes, exposées au casino, furent achetées par les baigneurs, jaloux d'imiter la bonne princesse, qui, la première, avait rendu justice au talent du jeune peintre, et lui avait payé cent écus une vue des ruines du château d'Arques.

La princesse quitta Dieppe dès le commencement d'août. A son exemple, beaucoup de baigneurs s'en retournèrent, les uns à Paris, les autres dans leurs maisons de campagne. Quelques familles restèrent encore; mais, au 15 septembre, il suffit de trois jours de bourrasque pour les disperser, et Dieppe reprit sa tranquille physionomie de ville de province, animée seulement par le va-et-vient de ses nombreuses barques de pêche et des navires marchands. La campagne commençait à s'embellir des teintes d'automne, et Ludovic Herbert, content du résultat de sa saison, se dit : Je m'en vais faire un tableau pour moi, une vue de Dieppe. Et il s'achemina, chargé de sa boîte à couleurs, de son parasol à pique et d'un léger chevalet, vers le pont tournant qui met en communication la ville de Dieppe avec le faubourg du Pollet.

C'était l'heure de la haute mer, de sorte que tous les pêcheurs étaient partis, et on ne voyait dans les rues étroites et malpropres que des enfants encore trop jeunes pour aller jouer au bord de la mer, des femmes assises au seuil de leurs maisons, un ouvrage d'aiguille à la main ou un poupon sur les genoux, et quelques vieux pêcheurs

Les falaises du Pollet.

invalides, raccommodant des filets, et vêtus de la cotte plissée, du gilet de grosse laine brune et du bonnet traditionnel des Polletais. Leurs pipes et les détritus de poissons, amassés dans les rues, rendaient l'air peu agréable à respirer, et Ludovic pressa le pas pour arriver plus vite sur la falaise. Il la voyait se dresser abrupte au-dessus des maisons entassées confusément, et, s'arrêtant devant une bonne femme qui faisait du filet, assise à l'ombre, il lui demanda quel était le plus court chemin pour monter sur la falaise. « Je n'y suis allé qu'une fois, en voiture, par la route du pays, dit-il, et, chargé comme je suis, je ne voudrais pas faire plus de chemin qu'il ne faut. »

La bonne femme, posant sa navette, se leva, vint au milieu de la rue, et, à grands renforts de gestes et de paroles, lui assura qu'en passant par la Bastille-à-Talbot et le long du jardin du bonhomme Micheleu, il arriverait en trois minutes tout en haut de la falaise.

« Mais où est-ce la Bastille-à-Talbot?

— Ah! Monsieur, elle a été démolie dans l'ancien temps, mais on passe à travers, même que Micheleu et sa femme demeurent dans la cave des Anglais. Prenez-la, tournez à gauche, puis à droite, montez six marches, et vous serez à la cave. Après, ça va tout seul. Vous verrez le jardin et les tournesols à Micheleu. »

En fait d'indications rustiques et embrouillées, rien n'étonne un paysagiste. Ludovic remercia la bonne femme, entra dans la ruelle indiquée, tourna à gauche, tourna à droite, monta les six marches, qui étaient dix-huit, et vit, sur le côté du sentier qu'il suivait, l'entrée d'une de ces demeures souterraines qui sont nombreuses dans le pays. C'était une assez grande caverne, creusée de main d'homme dans le flanc méridional de la falaise, et dont un briquetage, percé d'une porte et d'une fenêtre,

fermait l'entrée. Une vigne, aux sarments énormes, tapissait le rocher et encadrait de sa robuste verdure la petite façade. Quelques poules picoraient près du seuil, et, par la porte ouverte, on apercevait vaguement, dans l'ombre, deux personnes assises et mangeant leur soupe sur une table sans nappe.

Le sentier, à partir de là, devenait fort raide et ne tardait pas à côtoyer le jardin à Micheleu, enclos de murs de terre, planté de haricots et de choux, et où se dressaient çà et là des tournesols rabougris par le vent de mer et qui semblaient regarder le soleil. Ce jardin, étroit et long, s'élevait jusque sur la falaise, et, à son extrémité, un petit abri, fait avec de vieilles planches goudronnées, contenait un banc et deux escabeaux grossiers. De là on découvrait le port, la ville, le château, un panorama splendide.

Le peintre posa son bagage à terre et chercha une place favorable pour s'y installer. Nulle part, sur l'herbe courte et roussie de la falaise, il ne trouva un endroit aussi commode, aussi bien situé, que la petite cabane de planches du bonhomme Micheleu. Elle semblait avoir été mise là pour l'usage des paysagistes; mais, comme elle était située à l'intérieur de l'enclos, Ludovic n'osa s'y installer sans en demander la permission au propriétaire. Il n'y avait âme qui vive sur la falaise; il se dit : Allons voir Micheleu dans sa caverne.

Mais à peine eut-il fait deux pas dans le sentier, qu'il aperçut un vieillard et une bonne femme à coiffe blanche qui gravissaient péniblement la montée. Micheleu s'appuyait au bras de Michelette; son autre main tenait un bâton, et Michelette portait un carreau à dentelle bien enveloppé sous son bras. Ils entrèrent dans leur jardin, suivirent lentement l'unique allée qui le partageait en deux plates-bandes, et allèrent s'asseoir sous le petit hangar.

Le bonhomme se tourna vers la mer et mit les pieds au soleil, et la bonne femme, assise sur un escabeau, se plaça de manière à ne voir, au delà de son carreau, que la verdure de son étroit jardin; puis elle se mit à l'ouvrage, et ses fuseaux roulèrent rapidement sur le drap vert hérissé d'épingles brillantes.

Ces bons vieux avaient la physionomie la plus honnête du monde, et Ludovic, s'approchant du mur de terre, les salua et leur fit compliment de leur installation.

« Vraiment, dit-il, vous avez là le belvédère le mieux situé de Dieppe. Quelle belle vue! si vous le permettez, je vais m'asseoir tout près d'ici pour dessiner la vue de la ville?

— A votre aise, Monsieur, dit Michelette; la falaise est à tout le monde, et vous n'avez pas besoin de notre permission pour cela, du moment que vous n'entrez point chez nous.

— Vous allez dessiner la ville? dit Micheleu; vous feriez bien mieux de tirer le portrait de la mer, c'est cent fois plus beau!

— Je ferai la mer aussi, et le phare d'Ailly, et les vaisseaux.

— A la bonne heure. La mer, voyez-vous, Monsieur, c'est plus beau que toutes les villes du monde; moi, qui vous parle, j'ai voyagé; j'ai vu Paris, Rouen, Londres même, et Calais. On y étouffe, et c'est toujours la même chose; tandis que la mer, ça change, ça remue, c'est vivant. Amarrez bien votre parasol, Monsieur, la brise fraîchit, il y aura du vent tout à l'heure. »

Ludovic avait quelque peine à enfoncer sa pique dans le sol pierreux recouvert d'une mince couche de terre végétale. Il finit par l'assujettir tant bien que mal, plaça son chevalet, sa toile, et commençait à tracer les premières lignes de son ensemble, lorsqu'un coup de vent

renversa le chevalet et envoya le parasol culbuter à vingt-cinq pas.

Il courut le chercher ; une touffe d'ajoncs l'avait heureusement arrêté au passage. Quand tout fut remis en place, il reprit son croquis, le vent se taisait.

« Ne vous y fiez pas, dit Micheleu, mettez le pied sur votre chevalet et attachez le parasol à votre pliant ; tenez, voici un bout de corde.

— Bien obligé. Comment votre petit abri peut-il résister aux coups de vent ?

— Oh ! il est solidement fait ; j'y ai mis peut-être bien un millier de clous, et il est étayé de grosses pierres ; l'hiver, nous le faisons appuyer de trois côtés par un bon tas de varech que l'on étend au printemps sur le jardin. J'y viens, par tous les temps, passer une heure ou deux à regarder ce qui se passe dans le port. Quand je ne pourrai plus venir à mon bateau, ça ira mal. »

Ludovic parut ne pas comprendre, et Michelette dit : « Mon homme appelle ce hangar son bateau, parce qu'il l'a fait avec les débris de son bateau qui fut brisé contre la jetée le jour de la grande tempête, en 1815. Ce jour-là, Monsieur, mon mari sauva dix hommes en allant à la nage porter un câble à une barque en détresse. Son bateau, à lui, fut brisé ; on en retrouva quelques planches ; tenez, regardez. »

En effet, sur une des planches courbées qui formaient la toiture, se lisait : *n° 55, Dieppe ;* et, sur une autre, *patron Mich... la Sainte-Marie.*

« Vous avez payé cher le sauvetage, fit Ludovic.

— Plus cher que vous ne croyez : je fis un telle maladie, que, sans les soins de ma bonne femme, je serais mort et enterré depuis longtemps ; mais le bon Dieu et le roi ne m'ont pas oublié. Je suis resté infirme, c'est

vrai, je ne navigue plus, c'est dur; mais j'ai une pension de trois cents francs, et... voyez-moi ça! »

Il entr'ouvrit sa vareuse, et Ludovic vit briller sur sa poitrine plusieurs médailles de sauvetage en or et en argent.

« Je veux faire votre portrait, s'écria Ludovic : vous êtes un brave!

— Le portrait de mon homme! fit Michelette, ça me ferait bien plaisir. » Mais, en vraie Normande, elle ajouta : « Est-ce que ça ne coûte pas bien cher?

— Cela ne vous coûtera rien du tout, madame Micheleu; je ne vous demanderai d'autre salaire que la permission de placer mon chevalet dans le bateau de votre mari. Il m'est impossible de travailler en plein air ici, voyez plutôt. »

Le parasol venait de faire la tulipe, et, tandis que Ludovic le redressait, son chevalet se renversa, la toile fut emportée sur la pente de la falaise et alla tomber dans une mare où barbotaient des canards.

Ludovic alla l'y repêcher, la fit sécher au soleil, puis convint avec Micheleu et Michelette qu'il leur laisserait en garde tous ses « outils », comme ils disaient, et reviendrait le lendemain reprendre la besogne interrompue.

II

MICHELEU ET MICHELETTE

Ludovic, de retour dans la modeste auberge où il logeait sur le place Saint-Jacques, se fit servir à dîner et questionna son hôtesse sur le bonhomme Micheleu. Elle lui dit qu'il avait été le meilleur marin de Dieppe et le plus hardi des sauveteurs. « Les uns disent qu'il a

sauvé cinquante personnes en mer et dans le port, dit-elle ; les autres, cent. Je n'en sais pas le compte, Monsieur ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il en a sauvé beaucoup. C'était un nageur comme on n'en voit plus : il y a dix ans, tout vieux qu'il était déjà, il nagea plus de mille brasses, par un temps épouvantable, pour porter une corde à un bateau qui allait périr ; mais ç'a été le coup de grâce ; il est infirme depuis ce temps-là. La ville lui fait une petite pension, le roi aussi, et sa femme travaille bien, en sorte qu'il n'est pas malheureux.

— Il n'a pas d'enfants ?

— Non, Monsieur ; il avait adopté un petit-neveu qui est parti sur mer et a péri dans un naufrage.

— Pauvre Micheleu !

— Pauvre ! oh ! non, Monsieur, il n'est pas pauvre du tout, il a de bonnes rentes ; au Pollet, on le regarde comme un seigneur ; sa maison et son jardin sont à lui. »

Le lendemain et les jours suivants Ludovic travailla sur la falaise l'après-midi ; le matin, il faisait des croquis, sur le port et la jetée, d'après les marins, les curieux et les oisifs de la ville. Il dessinait aussi des barques, des navires, et Micheleu, à qui Ludovic se plaisait à montrer ses dessins, tantôt les critiquait, tantôt s'extasiait sur leur exactitude.

« Voilà le capitaine du port, disait-il, le gros Raulin ; ah ! qu'il est ressemblant ! Voilà ce moussaillon de Pierrot ; voilà mon vieux camarade Gonerville avec sa grosse pipe ; mais cette goélette-là est mal faite : le mât est trop long, la voile trop large, etc. »

Vers trois heures, la ville s'éclairant bien aux rayons du soleil déclinant, Ludovic se mettait à peindre et ses hôtes l'admiraient.

Un jour, le ciel se couvrit et quelques coups de tonnerre se firent entendre.

« Rentrons, monsieur Ludovic, dit la bonne femme, il va grêler, ça gâterait votre belle peinture. Venez chez nous ; viens, mon homme.

— Laisse-moi ici, ma femme, je voudrais voir rentrer les barques ; en voilà plus de quinze qui se rapprochent du goulet.

— Eh bien, reste si tu veux ; mais laisse-moi te couvrir. »

Elle l'encapuchonna bien d'un grand manteau de laine qu'elle avait apporté par précaution, le fit asseoir dans l'angle le mieux abrité du vent, et se hâta de rejoindre Ludovic qui descendait déjà le sentier sa toile à la main.

Ils entrèrent tous deux dans la maison souterraine, et Michelette, inquiète d'entendre les coups de tonnerre se rapprocher, alluma un cierge bénit.

« Le vent vient de terre, dit-elle, il n'y a pas de danger pour nos marins ; mais c'est égal, l'orage me fait toujours un peu peur.

— Voulez-vous que j'aille chercher votre mari ? dit Ludovic.

— Oh ! non, il est trop content de regarder la mer. C'est sa vie, à ce brave homme. S'il est un peu mouillé, ça lui fera plaisir.

— Et vous, madame Micheleu, il me semble que vous ne regardez pas volontiers la mer ?

— Oh ! vous pouvez bien le dire ! Depuis qu'elle a noyé mon pauvre gars !...

— Votre gars ! mais on m'avait dit que vous n'aviez pas d'enfant ?

— C'est vrai ; mais j'avais adopté le petit-fils de ma sœur, le filleul de mon mari, un orphelin, un gentil enfant, Monsieur, si joli, si sage ! Mon mari en était fou.

— Et vous l'avez élevé ?

— Oui, Monsieur, et bien élevé, j'ose le dire. A quinze ans c'était déjà un bon marin, sachant lire, écrire, compter, aussi bien que le cher Frère qui l'éduquait. Il accompagnait mon mari chaque fois qu'il allait à la pêche, et personne ne savait manœuvrer comme lui. Quand mon mari a fait sa grande maladie, en 1814, il m'a aidée à le soigner, ni plus ni moins que s'il avait été une sœur de charité, le brave enfant! Puis, quand mon homme a été guéri, il m'a dit comme ça : « Mère, je vais m'embarquer pour gagner ma vie, et j'espère vous aider dans quelques années. » Et il est parti sur un vaisseau marchand qui allait en Espagne. Il a fait bon voyage, il est revenu un an après, fort, gentil, et toujours si bon!... Il a été pris par la conscription, et cette fois s'est embarqué sur un vaisseau de l'État qui allait faire le tour du monde; mais, depuis trois ans, plus de nouvelles. Le vaisseau qui l'avait emmené a péri corps et biens en Océanie. Y était-il encore? Dieu le sait! mon pauvre Michel! mais je le crois mort! »

Et la bonne femme se mit à pleurer.

« Qui sait, dit Ludovic : il reviendra peut-être?

— S'il vivait, il aurait bien trouvé moyen de nous donner de ses nouvelles. Il était si avisé! Tenez, voulez-vous voir son portrait? c'est Graillon, son camarade d'école, qui l'a fait. »

Et elle montra au jeune peintre une petite statuette de terre glaise, représentant un jeune marin bien fait, bien campé, et dont la tête intelligente était finement modelée par le futur émule de Dantan.

Ludovic l'admira, et, pour distraire la pauvre Michelette, lui promit de commencer le lendemain matin le portrait de Micheleu; puis, en attendant la fin de l'orage, il s'amusa à examiner l'armoire sculptée, ornement obligé de tout intérieur normand, et un joli petit bateau,

chef-d'œuvre de Micheleu, et qui offrait l'image exacte de celui dont les débris avaient servi à la construction du petit hangar de la falaise. Puis l'orage s'étant dissipé, Michelette éteignit le cierge, remonta sur la falaise avec Ludovic, et ils virent l'arc-en-ciel resplendir sur les nuées et se réfléchir dans la mer.

La semaine suivante, Ludovic termina son paysage et le portrait du bonhomme Micheleu. Jamais chef-d'œuvre d'Holbein ou de Rigaud ne fut plus admiré par les connaisseurs que Michelette n'admira le portrait de son mari. Quant au bonhomme, il n'était qu'à moitié content.

« Pourquoi me faire les cheveux blancs? disait-il, je les avais tout aussi noirs que les vôtres il n'y a pas longtemps, et tout le monde le sait bien à Dieppe. »

Le curé du Pollet vint faire une visite au bonhomme et s'extasia sur le mérite des peintures de Ludovic, alors absent.

« Je voudrais connaître ce jeune peintre, dit-il. J'en ai entendu parler par M. le curé de Saint-Jacques, qui l'a remarqué à l'église.

— Si j'osais, dit Micheleu en tournant son bonnet dans ses mains, si j'osais, je prierais monsieur le curé de venir après-demain, à midi, dîner chez nous. M. Ludovic doit venir boire le coup de l'étrier avec nous. Il part après-demain soir.

— Je viendrai très volontiers, dit le curé, mais c'est à la condition que votre femme ne se fatiguera pas à faire un festin.

— C'est convenu,» fit Micheleu, tout fier à l'idée qu'il aurait son curé à sa table.

Michelette, non moins contente, se confondait en remerciements, et résolut de faire une tarte aux prunes.

III

MICHEL

La malle de Ludovic était faite, ses toiles emballées; il alla se promener sur la jetée, vit arriver plusieurs vaisseaux anglais et, en revenant à son auberge pour déjeuner, aperçut sur la place, au milieu de la foule qu'y rassemblait le marché, la bonne Michelette, chargée d'un panier rempli de victuailles. Elle faisait ses emplettes pour le dîner du lendemain, et s'était fort animée à marchander un poulet et un fromage.

Son marché fini, elle confia son panier à une fruitière de sa connaissance et entra dans l'église Saint-Jacques.

Ludovic venait d'y entrer aussi pour revoir encore une fois les curieuses sculptures du trésor. L'église était presque déserte, et la belle cloche qui se nomme Catherine sonnait pour annoncer que le lendemain était la fête de saint Michel, l'un des patrons de la France.

Deux ou trois bonnes femmes priaient, agenouillées devant le groupe de statues représentant l'ensevelissement du Christ. Parmi elles était la bonne Michelette.

Un jeune marin au teint bronzé, que Ludovic avait remarqué une heure avant, débarquant d'un sloop de New-Haven, entra dans l'église, se signa et vint se mettre à genoux près des bonnes femmes. Il fit un peu de bruit en heurtant une chaise, et Michelette tourna la tête, mais sans le regarder.

Quant au marin, il tressaillit et ne la quitta plus des yeux. Et lorsqu'elle se leva pour s'en aller, il la suivit, sortit un peu après elle, et, l'abordant sous le porche, lui dit à voix basse :

« Je vous apporte des nouvelles de Michel, maman Micheleu.

— Dieu soit loué ! enfin ! ah ! que je suis contente ! Où est-il, ce cher enfant ? » s'écria la bonne femme tremblante de joie.

Ludovic la rejoignait en ce moment, et bien à propos, car, levant les yeux, elle reconnut le marin et faillit tomber à la renverse.

C'était Michel en personne, et il se mit à embrasser la bonne vieille, presque évanouie de saisissement. Ludovic les emmena tous deux à son auberge et leur fit servir des rafraîchissements. Il était heureux de leur joie.

« Allons vite au Pollet, dit Michelette, mon homme sera si content. Oh ! la fête de demain sera belle pour nous. Ne manquez pas de venir, monsieur Ludovic ; vous êtes bon prophète, vous m'avez bien dit que notre garçon reviendrait ! Mais comment n'as-tu pas donné de tes nouvelles, Michel ?

— Je vous ai écrit plusieurs fois, ma mère. Je vous ai envoyé cent francs l'année dernière ; tout s'est perdu, paraît-il. Ne recevant pas de nouvelles, j'ai profité d'une bonne occasion pour venir gratis de Boston à New-Haven ; mais je vous conterai cela, allons voir papa Micheleu. »

Ils partirent sans oublier le panier, et Ludovic, craignant de les gêner, ne leur proposa pas de les accompagner, et alla retenir sa place à la diligence de Paris pour le lendemain soir. Il ne restait qu'une place de rotonde, en compagnie de plusieurs nourrices. Ludovic tenait à l'impériale ; il se résolut à rester un jour de plus

Dieppe, et s'en alla passer l'après-midi au bord de la mer, et faire encore deux ou trois croquis.

Il dessina la porte d'ouest, les trois tours qui à cette époque ornaient encore la plage, et, vers le soir, apercevant avec sa longue-vue ses amis du Pollet sous leur toit de planches noires, il rentra en ville pour traverser le port et les aller voir.

On l'accueillit gaiement. Micheleu paraissait rajeuni de vingt ans. Il avait fait monter au jardin un petit tonnelet de cidre et trinquait avec les voisins et amis qui venaient le féliciter du retour de son gars. Michel recommençait à chaque visite le récit de ses aventures; Michelette riait, pleurait, et paraissait aux trois quarts folle.

Enfin l'heure du souper dispersa les visiteurs, et Ludovic se leva pour prendre congé; mais les bonnes gens le retinrent à souper, et l'omelette au lard, la salade fraîche cueillie et le cidre, grâce à l'air marin, parurent délicieux.

La soirée étant froide, Michelette mit au feu quelques fagots d'ajoncs et questionna Michel sur ses dernières aventures. Après un long séjour dans une île de l'Océanie, près de laquelle *le Neptune* avait fait naufrage, Michel, recueilli par un navire espagnol, avait été conduit aux Antilles, puis il avait pris du service à bord d'un vaisseau américain, et, rencontré à New-York par un prêtre normand qui s'était intéressé à lui, il l'avait accompagné à Boston, espérant y trouver l'occasion de revenir en France comme matelot.

« Mais, dit Michel, je ne voulais pas rentrer au pays les poches vides, et tout d'abord je cherchai et je trouvai de l'ouvrage à bord du *Neptune;* j'avais pendant dix-huit mois travaillé avec le charpentier, et j'étais devenu habile. J'entrai chez un constructeur de navires, émigré

français, né à Fécamp, et qui s'était établi à Boston. Ce fut une joie pour lui de parler normand; il me prit en amitié, m'employa, et trois mois après je vous envoyai cent francs, mes premières économies. J'espérais une réponse, elle ne vint pas.

« A qui avais-tu confié l'argent ?

— A un marin du Havre, le capitaine du brick *le François Ier*.

— Il a péri corps et biens en vue de Brest, l'année dernière, dit Micheleu.

— Je ne l'ai pas su; j'attendais, j'étais heureux chez maître Denys. L'ouvrage abondait, et il me disait : « Si « vous voulez rester avec moi, Michel, votre fortnne est « faite. Aucun de mes fils n'a voulu de mon état, ils « sont tous pourvus, mes filles aînées mariées... Je n'ai « plus que Jenny à pourvoir, et elle est trop belle fille « pour me rester pour compte. »

En disant cela, le jeune marin avait rougi, il hésita un instant.

« Et cette Jenny, fit Michelette, comment est-elle ? Une paresseuse, sans doute, comme toutes les Anglaises ? (La bonne femme détestait les Anglaises, sans trop savoir pourquoi, mais c'est l'usage en Normandie.)

— Mlle Jenny n'est point Anglaise, ma mère. Je vous ai dit que son père était de Fécamp; sa défunte mère était née au Canada d'une famille catholique, descendant d'un des compagnons de Jacques Cartier. Elle a été élevée à la française : c'est une bonne ménagère, laborieuse, gaie, pieuse, adroite de ses mains, et très belle fille avec cela. »

Ludovic se mit à rire, et dit à Michel : « Mais, à votre place, je la demanderais en mariage.

— J'y ai bien pensé, fit Michel; mais je ne voulais rien décider sans l'avis de mes parents; j'ai dit la chose

à maître Denys, il m'a approuvé; je suis parti à la première bonne occasion, et voilà. »

Les deux bons vieux regardaient en silence les tisons. Ils paraissaient un peu tristes; Michelette furtivement essuya ses yeux.

Michel se pencha vers elle et l'embrassa.

« Mère, dit-il, êtes-vous fâchée après moi ?

— Non, mon garçon, fit-elle; mais dame, j'avais cru que tu revenais pour tout de bon chez nous, et que tu ne nous quitterais plus.

— Voulez-vous venir avec moi? vous seriez très heureux à Boston, vous auriez une belle petite maison sur le port; c'est là que le père verrait des navires! Ah! c'est bien autre chose qu'à Dieppe; maître Denys vous y engage bien, et Jenny serait si contente!

— On ne transplante pas des arbres de notre âge, mon garçon, dit le père Micheleu. Nous réfléchirons à cela, on ne doit pas décider en cinq minutes une chose si importante. Allons dormir, la nuit porte conseil. »

Ils se séparèrent, et le jeune peintre retourna en ville par un beau clair de lune.

IV

LES ADIEUX

Michelette avait pris pour la journée une de ces bonnes femmes qui font profession de cuisinières de louage et servent les baigneurs logés en ville. Julienne Maclou était propre et habile, mais une vraie gazette, en sorte que les convives de Micheleu se gardèrent bien de parler de leurs affaires pendant le dîner. Michel, que cette con-

trainte impatientait, proposa d'aller prendre le café au jardin; et mettant une table sur sa tête et empoignant quatre chaises, il s'achemina vers la falaise. Ludovic donna le bras à Micheleu, les deux bonnes femmes portèrent les tasses, la liqueur et la cafetière, et M. le curé voulut absolument se charger du sucrier.

Ils s'assirent tous les cinq sous le bateau et prirent le café, le gloria, le pousse-café, etc., en vrais Normands, c'est-à-dire fort longuement.

Le bon curé, que Michel était allé voir le matin, lui fit un signe d'intelligence, et toussa comme un homme qui va parler; mais Micheleu, un peu animé par le petit festin qu'il venait de faire, ne lui en laissa pas le temps.

« Je vas tout à l'heure porter une santé, dit-il; mais d'abord il faut que je vous explique la chose, cela ne sera pas difficile. Michel en a jasé hier soir devant M. Ludovic et ce matin à la cure. Cette nuit j'ai mal dormi, la bonne femme aussi, et j'entendais Michel qui virait de bord toutes les cinq minutes dans son lit; faut que ça finisse. Dame! c'est loin, l'Amérique, et nous aurions aimé vieillir près de notre garçon; après l'avoir quasi pleuré comme mort, c'était une grande joie de le revoir.

— Oh! que oui, fit Michelette; j'étais trop contente.

— Tais-toi, ma femme, laisse-moi finir. Il veut nous emmener, oh non! Ce n'est pas la traversée qui me fait peur : j'en ai fait d'autres, elles m'ont toujours semblé trop courtes; sur mer, je suis chez moi; mais ne plus revoir Dieppe jamais, ça me rendrait malheureux.

— Moi aussi, dit Michelette.

— Tais-toi donc, ma femme, on sait bien que tu as toujours été de mon avis.

— Mon père, fit Michel, vous ne vous ennuieriez

pas, j'en suis sûr. Nous aurions tant de soin de vous, Jenny et moi; comment voulez-vous que je sois heureux là-bas, vous sachant seuls dans votre vieillesse, seuls et pauvres ?

— On n'est pas seul à deux, Michel; nous avons ce qu'il nous faut pour vivre, mon garçon; et tout l'argent que ta mère a gagné en faisant ses dentelles, elle l'a placé. C'est une poire pour la soif, et si nous tombions malades, monsieur le curé et les bonnes sœurs sont là.

— Vous pouvez y compter, dit le curé, mais pourtant je comprends l'inquiétude de Michel. Vous êtes deux, c'est vrai, mais si l'un s'en allait ?...

— Nous sommes du même âge, monsieur le curé, dit Michelette. Nous avons toujours vogué de conserve, et en entrant, il y a près de cinquante ans, dans la confrérie de la Bonne-Mort, j'ai fait mes conditions au bon Dieu. Nous partirons ensemble pour le grand voyage.

— Tu as bien parlé cette fois, Michelette, mais je ne sais plus où j'en étais. Je disais... quoi donc ? Je disais qu'une bonne femme c'est rare, en France comme en Amérique, et qu'on est heureux d'en rencontrer une. Nous aurons bientôt fini le voyage... Nous touchons au port. Il ne faut pas amarrer de force les barques de ceux qui veulent partir, surtout quand le vent est bon, la mer belle comme aujourd'hui. Remplis nos verres, Michel. Je bois à la santé de Mlle Jenny, je bois à tes noces ! »

Michel se jeta au cou du bonhomme, puis de la bonne femme; ils pleuraient gaiement tous trois, et le peintre et le curé faillirent en faire autant.

La soirée s'acheva paisiblement, et, en reconduisant le curé, Ludovic lui fit promettre qu'il lui enverrait, dans le courant de l'hiver, des nouvelles de Micheleu et de Michelette.

« Vraiment, dit-il, j'aime et je vénère ces bonnes gens : c'est Philémon et Baucis. Je n'avais pas même l'idée d'un tel désintéressement, d'une affection si constante. Ce brave homme qui a risqué tant de fois sa vie, cette femme qui a tant travaillé, se trouvent heureux de si peu de chose ! — Quelle leçon pour nous autres, mondains ! — Pauvres gens ! ce sera un rude coup pourtant que le départ de leur fils adoptif. Ils ne peuvent espérer le revoir.

— Ils savent qu'ils le reverront au ciel, Monsieur, cela les consolera. Le ciel, pour eux, c'est le pays d'outre-mer. »

Dans le courant de l'hiver le curé du Pollet écrivit à Ludovic que ses vieux amis allaient bien. Deux jours avant le départ de Michel, qui s'était embarqué le 20 octobre, ils avaient célébré leurs noces d'or, et le curé les avait régalés chez lui, ainsi que les trois plus vieux couples des pêcheurs du Pollet. Puis Michel était parti, emportant précieusement deux petits portraits de ses parents, crayonnés par Ludovic le jour même où le jeune peintre était parti de Dieppe. Les bons vieux se portaient bien, et avaient courageusement supporté le départ de Michel.

Ludovic revint à Dieppe l'année suivante et les revit; ils avaient reçu d'excellentes nouvelles de Michel et de sa jeune femme, et la lettre était accompagnée d'un beau présent.

Ludovic refit une vue de Dieppe, tout exprès pour aller souvent chez Philémon et Baucis. Il les quitta, espérant bien les revoir; mais, à la fin de l'hiver, une petite lettre du curé lui apprit que les vœux de la bonne Michelette avaient été exaucés. Elle et son mari étaient morts fort chrétiennement et paisiblement, à quelques

minutes l'un de l'autre, et n'ayant été malades que trois jours.

Selon leurs dernières volontés, le petit bateau en miniature de Micheleu fut suspendu à la voûte de la chapelle où se réunissent les confrères de la Bonne-Mort, et la statuette modelée par Graillon envoyée en souvenir à Ludovic, qui la conserve précieusement, et m'a raconté l'histoire de ses vieux hôtes du Pollet.

Quant à Michel, il donna aux pauvres de Dieppe le petit héritage de ses parents et habite à Boston, où tout lui promet une vie aussi longue et aussi heureuse que le fut celle de Philémon et Baucis.



« Je suis archéologue, Madame, archéologue passionné. »

CISKA DE CLERCY

I

LA VOYAGEUSE

Et moi ne puis-je aussi trouver un lieu propice,
Où les peines de cœur s'endorment à jamais?
A défaut du bonheur, Vierge consolatrice,
Fais-moi trouver la paix !

Mme Amable Tastu.

Le petit château d'Herbeville, situé dans la partie la moins peuplée du Cotentin, est bien l'une des habitations les plus paisibles et silencieuses qui soient

au monde. Entouré de bois taillis et de collines aux molles silhouettes, à demi caché sous la verdure, il mire ses tourelles et ses murailles grisâtres dans un petit lac traversé par une rivière au cours nonchalant. La route en est si éloignée que le bruit des chariots s'éteint avant de parvenir jusqu'au frais vallon d'Herbeville, et le son des cloches de la paroisse, et l'écho lointain du coup de canon que l'on tire chaque soir à Cherbourg au coucher du soleil, n'y arrivent que lorsque souffle le vent du nord.

Il y a vingt-cinq ans ce petit château appartenait à une noble dame veuve, dont le fils, capitaine au long cours, naviguait depuis une quinzaine d'années. Elle vivait fort retirée, sauf dans les rares intervalles où son fils venait la voir et se reposer quelques semaines près d'elle. Alors elle recevait les châtelains et les curés des environs et retrouvait, pour faire honneur à ses hôtes et plaisir à son fils, la grâce et l'enjouement de ses jeunes années. Mais le capitaine ne tardait pas à repartir, et le silence recommençait à régner à Herbeville, et la châtelaine à vivre en ermite.

Un beau jour cependant, Mme d'Herbeville fit préparer une jolie chambre, et envoya sa voiture attendre au passage la diligence de Paris à Cherbourg. Les domestiques en virent descendre une jeune dame en grand deuil, svelte et d'une figure très douce. Elle était pâle et semblait fatiguée du voyage. Ils lui remirent un billet par lequel Mme d'Herbeville s'excusait de n'avoir pu aller à sa rencontre, et ils la prièrent de monter en voiture. Son bagage fut attaché derrière la calèche, et, une heure après, la voyageuse entrait dans la cour sablée d'Herbeville.

La châtelaine la reçut avec la plus grande politesse, mais en même temps avec cette nuance de froideur qui

caractérise toujours le premier accueil en Normandie. Mme d'Herbeville paraissait préoccupée d'observer la nouvelle venue. Le dîner fut assez silencieux, et, sous prétexte que Mme de Clercy devait avoir besoin de repos, Mme d'Herbeville la conduisit de fort bonne heure dans l'appartement préparé pour elle. Un feu de menu bois et une lampe y étaient allumés ; sur une petite table, comme dans les comédies, était préparé « tout ce qu'il faut pour écrire », et Ciska de Clercy, n'ayant pas encore sommeil, voulut écrire à une amie.

Même idée vint à la châtelaine d'Herbeville, qui ne s'endormait jamais que très tard. Elle se mit à écrire à son fils une lettre qui devait le lendemain être portée à Cherbourg et partir sur le paquebot de New-York. Mme d'Herbeville, après avoir donné quelques autres nouvelles à son fils, ajoutait ceci :

« Je ne sais, mon cher Henri, si je vous ai dit dans ma dernière lettre que j'avais invité la veuve de votre cousin Gaston de Clercy à venir passer près de moi les huit derniers mois de son veuvage. La situation de cette jeune femme isolée, ruinée, à quatre cents lieues de son pays, et que son inexpérience expose à tant de dangers, m'a fait pitié. Votre extravagant cousin l'a rendue si malheureuse et on m'a dit tant de bien d'elle, que j'ai cru devoir lui venir en aide.

« D'ici à l'été prochain je lui trouverai de l'occupation. Elle est fort instruite, bonne musicienne, et pourra se tirer d'affaire. Mais d'abord il lui faut du repos, rétablir sa santé que les fatigues et le chagrin ont si fort ébranlée. La manière dont elle a répondu à mes offres dénote une âme noble et affectueuse. Son abord est gracieux et distingué. Hier, en la voyant si pâle et si intimidée, je me suis tenue à quatre pour ne pas lui ouvrir mes bras ; mais il faut se méfier, souvent un aimable visage cache

un mauvais caractère. Elle parle bien, dans ce français harmonieux des femmes de son pays. Je l'ai observée à table. Vous vous rappelez mes théories là-dessus, théories dont vous vous êtes tant de fois moqué, méchant garçon! Je les maintiens bonnes. Il suffit de dîner une fois avec une femme pour juger de l'éducation qu'elle a reçue. Or ma petite Polonaise a une façon de dire son bénédicité, de se tenir et de manœuvrer verre, couteau et fourchette, qui est toute discrète, élégante et adroite. Elle sait manger son potage comme si elle avait été élevée sous les yeux de Mme de Maintenon. Elle le verse délicatement dans sa bouche, au lieu de le *humer* avec bruit, comme font les femmes d'à présent. Elle ne boit habituellement que de l'eau, mais elle a goûté au cidre de bonne grâce, et a dit qu'elle s'y ferait pour ne pas scandaliser nos Normands, qui prétendent que l'eau n'a été créée que pour faire la lessive. Elle mange indifféremment un peu de tout, sans éplucher ni gratter, et elle m'a rappelé cette réponse de Mlle de La Fayette, qui, dès le premier jour de son entrée en religion, fut grondée pour avoir mangé une pomme gâtée que la sœur officière lui avait servie, et répondit que jamais elle n'avait compris que l'on pût faire attention à ce qu'on mangeait. Mais vous allez penser que je commence à radoter, mon cher fils. Parlons donc de choses plus intéressantes. Au Mont-Fontaine tout va bien, et l'arrivée prochaine des jeunes pensionnaires a décidé la châtelaine à faire remettre à neuf le grand salon. J'espère bien qu'il servira pour une belle noce l'année prochaine, etc. etc. »

De l'autre côté du gros mur qui séparait la chambre de la châtelaine de celle de Ciska de Clercy, la main pâle et amaigrie de la jeune femme avait tracé ces mots :

« Chère dame et amie,

« J'ai dû partir sans attendre votre retour des eaux. Le 15 juillet m'obligeait à quitter mon appartement, et, pour rester encore quelques jours à Paris, il m'eût fallu loger à l'hôtel. L'offre si cordiale et bienveillante de Mme d'Herbeville m'assure un asile jusqu'à la fin du printemps prochain. J'en ai profité. Votre affection pour moi veut des détails sur mon arrivée en Cotentin. Les voici : j'ai eu le bonheur de voyager seule jusqu'au Mans. Là une bonne grosse fermière des environs de Caen a pris place dans le coupé avec sa petite-fille, qu'elle emmenait passer l'hiver avec elle. L'enfant était jolie et sa grand'-mère en raffolait.

« J'emmène Pierrette pour égayer la maison, me dit-
« elle ; nous sommes quinze cheuz nous, c'est vrai, mais
« tous des gens raisonnables, et, depuis que j'ai marié
« ma fille, je m'ennuie. La petiote me distraira, pas
« vrai, Pierrette ? »

« La fillette embrassa gentiment sa grand'mère, et je ne pus m'empêcher de pleurer. La bonne grosse femme, tout interdite, s'excusa.

« — Je vous prenais pour une demoiselle, dit-elle, vous êtes si jeune !

« — Hélas ! lui dis-je, je suis veuve, et ma petite fille
« est morte il y a six mois à peine. »

« Ma compagne de voyage me témoigna beaucoup de compassion. Elle fut aux petits soins pour moi, et, lorsqu'elle me quitta, me fit promettre d'aller la voir dans sa ferme de la Hautoie, si jamais je revenais à Caen. Je me retrouvai seule, et enfin j'arrivai au relais où j'espérais voir Mme d'Herbeville. Elle était souffrante et n'avait pu venir. Ce fut donc encore toute seule que je fis un trajet d'une heure dans le plus joli pays que l'on

puisse voir. Le vert éclatant des prairies, la robe bigarrée des nombreux troupeaux qui, dans ce pays-ci, errent librement jour et nuit dans les herbages clos de haies impénétrables, l'aspect propre et gai des habitations, le ciel pur où couraient, chassés par la brise de mer, de légers nuages, tout semblait me sourire. Chose singulière, il me semblait être moins seule qu'à Paris ! et, pourtant, qui l'est plus que moi ?

« Enfin j'entrai dans le petit domaine d'Herbeville et je vis apparaître sur le perron la châtelaine, grande, mélancolique, vêtue d'une robe de soie grise et la tête couverte d'une écharpe de dentelle noire. Elle a fort grand air et son regard est empreint de bonté. Elle m'accueillit bien, moins bien cependant que ses lettres ne me le faisaient espérer. Mais sa froideur n'était mêlée d'aucune nuance dédaigneuse, bien au contraire, et elle me reçut comme si j'étais son égale. Rien de mieux tenu, de plus simple en même temps, que sa demeure. Il n'y a ici aucun luxe, mais tout le nécessaire, et dans une parfaite harmonie. Les domestiques parlent bas, ont des chaussures qui ne font aucun bruit ; il y a des tapis partout, à cause de la grande humidité du climat, et jamais je n'ai *entendu* pareil silence. Le tic-tac de l'horloge du vestibule et le timbre qui annonce l'heure sont les seuls bruits qui l'interrompent. Ne croyez pas que ce calme m'effraye. Je le préfère mille fois à ce tumulte incessant de Paris, qui troublait mes veillées douloureuses. Dans le silence et la solitude, peut-être une voix du ciel parlera-t-elle à mon cœur ! peut-être arriverai-je à la parfaite résignation, au complet abandon à cette Providence qui m'a tout enlevé ! Du moins, ici, je me reposerai.

« D'ici à quelques jours je vous récrirai. Je vais essayer de dormir. Je viens d'ouvrir ma fenêtre : les étoiles brillaient, et j'ai pu m'orienter. Ma chambre est au le-

vant. Il y a bien longtemps que je n'ai vu le jour poindre, et l'aurore épanouir ses roses. Je voudrais que la nuit fût déjà passée ! Ai-je donc encore un désir ? je ne le croyais pas... »

Ciska laissa cette lettre inachevée : elle se sentait lasse, et, pour la première fois depuis bien des mois, dormit sans faire d'effroyables rêves. Le chant des coqs et les premiers rayons de soleil l'éveillèrent. Elle remercia Dieu du repos qu'il lui avait accordé, et, aussitôt habillée, ouvrit les fenêtres du petit appartement qui devait être le sien jusqu'à l'été suivant. L'air pur et vif des champs était mêlé d'un léger brouillard, et la femme de chambre qui vint offrir ses services à la jeune dame l'avertit qu'elle ferait bien de refermer les croisées.

« Madame désire-t-elle du thé, du café ou du chocolat ? Madame veut-elle que je la coiffe ? Madame veut-elle que j'allume du feu ? »

De toutes ces offres, Ciska n'accepta qu'une tasse de thé que la femme de chambre alla chercher, et demanda l'heure où il fallait mettre les lettres à la poste.

« Le facteur sera ici dans vingt minutes et prend les lettres, lui fut-il répondu ; mais, si Madame le désire, on enverra un domestique à la poste l'après-midi. »

Ciska, ne voulant pas donner cet embarras, se hâta de terminer sa lettre ; puis elle s'informa des habitudes de la maison.

« Madame va tous les matins à la messe à la paroisse, dit la bonne Renotte, tantôt à pied, tantôt en voiture, selon le temps. En rentrant elle écrit et s'occupe de ses affaires. A midi, elle dîne, et après Madame se tient au salon ou au jardin, lisant, faisant de la tapisserie, ou recevant de loin en loin des visites. Madame en fait peu. Elle travaille beaucoup pour les pauvres, mais de ma-

nière à ce que personne ne s'en doute. Elle fait des broderies et des tapisseries magnifiques, et les envoie à Paris ou à Cherbourg, où ces ouvrages sont vendus des prix fous dans les ventes de charité. A sept heures, Madame soupe légèrement, à neuf elle dit la prière avec ses gens, et à dix heures tout le monde est couché.

— J'aurais bien été à l'église avec Mme d'Herbeville, dit Ciska ; je lui demanderai la permission de l'accompagner. Est-il trop tard pour la rejoindre ?

— Oh ! oui, c'est à la messe de sept heures que Madame est allée, et il est huit heures et quart. Si Madame veut bien passer dans son petit salon, je ferai sa chambre. »

Ciska passa dans le salon, et, y remarquant une autre porte que celle qui communiquait avec sa chambre, elle l'ouvrit, et se trouva dans une petite pièce sans meubles, où les persiennes fermées d'une fenêtre unique ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour. Il n'y avait, dans cette pièce, qu'un crucifix attaché au mur et un prie-Dieu, et elle avait un aspect si triste, que Ciska se hâta d'en sortir et de refermer la porte.

Elle voulait se distraire, et se mit à défaire ses caisses de voyage. L'une d'elles ne contenait que des vêtements, mais l'autre, sous des livres et des cahiers de musique, renfermait une cassette de marqueterie, encore toute fraîche et brillante. C'était cette belle cassette qui avait été la corbeille de mariage de la pauvre Ciska, et, au lieu des dentelles et des bijoux, empaquetés à part et qu'elle ne portait plus, Ciska y avait serré quelques lettres, sa couronne de mariée et les petites robes de sa fille, morte à deux ans, frêles et douloureux débris de ses rêves de fiancée, de ses chagrins d'épouse, et de son court bonheur maternel !

Ciska ouvrit ce coffret, et le léger parfum qui s'en

exhalait sembla l'étourdir un instant. Elle pâlit et ses larmes coulèrent.

Non, se dit-elle, il ne faut plus songer au passé. Prier pour l'âme de mon mari, travailler afin de n'être à charge à personne, et attendre patiemment l'heure où j'irai rejoindre au ciel ma pauvre petite fille, c'est tout ce qui me reste à faire en ce monde.

Elle referma la cassette, la serra dans un bahut de chêne, et, prenant une broderie, essaya de travailler. Mais une occupation matérielle ne suffisait pas à calmer son esprit, et l'aiguille s'arrêtait et les pleurs coulaient de nouveau.

Un coup léger, frappé à la porte, fit tressaillir Ciska. Elle se leva, ouvrit : c'était Mme d'Herbeville, en mantelet noir et grand chapeau de paille.

II

LES AVETTES

> Au fond de ce calice où je buvais la vie,
> Peut-être restait-il une goutte de miel.
>
> LAMARTINE.

Mme d'Herbeville venait demander à Ciska comment s'était passée sa première nuit au château; mais, lui voyant les yeux rougis par les larmes, elle ne la questionna pas, et lui proposa une promenade. Ciska se hâta de s'apprêter, et la remercia de sa bonne pensée.

« Mais d'abord, dit Mme d'Herbeville, êtes-vous entrée dans le cabinet de la tourelle ? avez-vous vu vos petites voisines ?

— Je suis bien entrée là, Madame, mais je n'ai point vu de voisines.

— Venez, je vais vous les montrer. »

Elles entrèrent dans la chambre ronde, et Mme d'Herbeville fit voir à la jeune femme que, dans l'étroit espace qui séparait les persiennes fermées des vitres de la fenêtre, de nombreux rayons de miel obscurcissaient la lumière.

« Approchez-vous, dit-elle, bientôt vous distinguerez les abeilles, entrant et sortant à travers l'intervalle des lames des persiennes, et celles qui travaillent à remplir les alvéoles et à nourrir le couvain. Le soleil est en ce moment sous un nuage, mais il va reparaître. »

Il reparut en effet, et Ciska, émerveillée, s'écria :

« Que c'est joli ! Sont-elles venues là d'elles-mêmes, Madame ?

— Assurément, et je tiens tellement à ce qu'on ne les dérange pas, que j'ai fait démeubler cette chambre et sceller la fenêtre. Mais venez au jardin, ma cousine. Profitons de cette belle matinée, le jardinier assure qu'il y aura de l'orage tantôt. »

Elles descendirent, et Mme d'Herbeville se plut à montrer à Ciska ses belles roses remontantes et sa collection de dahlias. Ciska les admira, mais il était aisé de voir qu'elle était trop triste pour prendre grand plaisir à regarder les fleurs.

« Venez plus loin, dit Mme d'Herbeville ; avez-vous remarqué que sur ces dahlias et même sur ces roses il n'y avait point d'abeilles ? cependant les ruches sont près d'ici. Je vais vous montrer où les abeilles butinent. »

Elles entrèrent dans un petit bois de sapins qui abritait le château du vent du nord, et suivirent une allée sinueuse, bordée de lierres rampants, d'un vert sombre ; puis, à la lisière du bois, Mme d'Herbeville ouvrit une

barrière et fit entrer Ciska dans une pièce de terre, enclose de haies et où croissaient en liberté des bruyères, des ajoncs, et surtout beaucoup de thym et de serpolet. Là, près d'une croix de pierre, étaient groupées quelques ruches, et des milliers d'abeilles tourbillonnaient alentour.

Sur le piédestal de la croix était tracée une date et ces mots : *fiat voluntas tua!*

« Ici, dit Mme d'Herbeville, passait jadis un chemin. Mon mari y fut mortellement blessé en tombant de cheval. On le rapporta au château, et il vécut encore quelques jours. La chambre où il mourut est devenue mon oratoire, et vous verrez sa tombe près de l'église. Je fis tracer un autre chemin et enclore l'endroit où mon cher Henri était tombé. J'y venais souvent, et, pendant bien des mois, je ne sus faire autre chose que prier Dieu et pleurer mon bonheur perdu. Mon fils, déjà marin, voyageait au loin, et ne revint ici qu'un an après la mort de son père. Il devait repartir bientôt. Je ne souhaitais que la mort, et mes jours s'écoulaient oisifs et désespérés.

« Mon confesseur m'ordonnait de lire, mais mon esprit ne pouvait se fixer sur rien.

« Un jour, pourtant, j'étais ici, à cette place, un volume de saint François de Sales entre les mains, et je regardais la terre. Elle s'était couverte de gazon et de thym, et de nombreuses abeilles butinaient sur les fleurs.

« Je venais de lire, sans y faire attention, le chapitre de l'Introduction qui traite de la patience. Je me souvins que saint François y parlait des abeilles. Je rouvris le livre, et je lus : « Ressouvenez-vous que les abeilles, au « temps qu'elles font le miel, vivent et mangent d'une « munition fort amère, et qu'ainsi nous ne pouvons jamais « faire des actes de plus grande douceur et patience ni « mieux composer le miel des excellentes vertus, que « tandis que nous mangeons le pain d'amertume et vi-

« vons parmi les angoisses. Le miel, qui est fait des « fleurs du thym, herbe basse et amère, est le meilleur « de tous. »

« Ces paroles de l'évêque de Genève m'ouvrirent une vie nouvelle. Et dès lors je ne songeai plus qu'à travailler, à me rendre utile, à obéir à Dieu, qui nous veut sur cette terre semblables à ce qu'il y fut lui-même, obéissants jusqu'à la mort, jusqu'à la mort sur la croix. »

Ciska pleurait en écoutant Mme d'Herbeville. Elle leva vers la châtelaine ses grands yeux bleus et lui dit :

« Je vous comprends, Madame, et je veux vous imiter, imiter vos abeilles. Et si je ne puis jamais retrouver la douceur du miel, priez pour moi, priez, afin que, devenue comme une cire docile, je sache élever vers le ciel la flamme de la prière. »

Souventes fois, un mot, un regard, en révélant la beauté d'une âme, lui valurent d'impérissables affections. Il en fut ainsi ce jour-là, et, malgré la différence de leur âge, les deux veuves devinrent amies; mais, tandis que Ciska se livrait tout entière à l'affection et au respect que lui inspirait Mme d'Herbeville, celle-ci continuait à observer de très près sa nouvelle compagne.

Mme de Boismont, l'amie à qui Ciska écrivait toutes les semaines, lui répondait fort exactement. Elle était cependant jeune, un peu étourdie, et fort lancée dans le tourbillon du grand monde; mais elle aimait sincèrement Ciska et elle s'occupait à lui chercher une place de gouvernante ou d'institutrice, lorsque le départ de la jeune femme pour Herbeville s'était décidé. Elle lui écrivit à ce sujet.

« Chère Ciska, je suis contente que nous ayons du temps devant nous : cela ne ralentira pas mon zèle,

soyez-en certaine, mais nous permettra de choisir. Avec vos talents et votre charmante figure, je ne serai jamais en peine de vous trouver ce qu'on appelle une position lucrative, mais je ne veux pas que vous ayez à souffrir. Vous avez assez pleuré comme cela. Je vois ici, tous les jours, une certaine vieille princesse, bonne, généreuse et honnête femme, le tout *au fond*, mais dont les étranges surfaces constituent un vrai martyre pour sa demoiselle de compagnie. La princesse lui parle fort gracieusement, la paye très bien, et exige qu'elle soit traitée à merveille; mais il faut que la pauvre demoiselle passe les nuits presque entières à lui lire de vilains romans. La princesse ne s'endort qu'après plusieurs heures de cette musique. Dans le jour, c'est la *Gazette des Tribunaux* et les journaux les plus effrontés qu'elle veut entendre. Il lui faut des crimes, des catastrophes ou des gaillardises, et s'écrier : Quelle horreur! quelle abomination! tous les quarts d'heure.

« La lectrice m'a avoué qu'elle aimerait mieux balayer les rues que faire ce métier; mais elle a sa mère et un frère infirme à soutenir, et elle est payée princièrement.

« Votre Mme d'Herbeville m'inspire une grande sympathie. Que n'a-t-elle besoin d'une dame de compagnie? Mais qui sait si cela ne viendra pas? Elle ne doit plus être jeune, et un fils toujours absent doit lui faire souhaiter que vous restiez près d'elle. Pour moi, je crois qu'elle y a pensé en vous invitant à passer une année à Herbeville. Cela me paraît un essai... »

Ciska de Clercy à Mme de Boismont.

« Vous vous trompez, chère Madame! M. d'Herbeville doit se marier au printemps prochain, et sa

mère compte bien sur les instances de la future épouse pour le décider à quitter le service. Il habiterait alors Herbeville, dont les terres de la fiancée sont voisines, et la compagnie d'une belle-fille rendra la mienne tout à fait superflue. Mme d'Herbeville m'a fait confidence de ces projets, et aujourd'hui même elle voulait m'emmener à Mont-Fontaine faire une visite à la future belle-mère de son fils. Je l'ai priée de m'en dispenser : à cause de mon deuil, et tandis qu'elle va parcourir les environs dans sa calèche, je vais m'en aller, toute seule avec un grand épagneul noir qui m'a prise en affection, dessiner les ruines d'une abbaye, à une demi-lieue d'ici. Je veux offrir ce dessin à Mme d'Herbeville pour sa fête : elle s'appelle Marie.

« Je serais si heureuse de lui faire un petit plaisir ! Vous ne pouvez vous imaginer combien elle est bonne pour moi. Elle me laisse une entière liberté, mais en même temps les attentions les plus constantes et les plus délicates me témoignent qu'elle veille sur moi maternellement. Elle a fait monter un très bon piano dans ma chambre, afin que je puisse étudier sans appréhender de la gêner. Son piano, à elle, est dans le grand salon, et elle m'a priée quelquefois d'en jouer. Elle ne l'a plus touché depuis qu'elle est veuve, mais elle prend plaisir à m'entendre dire les airs que son mari aimait. Elle aime aussi beaucoup ma voix, mais elle craint de me fatiguer, et me recommande de la ménager beaucoup. Je suis tout étonnée de pouvoir encore chanter. »

III

LES RUINES DE SAINTE-COLOMBE

> Les ruines et les fleurs, la source et les oiseaux,
> Tout me parlait de Dieu dans cette solitude.
> H. de L., *Chants d'autrefois*.

Après avoir fermé sa lettre, Ciska prit son carton de dessins, son chapeau de paille et descendit. En l'apercevant, Fidelio, le grand épagneul noir qui était étendu sur les nattes indiennes du vestibule, se leva en remuant la queue et vint lui lécher la main. Un domestique, occupé à épousseter les bois de cerf et les panoplies qui ornaient les murs, s'écria :

« Voilà Fidelio content : il avait bien deviné que Mme de Clercy sortirait, il a refusé de suivre la voiture de madame. C'est curieux ! depuis que son maître est reparti, l'année dernière, Fidelio ne témoignait d'attachement à personne.

— Qui est son maître ? demanda Ciska.

— Hé ! c'est notre monsieur, le capitaine d'Herbeville. Il a beaucoup chassé l'année dernière, et Fidelio était son favori, si bien que madame l'a gardé, quoiqu'elle n'aime guère les chiens.

— Fidelio est le premier que j'aie jamais caressé, dit Ciska ; mais il est si beau et si docile qu'il me plaît beaucoup. Allons, Fidelio, allons promener... »

Et elle partit, marchant doucement le long des jolis sentiers embaumés de chèvrefeuille, tandis que Fidelio, courant, chassant et furetant, faisait dix fois plus de chemin qu'elle et revenait souvent, comme pour lui demander la permission de repartir.

Dans une vallée fraîche et verdoyante, abritée du vent de mer par un coteau et un bois de hêtres, s'élevaient les ruines de l'abbaye de Sainte-Colombe. Quelques pans de murs, une rosace, dont les meneaux disjoints n'étaient plus guère soutenus que par le lierre qui les enlaçait, et une petite tour couronnée d'un bouquet de sorbiers, restaient les seuls vestiges extérieurs du couvent et de l'église. Dans l'enceinte des ruines, quelque main pieuse avait rajusté les débris d'un crucifix de granit; il était scellé sur un piédestal formé de pierres à peine équarries, et à ses pieds on avait groupé quelques chapiteaux, clefs de voûte et statues brisées. Une vigne croissait tout auprès, et quelques-unes de ses branches enguirlandaient ces débris.

Ciska choisit une place d'où l'on voyait ce crucifix se détacher sur un fond de paysage, encadré par une ogive à demi rompue, et commença l'esquisse de son dessin. Fidelio se coucha sur l'herbe, à ses pieds, et elle travailla pendant plus de deux heures sans entendre d'autre bruit que le chant du grillon, quelques appels d'oiseaux, et ce doux murmure que fait le vent d'été dans les feuillages et les herbes des champs.

Son esquisse était presque terminée. Elle se leva pour la considérer à distance et se reposer un instant. A ce moment, elle entendit le pas d'un cheval; Fidelio courut voir qui arrivait, et revint tranquillement. Ce devait être un ami, car il n'aboya pas. Le cavalier mit pied à terre, attacha sa pacifique petite jument à un arbre et entra dans l'enclos des ruines. C'était un homme de soixante-dix ans, bien mis, d'une figure fine et vénérable, portant une belle barbe blanche. Il s'avança vers le crucifix de pierre, ôta son chapeau et fit une courte prière, puis il se mit en devoir d'écarter les branches de vigne.

Il n'avait pas aperçu Ciska, qui s'était placée sous un

buisson de sureau, à l'autre extrémité de l'église; mais elle, voyant ce qu'il allait faire et encouragée par son air respectable, s'avança vers lui et, toute surprise de sa propre hardiesse, lui dit :

« Oh ! Monsieur, de grâce, ne dérangez pas encore ces feuillages : laissez-moi finir mon dessin auparavant. »

L'inconnu, la saluant respectueusement, lui assura qu'il serait désolé de la contrarier.

« Je voulais écarter ces branches, lui dit-il, parce qu'elles conservent l'humidité qui détruit ces sculptures; mais je me rends bien compte de l'effet pittoresque qu'elles produisent; je les laisserai vivre autant qu'il vous plaira, Madame. »

Ciska ne pouvait moins faire que de montrer son dessin à ce bon vieillard. Il en fut ravi, et s'écria :

« Quelle belle illustration cela ferait à mon chapitre sur l'abbaye de Sainte-Colombe !..... Je suis archéologue, Madame, archéologue passionné, et je travaille depuis trente ans à l'histoire des antiquités du Cotentin. Cette petite abbaye dont vous voyez les ruines est un nid de légendes. Vous savez sans doute celle de ce crucifix ?

— Non, Monsieur, je n'habite ce pays que depuis quinze jours; personne ne m'avait parlé de ces ruines, et je les ai découvertes en me promenant seule.

— Vous aimez les ruines, Madame ? C'est un goût bien rare à votre âge.

— Hélas ! dit Ciska en souriant tristement, ma vie n'est pas longue, mais elle est faite de ruines, et je me plais mieux ici que parmi les heureux de la terre. Dites-moi la légende de ce crucifix, je vous prie, Monsieur.

— Vous devez voir à sa forme, Madame, qu'il est fort ancien; il date du règne de saint Louis. Les siècles l'avaient respecté. En 93, des misérables le brisèrent,

après avoir pillé l'abbaye. Les quelques vieux moines qui l'habitaient s'étaient sauvés en Angleterre. Ils ne revinrent jamais. L'église fut brûlée et s'écroula; mais, peu de jours après, on s'aperçut que le crucifix avait été relevé, et ses morceaux si bien rajustés, que les bonnes gens crurent à un miracle. Personne n'osa plus y toucher, et quelque temps après on sut que c'était un paysan et son fils qui, en une nuit, avaient rétabli ce crucifix. Quant au miracle, il se produisit un fait singulier : cette même nuit, en se livrant à ce travail difficile et hâté, le jeune garçon se démit le bras. Son père fit une courte et vive prière : « Mon Dieu ! dit-il, j'ai entrepris de remettre le bras de votre image, aidez-moi à remettre le bras de mon gars; » et, d'une main ferme, il *rebouta* le membre démis. Depuis, il devint le meilleur rebouteur de tout le pays. Son fils, et après lui son petit-fils, ont hérité de ce talent, et ce dernier l'exerce encore. N'est-ce pas une jolie histoire ?

— Charmante, Monsieur, et en échange de votre histoire, je vous promets une copie de mon dessin. »

L'archéologue, ravi, se confondait en remerciements, lorsque le bruit d'une petite cavalcade se fit entendre. Une duègne assise sur un âne, trois jeunes filles sur des poneys et un vieux domestique à pied, arrivaient gaiement, et la plus grande des jeunes filles s'écria de loin :

« Je disais bien que nous trouverions mon parrain dans les ruines; il n'est content que dans ces vieilles masures pleines de hiboux. Mais quelle est cette jolie dame en deuil ? »

Et, sautant légèrement à terre, elle releva sa longue jupe bleu de roi et courut vers l'archéologue, qui l'embrassa sur le front et la présenta à Ciska comme sa nièce à la mode de Bretagne, Mlle Claire de Mont-Fontaine. Les

jeunes sœurs de Claire et leur gouvernante arrivaient en même temps, et, le dessin aidant, la connaissance fut bientôt faite.

« Madame est cousine de Mme d'Herbeville, dit la gouvernante. Tout à l'heure, au château, l'on parlait de vous, Madame, et l'on regrettait bien que vous n'ayez pas accompagné Mme d'Herbeville. Nous ne nous doutions pas que vous étiez ici. Quelle aimable rencontre !

— Et d'autant plus agréable, dit Claire, que nous avons apporté à goûter : Mme de Clercy sera des nôtres. Allons, parrain, choisissez-nous une belle place, où il n'y ait ni aucun tombeau de moine, ni aucun nid de serpents ou de hiboux.

— Allons près de la source, alors, dit l'archéologue; c'est à deux pas. »

La source sortait limpide et murmurante d'un petit rocher couvert de fougères et ombragé d'un vieux tronçon de chêne ébranché tous les cinq ans, et dont la grosseur faisait contraste avec le peu d'étendue de ses rameaux. Le domestique déballa les provisions, et un joli petit goûter fut servi à la compagnie. Fidelio en eut sa large part, et les convives causèrent fort agréablement. Les trois jeunes filles étaient folles de joie de voir commencer leurs vacances, Claire surtout. Ses petites sœurs lui disaient :

« Tu es bien plus heureuse que nous, toi, puisque tu ne retourneras pas au couvent : te voilà en vacances pour toute ta vie.

— Ne croyez pas cela, dit Claire. Je veux, au contraire, reprendre avec mon parrain toutes les études que mon séjour au couvent m'a fait interrompre; je veux apprendre le latin, la botanique, l'archéologie, et dessiner tant, que je deviendrai aussi habile que Mme de Clercy.

— Vous avez mille fois raison, ma Clairette chérie ! s'écria l'archéologue. Oh ! quel bon hiver nous allons passer !...

— Défense de parler de l'hiver, s'écria Blancheflor. Il n'y en aura pas cette année; le mois de septembre durera cent jours, n'est-ce pas, Rosette ?

— Au moins..., mais n'en parlons pas; ne pensons qu'à bien nous amuser.

— Voilà le soleil qui baisse, dit Ciska, il faut que je retourne à Herbeville. On serait inquiet de moi. »

Elle prit congé, et à peine eut-elle disparu derrière les ruines et les feuillages, que ses nouveaux amis s'écrièrent :

« Quelle gracieuse et charmante jeune femme ! comment est-il possible que son mari l'ait rendue malheureuse ! »

IV

A MONT-FONTAINE

Dans ces salons où brille une vive clarté,
Retentissent ces airs, doux signal de la danse :
Charme de la jeunesse, accords jadis connus,
Beaux jours de mes beaux ans, qu'êtes-vous devenus ?

Mme Amable TASTU.

Ciska de Clercy à Mme de Boismont.

Herbeville, 12 août 1855.

«... Deux jours après l'agréable rencontre que je vous racontais dans ma dernière lettre, chère Madame, la châtelaine du Mont-Fontaine, sa belle-fille, Mlle Claire,

et ses filles Blancheflor et Rosemonde, sont venues rendre à Mme d'Herbeville la visite qu'elle leur avait faite. Mme de Mont-Fontaine est une Parisienne élégante, d'un caractère doux et indulgent, un peu frivole, mais en somme très aimable. Sa belle-fille l'appelle maman et paraît au mieux avec elle; mais elles ne sont pas du même avis sur le séjour de Mont-Fontaine. La jeune fille, qui, jusqu'à l'âge de quinze ans, y a passé les hivers, prétend qu'on ne s'y ennuie jamais; la jeune mère de famille, au contraire, soutient que c'est un séjour bien triste quand les arbres n'ont plus de feuilles, et engage beaucoup Mlle Claire à passer l'hiver prochain avec elle à Paris. Elle lui parle de fêtes, de plaisirs, et dit qu'il est bien temps pour elle d'entrer dans le monde.

« — Ce n'est pas l'avis de mon parrain, dit Claire, et « je crois bien que je lui tiendrai compagnie cet hiver. « Après tout, je n'ai que seize ans; rien ne presse. »

« Elle paraît ne rien savoir du tout des projets que sa belle-mère et Mme d'Herbeville ont formés. Ces projets m'étonnent un peu, je vous l'avoue. M. d'Herbeville a trente-cinq ans. On le dit très aimable; mais enfin c'est bien de la distance d'âge, et cette petite Claire a l'air si enfant! Figurez-vous, chère Madame, une sorte de sylphide, mince, pâle, blonde, avec de grands yeux noirs, et des pieds si petits et si légers, qu'elle semble effleurer la terre plutôt que d'y marcher. C'est un être aérien, si frêle et si gracieux, qu'on est tenté de lui dire : Ne t'envole pas! Elle n'a passé qu'une année au couvent; jusque-là, élevée par son parrain et une très bonne gouvernante, elle avait vécu au Mont-Fontaine, libre comme l'air. Au couvent elle s'est pliée à la règle pour faire plaisir à sa belle-mère, mais elle s'ennuyait et reprend possession de sa liberté avec une joie folle. Ses

sœurs sont deux belles fillettes d'une santé robuste et tout le portrait de leur défunt père, mort, il y a six ans déjà, d'un accident de chasse. Elles sont loin d'être aussi intelligentes que leur sylphide de sœur. Mais je ne sais où j'ai l'esprit de vous parler si longuement de ces personnes, chère amie : j'ai dû bien vous ennuyer. Que voulez-vous? la vie que je mène ici est si retirée, qu'une visite est un événement. Vous qui en recevez une douzaine par jour, vous devez bien vous moquer de moi. Enfin représentez-vous votre petite Ciska, causant gravement entre ces deux veuves, dont l'une, Mme d'Herbeville, ne quittera jamais le demi-deuil, dont l'autre porte du rose tout comme ses filles, et moi, pliant sous le poids de mon bonnet de crêpe et regardant les jeunes filles s'enfuir au jardin. La bonne Mme d'Herbeville devina mes tristes pensées.

« — Ciska, me dit-elle, vous seriez bien aimable
« d'aller montrer à Mlles de Mont-Fontaine les nouveaux
« faisans et l'escarpolette qu'on a placée hier : cela les
« amusera. »

« J'y allai, et la sylphide accourut à moi et ne me quitta plus qu'au départ. Elle est vraiment tout aimable... »

Le dessin de Mme de Clercy fut offert, bien encadré, à la châtelaine d'Herbeville, et il était placé dans le grand salon, au milieu des fleurs offertes pour sa fête, lorsque le parrain de Claire, accompagnant sa filleule et chargé comme elle d'un beau bouquet, vint présenter ses hommages à Mme d'Herbeville. A la vue du dessin, il s'exclama, et il n'osait, par discrétion, rappeler à Ciska sa promesse, lorsqu'elle lui offrit une copie, qu'il était impossible de distinguer de l'original. L'excellent homme en fut si content, qu'il ne cessait de remercier Ciska et ne pouvait parler d'autre chose. Afin de couper court

à ses compliments, Ciska offrit à Claire de lui montrer les abeilles du cabinet noir, et la jeune fille prit grand plaisir à les regarder.

Puis elle feuilleta l'album de Ciska, et la questionna sur son pays. C'était la première fois, depuis cinq ans, que Ciska parlait à une amie de ses souvenirs d'enfance. Elle se laissait aller au souffle qui lui faisait remonter le fleuve du passé, et Claire admirait les paysages de Pologne et les traits charmants de la mère de Ciska.

« Vous l'avez connue dix ans, lui disait-elle; mais moi j'ai perdu la mienne au berceau, et voilà tout ce que j'ai d'elle. »

Elle ouvrit un médaillon qui ne la quittait jamais, et fit voir à Ciska une miniature représentant une tête de jeune femme d'une beauté délicate et charmante; au-dessus de son front, un papillon, les ailes étendues, symbolisait l'essor de l'âme vers le ciel.

« Mon père ne l'oublia jamais, dit Claire, mais il se remaria au bout d'un an et demi. Ma belle-mère fut toujours très bonne pour moi, et, pendant bien des années, je crus qu'elle était ma vraie mère. Avez-vous encore votre père, Madame?

— Non, il ne survécut que six mois à ma mère; il mourut du chagrin de l'avoir perdue. Des parents éloignés prirent soin de moi et me marièrent quinze jours après ma sortie du couvent. Vous ressemblez bien à votre mère, Mademoiselle.

— Vous croyez? On assure cependant que je ressemble davantage à mon père. Vous verrez son portrait à Mont-Fontaine. Vous y viendrez, n'est-ce pas? Cela me ferait tant de plaisir!

— Vous êtes bien bonne, Mademoiselle, dit Ciska en lui tendant la main.

— Embrassez-moi et appelez-moi Claire, je vous en

prie, dit l'aimable fille en attirant à elle Mme de Clercy : je vous aime déjà tant !

— Chère petite Claire, appelez-moi Ciska, » dit Mme de Clercy en l'embrassant.

On vint les appeler; Mme de Mont-Fontaine avait demandé sa voiture.

Les deux nouvelles amies se séparèrent, en se promettant de se revoir bientôt.

Ciska à Mme de Boismont.

Herbeville, 5 septembre.

«... Le croirez-vous ? J'étais au bal hier. Il l'a fallu. Claire le voulait, et Mme d'Herbeville elle-même l'a presque exigé. Il va sans dire que je n'ai rien changé à ma toilette de deuil, et je suis restée presque cachée sous les rideaux, dans une embrasure de fenêtre, tout le temps que l'on a dansé; mais enfin j'y étais, et ce qui ne vous étonnera pas moins, c'est que j'y ai pris grand plaisir. Je m'oubliais moi-même, j'étais là comme un miroir reflétant une fête charmante. Rien dans les réunions que j'ai vues à Paris, à l'ambassade de Russie et chez Mmes de Vatry et de la Rochetaillée, ne m'avait donné l'idée de cette familière simplicité. On avait ouvert la chasse le matin même; plusieurs des chasseurs étaient en veston de velours, toutes les jeunes filles en robes blanches, couronnées de fleurs naturelles. On dansait dans un vaste salon, dont la porte principale donnant sur le parc était restée ouverte. Il y avait de l'espace, de l'air, un brillant éclairage; tout le monde se connaissait et, sauf le pauvre petit moi, paraissait bien joyeux. Mme d'Herbeville elle-même était gaie. Elle avait reçu le matin une lettre datée de Bordeaux et lui annonçant la prochaine arrivée de son fils.

Tout heureuse, elle changeait souvent de place, causait avec ses amies, et depuis une heure ne semblait plus penser à moi.

« Un excellent musicien se mit au piano et joua la valse d'*Indiana*. Vous savez combien je l'aimais, et vous vous rappellerez aisément qu'un jour vous vous étiez étonnée de me voir pleurer en l'écoutant au concert des Champs-Élysées. Elle me rappelait mon heureux temps de jeune fille, et pourtant, alors, mon mari vivait encore, ma petite enfant aussi, et je pouvais espérer... Hier soir, dès les premières notes de cette valse, je sentis les larmes venir, et, reculant mon fauteuil, je m'approchai de la fenêtre, et je regardai dans le parc, en essuyant la buée qui obscurcissait les vitres.

« J'aperçus un homme debout contre la fenêtre, et je le reconnus, j'avais vu son portrait à Herbeville. Il me parut si pâle que je crus voir un fantôme. Mais c'était bien un vivant. Dès que les valseurs se furent arrêtés, un domestique vint prévenir Mme d'Herbeville. Elle sortit du salon fort vite, et, un instant après, reparut triomphante au bras de son fils. Toute la compagnie s'exclama, et le capitaine d'Herbeville fut embrassé par tous les messieurs, et accueilli à merveille par toutes les dames. Sa mère me le présenta, et il fut avec moi d'une politesse exquise et toute cordiale. C'est un grand et beau cavalier à barbe noire, l'air sérieux, et paraissant plus âgé qu'il ne l'est. Il était en uniforme de capitaine de frégate, et sa belle tenue contrastait avec le négligé des chasseurs. Sa mère aurait voulu qu'il dansât, mais il assura qu'il avait oublié depuis longtemps les figures, et brouillerait tous les quadrilles.

« Mme de Mont-Fontaine donna un signal, et le piano préluda. Elle dansait dans le même quadrille que sa belle-fille et ses deux filles, et paraissait s'amuser au-

tant qu'elles. J'entendis une de ces bonnes dames qui, tout en faisant tapisserie, communiquent volontiers leurs impressions, dire à sa voisine :

« — C'est la belle-mère et non la belle-fille que ce
« marin devrait épouser. D'ailleurs, cette sylphide n'est
« pas mariable. »

« Elle baissa la voix, et je regardai Claire danser, toute vêtue et chaussée de blanc, et couronnée d'une légère guirlande de ce feuillage pâle que l'on appelle, je crois, seneçon maritime. Son collier et ses bracelets de nacre brillaient de reflets irisés. C'était une ondine, une sylphide, un être idéal. Mais qu'elle était jolie! qu'elle paraissait contente!

« A minuit, on soupa, et en revenant au clair de la lune, dans la calèche de Mme d'Herbeville, le capitaine avoua que Mlle Claire était bien la plus charmante personne qu'il eût jamais vue.

« Je ne doute pas que nous n'ayons bientôt une belle noce à Mont-Fontaine. Mme d'Herbeville aura toute autre chose à faire qu'à s'occuper de moi. Je compte sur vous, chère amie, pour me trouver bientôt une place. J'aimerais être près d'une personne malade, plutôt que d'avoir à m'occuper d'enfants. Je ne puis en regarder sans me rappeler ma petite fille. Au couvent, je n'étais jamais si contente que lorsqu'on me permettait d'aller distraire mes compagnes malades et quelquefois une bonne religieuse, aveugle et impotente, qui se réjouissait d'être infirme et de faire son purgatoire en ce monde.

« Vous me demandiez, dans votre dernière lettre, des nouvelles de l'oncle de Claire, M. de Champvallon. Il est en Angleterre, à un congrès d'archéologues, et ne reviendra que dans huit jours. Claire se promet de beaucoup travailler avec lui et veut que je prenne comme

elle des leçons de blason. Mais je crois que ces beaux projets-là vont s'en aller en fumée... »

Mme de Boismont à Mme de Clercy.

Paris, septembre 1855.

« Y pensez-vous, chère Ciska? vivre auprès d'une personne malade! Mais c'est un supplice affreux, un vrai martyre. Non, je ne puis me résoudre à vous aider à vous assassiner ainsi. Je vous trouverai autre chose : une grande jeune fille à promener, à amuser, à faire chanter. Quelque jeune héritière pourvue d'une mère paresseuse ou souffrante, que vous suppléeriez. J'ai en vue une certaine petite personne, nouvellement sortie du Sacré-Cœur, et dont la mère a une ophtalmie qui l'oblige à vivre dans l'ombre. Vous promèneriez au soleil la petite personne, dont le père est ambassadeur au Japon, je crois. Mais ces dames sont encore à la campagne. Dès leur retour je les verrai. Patience, mais ne me parlez pas de vous enterrer vivante! Jamais je ne me prêterai à pareil méfait. Vous, si aimable, si jeune, vous, ma chère petite amie! Ne me parlez plus de cela, ou je me fâche tout de bon.

« Adieu, je vous embrasse à la condition que vous ne formerez plus contre vous-même de si noirs projets.

« Votre amie,

« HORTENSE DE BOISMONT. »

V

LA GROTTE DE L'ÉCHO

> La mort est là quand des jours de l'enfance
> Aux mains du Temps le sable est écoulé.
> Avec effroi la vive adolescence
> Distingue alors son fantôme voilé.
>
> Mme Amable TASTU.

Deux jours après le bal, Mme d'Herbeville et son fils allèrent faire une visite à Mont-Fontaine. Ils insistèrent en vain pour y emmener Ciska. Elle préférait rester, et prit pour prétexte que les ouvriers qui ajustaient la grotte de l'écho feraient de la mauvaise besogne si elle ne les surveillait pas.

Cette grotte était une des merveilles du domaine d'Herbeville.

Elle avait été autrefois ornée de rocailles et d'un petit orgue hydraulique fort curieux; mais, abandonnée depuis de longues années, les eaux l'avaient presque détruite. Ciska en avait retrouvé une peinture dans un vieux trumeau de la chambre qu'elle habitait, et elle avait décidé Mme d'Herbeville à faire restaurer cette grotte. Les plantes parasites arrachées, les conduits d'eau remis en état, il ne restait qu'à déblayer l'intérieur de la grotte, niveler et sabler le sol, et orner de pierres et de mousses choisies les bords du petit bassin où tomberait la cascade artificielle. Puis il fallait deux crampons de fer destinés à suspendre un beau hamac rapporté d'Australie par le capitaine. Ciska présidait à ce travail et y prenait plaisir.

« Vous direz à Mlle Claire de venir bientôt voir la

grotte, n'est-ce pas, Madame? dit Ciska à Mme d'Herbeville. J'espère que tout sera fini demain.

— Vraiment! mais vous êtes une fée. Jamais nos gars normands n'ont travaillé si vite. Comment donc faites-vous?

— Ah! Madame, c'est bien simple. Mon père était architecte, et je me souviens bien de lui avoir entendu dire que, pour activer le travail de ses ouvriers, il posait souvent la pierre lui-même. Je fais de même à la grotte, et cela m'amuse beaucoup. Vous verrez quelles jolies pierres j'ai choisies et posées moi-même hier matin, tandis que Blaisot gâchait son mortier rougi avec des briques pilées. Nicolas, piqué d'honneur, a découvert dans les brèches à Gricault des morceaux de pierres meulières couverts de mousses magnifiques, et m'en a charrié plein trois brouettes. Vous verrez comme la grotte va devenir jolie.

— Nous appellerons cette grotte de votre nom, Madame, dit le capitaine, ce sera justice.

— Ce serait dommage, Monsieur; elle a un trop joli nom. Il ne faut pas la débaptiser.

— C'est un nom qu'elle ne mérite pas, Madame. S'il a existé un écho dans cette grotte, je le veux bien croire, mais il est détruit. Jamais je n'ai entendu là le moindre écho.

— Les anciens du pays disent qu'il existait, mais qu'on le détruisit sans le faire exprès, en abattant des arbres. Il est temps de partir, Henri, dit Mme d'Herbeville. Adieu, Ciska. Travaillez, jeune architecte paysagiste, mais prenez garde de ne point vous faire mal en maniant ces pierres. Vous n'avez point des mains de maçon, ma chère amie.

— Ah! certes non! » dit le capitaine en jetant un regard sur les mains fines et blanches de la jeune veuve.

Aussitôt monté en voiture avec sa mère, il se mit à la questionner sur Mme de Clercy. Tout le temps que dura le trajet, elle voulut détourner la conversation et parler de Claire; mais le marin revenait toujours à parler de Ciska, et, comme tout le monde, du reste, s'étonnait qu'une femme si charmante eût été si malheureuse en ménage.

« Que voulez-vous? elle n'est pas la seule, dit Mme d'Herbeville. Son mari était joueur; pendant plusieurs années il avait gagné des sommes folles, et le tuteur de Ciska, ébloui par cette fortune mal acquise et les manières séduisantes de votre cousin, lui donna sa pupille sans prendre d'informations. Ce mariage fut décidé en quelques heures. Clercy s'était passionné pour la belle Ciska Branika, enfant de dix-sept ans, sortie de pension depuis huit jours, riche, élevée à merveille. Ce fut un feu de paille: Il l'emmena en Italie, puis à Paris, se remit à jouer, se ruina, devint sombre, injuste, méchant, et finalement mourut fou. En cinq années cette pauvre jeune femme a connu bien des douleurs. Je ne pense pas qu'elle se remarie. Je l'aime beaucoup, et, si elle le veut, je la garderai toujours près de moi. Mlle Claire s'est prise aussi d'une grande amitié pour elle. Cette jeune fille est si affectueuse! C'est un ange : que vous seriez heureux si vous l'épousiez!

— Elle est bien gentille, ma mère. Mais c'est une enfant, et elle paraît si frêle...

— Oh! elle n'a jamais été malade. Elle est active : elle monte fort bien à cheval. Tenez, la voyez-vous là-bas? »

Les trois sœurs faisaient galoper leurs poneys dans l'avenue du château de Mont-Fontaine. Elles passèrent comme l'éclair près de la calèche, puis revinrent sur leurs pas, et Mme de Mont-Fontaine, qui les suivait de loin sur une petite jument fort paisible, mit pied à terre

au bas du perron pour recevoir ses hôtes, et les fit entrer dans le grand salon tout embaumé d'œillets et de résédas.

Mme de Clercy à Mme de Boismont.

Herbeville, 15 septembre 1855.

« ... Ma petite grotte est terminée, chère amie, et le croquis que je vous envoie vous vaudra mieux qu'une description pour vous en donner l'idée. Je suis heureuse du plaisir que j'ai fait à Mme d'Herbeville. Le capitaine aussi paraît charmé de cette grotte, et chaque jour s'amuse à y placer quelque curiosité rapportée de ses voyages, coquillages, coraux, pétrifications. C'est un vrai musée. Il n'y manque plus que les sièges qui sont commandés à Paris, et la cascade, qui ne va pas encore : on a si bien détourné la source pour faire les travaux, qu'elle a pris un autre cours, et qu'il faut en amener une autre d'assez loin. La grotte, du reste, n'en est que plus habitable pour le moment, et nous y prenons le thé quelquefois. Claire aime beaucoup à se balancer dans le hamac, et voudrait faire construire une grotte semblable à Mont-Fontaine.

« Le capitaine y va tous les deux jours avec sa mère. La demande officielle n'est pas faite, mais c'est tout comme. On attend le retour de M. de Champvallon, qui voyage en Écosse. Mme de Mont-Fontaine et ses filles accueillent fort bien le capitaine...

« On vient m'annoncer leur visite. J'en aperçois une autre qui arrive par l'avenue... A demain, chère amie, la suite de ce journal que vous êtes assez indulgente pour trouver supportable. »

La même à la même.

Mont-Fontaine, 16 septembre.

« ... Hier, je croyais terminer ma lettre le soir, et j'étais loin de me douter que je passerais la nuit à Mont-Fontaine. Il fait à peine jour, et c'est à la lueur d'une bougie que je vous écris les étranges événements d'hier. Ne vous effrayez pas : il n'y a ni fâcherie ni catastrophe, et c'est pour obliger mes amies que je suis venue ici.

« Lorsque les dames de Mont-Fontaine arrivèrent hier, leur voiture était suivie par ce que Mme de Sévigné aurait appelé une « chienne de carrossée ». C'était la berline des demoiselles Maingot, riches propriétaires du voisinage et les plus mauvaises langues de tout le département. Elles avaient avec elles leur neveu et sa femme, deux jeunes nullités, et leur affreux petit chien Bijou, que Fidelio est toujours sur le point d'étrangler. Le capitaine, qui les déteste, avait su qu'elles viendraient, et était allé se promener à cheval, suivi par Fidelio.

« Une autre voiture, un grand break, arriva bientôt, amenant une très aimable comtesse, ses six enfants, leur gouvernante et une nourrice, puis arrivèrent d'autres dames.

« Le salon était plein, et Mme d'Herbeville, contrariée de l'absence de son fils, et voyant l'air malheureux de Claire, me pria de l'emmener, et de donner l'ordre à ses gens de préparer un goûter pour les enfants et les jeunes filles. Elle engagea Blancheflor et Rosemonde à faire les petites mamans, et les deux pensionnaires, ravies de s'échapper du salon, emmenèrent toute la bande enfantine à l'escarpolette et au jeu de boules.

« Claire me dit : « Allons à la grotte. J'ai à vous « parler, Ciska. J'espère que l'on nous y laissera en « repos.

« — N'y comptez pas, lui dis-je. Ces demoiselles « Maingot ne viennent que pour la voir. On en cause « dans tout le pays. Tenez, justement, les voilà qui se « dirigent de ce côté avec leur nièce.

« — Cachons-nous, dit Claire, elles n'y resteront pas « longtemps. »

« En effet, les deux vieilles fées et leur compagne eurent bientôt fait leur examen, et, au lieu de rentrer au château, continuèrent à se promener dans le parc. Elles font toujours de fort longues visites, et il était évident qu'elles attendraient pour s'en aller que les autres dames fussent parties.

« Nous allâmes à la grotte, et Claire s'étendit dans le hamac.

« — Chère Ciska, me dit-elle, je suis bien heureuse. Savez-vous pourquoi ?

« — Oh ! certes oui, il y a plus d'une raison pour « cela. Dieu veuille vous garder votre bonheur, chère « petite amie.

« — Maman m'a défendu de vous dire mon secret, « Ciska; mais je suis tellement sûre que vous le savez « que je n'obéirai pas.

« — Il faut obéir, lui dis-je en l'embrassant. Ce serait « mal. Je ne veux rien écouter.

« — Si, si, je le veux. Ne vous enfuyez pas... »

« Mais je m'éloignai en riant, et j'allai cueillir des fleurs à peu de distance.

« J'aperçus de loin les dames Maingot : elles étaient allées s'asseoir sur un vieux banc de pierre, situé sur le penchant de la colline qui fait face à celle où est percée la grotte. C'est de ce banc, paraît-il, qu'autrefois on entendait l'écho.

« Cinq minutes après, je revins vers Claire et je fis un cri en la voyant. Elle était d'une pâleur livide, les yeux

fixes, et tremblait de tous ses membres. Je la pris dans mes bras, je la caressai, la suppliant de me parler. Elle restait muette et glacée. Je n'osais la quitter pour appeler au secours. Enfin elle me dit : « Elles ont menti, « n'est-ce pas? ô Ciska, je ne veux pas mourir! »

« Et elle fondit en larmes.

« — N'appelez personne, dit-elle, je vous dirai tout « plus tard. Ne me quittez pas. » Et la pauvre enfant s'attachait à moi en sanglotant. Une demi-heure après, sa belle-mère nous envoya chercher. Claire essuya ses yeux, baissa son voile, et fit assez bonne contenance. Mais au moment de partir, elle me dit tout bas : « Si je « vous envoie chercher, promettez-moi que vous vien- « drez. » Je le lui promis.

« Vers le soir, un domestique à cheval arriva de Mont-Fontaine, apportant un billet presque illisible de la belle-mère de Claire à Mme d'Herbeville; elle disait : « Ma pauvre Claire, en rentrant ici, a eu des attaques « de nerfs effrayantes. Le médecin ne sait à quoi les « attribuer. Elle a la fièvre et demande instamment « Mme de Clercy. Envoyez-la-lui, je vous en prie. »

« On fit atteler, et le capitaine voulut m'escorter à cheval. Je trouvai tout le château dans l'effroi. Mme de Mont-Fontaine perdait la tête, ses filles pleuraient, personne ne pouvait décider la malade à accepter quoi que ce fût, et les trois médecins du pays étaient là et paraissaient fort inquiets. A ma vue, la pauvre malade sourit, et se calma. Je la fis boire, et elle s'endormit en tenant ma main. Son sommeil fut souvent interrompu par des rêves pénibles. A chaque réveil, elle prenait une potion calmante, et la fièvre diminuait. Depuis deux heures elle repose très paisiblement. Mais quel étrange mystère y a-t-il là-dessous?

« Faites, je vous en prie, recommander ma pauvre

Claire à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Je vous donnerai de ses nouvelles demain. Dieu veuille qu'elles soient meilleures! Hélas! n'ai-je pas fait un souhait funeste l'autre jour en disant que j'aimerais à être auprès d'une malade?...

« Votre amie,

« CISKA. »

VI

LE DÉPART

Mme de Boismont à Mme de Clercy.

« Voici huit jours que je suis sans nouvelle de vous, ma chère Ciska, et, bien que votre dernière lettre fût très rassurante, je commence à m'inquiéter. Votre jeune amie est-elle retombée malade? savez-vous enfin le mot de l'énigme? Écrivez-moi bien vite, et répondez en même temps à cette question : Accepteriez-vous la place de dame de compagnie près de la duchesse Della Strada? Vous devez vous rappeler cette personne. Nous l'avons vue aux concerts du Conservatoire. Elle n'en manque pas un. La musique est sa seule joie. Elle est aveugle, boiteuse, et passablement originale; très bonne, du reste. Elle vous donnerait trois mille francs et deux robes de soie par an; mais il faudrait être toujours prête à lui faire de la musique et à l'accompagner aux Italiens, aux concerts, etc. Elle reçoit bonne compagnie, et serait ravie de votre talent musical. Si vous dites oui, l'affaire sera vite conclue, la duchesse ayant toute confiance en moi, et désirant beaucoup vous avoir près d'elle. »

Mme de Clercy à Mme de Boismont.

« Je vous remercie, chère amie, et je vous prie de rendre grâce à Mme la duchesse de ses bonnes dispositions pour moi; mais la Providence a disposé les choses d'une tout autre manière. Je vais partir pour Cannes avec Mme d'Herbeville et M. de Champvallon. Nous emmenons la pauvre Claire, qui tousse beaucoup, et à qui les médecins ont ordonné de passer l'hiver dans le Midi. Elle a beaucoup pleuré quand elle a su cela, et a déclaré qu'elle n'irait que si je l'accompagnais. Par un singulier caprice de malade, elle ne se plaît qu'avec moi. Les soins multipliés et la conversation de sa belle-mère et de ses jeunes sœurs la fatiguent : elle est très intimidée devant Mme d'Herbeville. Il n'y a que son parrain et moi avec qui elle soit contente. Ce bon M. de Champvallon est admirable pour sa pupille. Il la distrait et la console encore mieux que moi, lorsqu'elle est prise de ses accès de tristesse inexplicables.

« Le congé du capitaine d'Herbeville finissait il y a huit jours. Avant de partir, il a été fiancé à Claire par le bon vieux curé de Mont-Fontaine. C'étaient de tristes fiançailles. Claire avait eu beaucoup de peine à y consentir, et pourtant, je le sais, elle aime M. Henri. Il a fallu toutes les instances de sa belle-mère et de Mme d'Herbeville pour la décider à accepter la belle bague de diamant et le bouquet envoyés de Paris que le capitaine lui offrait. Enfin elle les a pris, mais d'un air si triste que rien plus. Sa petite sœur Rosemonde s'est écriée :

« — Mais tu es donc fâchée contre M. Henri?

« — Oh! non, a-t-elle dit, mais je suis bien malade.

« — Vous guérirez, Mademoiselle, a dit M. Henri. Mon
« vaisseau va rejoindre l'escadre de la Méditerranée. J'irai

« vous voir à Cannes dans trois mois. De grâce ne soyez « pas triste. »

« Mais il s'efforçait en vain de sourire. La pauvre Claire est si changée qu'on ne peut la regarder sans émotion. Hier, je rencontrai dans le parc un des ouvriers d'Herbeville qui ont travaillé à la grotte; il me demanda des nouvelles de Mlle Claire. Je lui dis qu'elle était encore bien souffrante, et il murmura :

« — Pauvre demoiselle! Quel dommage! elle était si « bonne et si jolie! »

« Ce mot, *elle était*, me donna froid au cœur.

« En me disant adieu, M. Henri m'a recommandé sa fiancée. Ah! c'était bien inutile!

« Nous partons tous demain. Mme de Mont-Fontaine reconduit ses filles au Sacré-Cœur, à Paris, et nous rejoindra à Cannes dans un mois. Elle ne doute pas de la prochaine guérison de sa belle-fille. C'est une personne qui n'aime pas à s'attrister...

« Je vous écrirai de Cannes. Merci encore...

« CISKA DE CLERCY. »

Ciska dut revenir à Herbeville pour ses préparatifs de départ. Elle se hâta de les terminer, et voulut, avant de retourner à Mont-Fontaine, revoir le parc. Mme d'Herbeville, tout occupée à faire fermer ses malles, ne l'accompagna point, mais la pria de donner un coup d'œil aux ruches et à la grotte.

« Je ne me souviens plus si mon fils en a ôté le hamac; vous y regarderez, ma cousine. Il ne faudrait pas qu'il y restât l'hiver. »

Ciska n'était pas retournée à la grotte depuis la scène singulière qui s'y était passée. Elle s'y rendit par un sentier couvert de feuilles sèches; Fidelio la suivait : depuis le départ du capitaine, il ne faisait que courir

d'Herbeville à Mont-Fontaine, et hurlait toutes les nuits lamentablement.

Ciska vit que le hamac était encore suspendu dans la grotte, et, montant sur un escabeau, elle se mit en devoir de le détacher. Tout à coup un bruit singulier attira son attention. Elle entendit tout près d'elle siffler un air. Il n'y avait personne aux environs. Les sons venaient du fond de la grotte.

Un oiseau est caché là, se dit-elle; mais une grosse voix d'homme, interrompant le siffleur, s'écria tout contre l'oreille de Ciska :

« Travaille donc, fainéant, au lieu de siffler. »

Ciska, effrayée, faillit tomber. Elle sortit précipitamment de la grotte, et, jetant ses regards de tous côtés, elle aperçut deux jardiniers occupés à tailler les arbustes qui entouraient le vieux banc de pierre placé en face de la grotte, mais à une telle distance, que leur voix n'arrivait pas jusqu'à elle.

Elle rentra dans la grotte et n'entendit rien d'abord; mais, remontant sur l'escabeau, elle entendit de nouveau le vieux jardinier grondant son fils, aussi distinctement que s'il eût été à deux pas d'elle.

L'écho était retrouvé : mais quelles funestes paroles avait-il donc transmises à Claire, un mois auparavant?

Ciska se promit de le lui demander; mais elle crut bien faire de ne rien dire de sa découverte à Mme d'Herbeville.

Elle rentra au château, et, aux dernières lueurs du crépuscule, dit adieu à ses voisines les abeilles et à ce joli logis où elle s'était si bien reposée pendant quelques semaines. Elle y laissait ses petits trésors, espérant bien revenir : pourtant elle pleura en s'éloignant d'Herbeville. Claire l'avait priée de revenir de bonne heure. La voiture était prête; elle partit, laissant Mme d'Herbeville, qui

devait la rejoindre le lendemain, à Mont-Fontaine. Les chevaux de poste étaient commandés pour midi.

Mme de Boismont à Mme de Clercy.

« Chère amie, votre lettre m'a bien affligée. Non seulement elle m'enlève l'espoir de vous revoir cet hiver à Paris, mais elle me donne de grandes inquiétudes pour votre santé. Si, comme je le crains, Mlle de Mont-Fontaine est phtisique, vous risquez votre vie en la soignant. Cette lettre vous attendra peut-être plusieurs jours à Cannes. De grâce, arrangez-vous pour ne pas habiter la même chambre que la malade. Elle est assez riche pour avoir plusieurs femmes à son service, et ce serait une vraie folie que de vous dévouer jour et nuit à soigner une malade qui ne vous est rien, après tout. Je m'étonne que Mme d'Herbeville ne s'oppose pas à vos imprudences. Écrivez-moi, je vous en prie. Je suis si inquiète de vous. La bonne duchesse est désolée de votre refus. Elle vous propose mille francs de plus ; elle veut que j'insiste. J'espère que vous vous déciderez quand votre jeune amie sera guérie. »

Mme d'Herbeville à Mme de Mont-Fontaine.

Cannes, villa des Roses, 15 octobre.

« Nous sommes parfaitement installées, Madame, et Claire n'a pas été fatiguée de notre dernière étape. Elle est ravie de l'aspect de la mer, de sa belle chambre ouvrant sur une terrasse couverte de rosiers en fleur et d'orangers chargés de fruits. Tout à l'heure elle disait à Ciska :

« — Nous irons nous promener en mer demain ; pour « sûr je n'aurai pas de fièvre ce soir. »

« Cette bonne Ciska est jour et nuit près de Claire. Sa patience est inaltérable, et elle se prête à tous les caprices de la jeune malade avec autant de dévouement que si Claire était sa fille. Pourtant elle est bien jeune elle-même, bien délicate, et je crains qu'elle ne se fatigue trop. Mais Claire ne veut qu'elle, et c'est à peine si elle permet que sa femme de chambre fasse son lit. Rien n'est bien, rien n'est bon que ce qui vient de Ciska, et Ciska seule obtient que la malade obéisse quelquefois au médecin. Mais il faut pour cela qu'elle promette une récompense, comme on fait aux enfants. Tout à l'heure encore elle disait :

« — Si vous prenez bien votre potion, je vous jouerai « la sonate que vous voudrez. »

« Nous avons un excellent piano de Pleyel, et la villa des Roses est bien meublée. M. de Champvallon est déjà parti pour aller voir les moines aux îles de Lérins. Enfin notre séjour commence bien : puisse-t-il finir encore mieux ! A bientôt, chère Madame.

« Votre amie,

« H. D'HERBEVILLE. »

« Montrez-moi ce que vous écrivez à votre amie de Paris, Ciska; je suis jalouse d'elle; l'aimez-vous plus que moi, dites? demanda un jour Claire à Mme de Clercy.

— Je l'aime autrement, ma petite Claire. Elle est mon aînée de dix ans : c'est une protectrice pour moi. Elle m'a aidée dans les moments les plus douloureux de ma vie, lorsqu'en deux mois de temps je perdis mon mari et ma petite fille. J'habitais la même maison qu'elle, et nous nous étions rencontrées plusieurs fois à l'ambassade de Russie. C'est une femme très distinguée, bien au-dessus de moi par son esprit et son expérience. Je lui

demande conseil : à vous, petite chérie, j'en donne, quand vous le voulez bien.

— Ce n'est pas un conseil que je veux, ce matin, mais une confidence : montrez-moi votre lettre.

— Non : j'y parle d'une affaire particulière. Il ne faut pas être curieuse, Claire : cela porte malheur.

— Vous avez raison, » dit Claire en pâlissant.

Ciska se hâta de terminer sa lettre et de la cacheter, puis elle proposa une petite promenade à Claire, et l'emmena sur la terrasse où Mme d'Herbeville et M. de Champvallon jouaient aux échecs.

Claire, bientôt lasse, voulut s'asseoir les pieds au soleil. Elle avait froid, bien que l'air fût très doux. Ciska appela la femme de chambre et fit apporter une pelisse fourrée à la jeune malade.

De l'endroit où elle s'était assise on voyait un chemin descendant vers la ville. Claire avait voulu tourner le dos à la mer, dont l'éclatant azur fatiguait ses yeux.

On entendit des chants et un cortège parut sur le chemin. Ciska se leva et essaya de tourner l'attention de Claire d'un autre côté.

« Regardez ce beau cactus, dit-elle. Voulez-vous que j'en cueille une fleur pour vous, ma Claire?

— Non, chère amie : écartez-vous, laissez-moi voir. Ah ! je m'en doutais bien. C'est un enterrement, l'enterrement d'une jeune fille. Voyez, Ciska, que de fleurs ! On la porte à visage découvert. Cette femme qui pleure, c'est sa mère, bien sûr. Oh ! comme ce prêtre qui précède le cercueil a l'air vénérable ! Vous l'enverrez chercher pour moi tantôt, Ciska, je veux lui parler. Il faut que je me prépare...

— Pour la fête du 8 décembre, ma petite Claire. Oh ! oui ! nous commencerons la neuvaine demain. Il faut que vous soyez guérie quand elle finira. »

Claire ne dit rien, mais elle fit signe qu'elle n'y comptait pas, et deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

« Rentrons, dit Ciska, le vent fraîchit. »

Tout en cheminant, Claire cueillit quelques roses, puis, arrivée au seuil, elle les effeuilla et les jeta au vent.

« Je veux me mettre au lit, dit-elle. Sitôt que j'y serai, vous enverrez chercher ce vieux prêtre; mais ne le dites pas à mon parrain ni à Mme d'Herbeville. Cela leur ferait peur. »

Le bon curé ne put venir ce soir-là. Aussitôt après l'enterrement, il était parti pour aller visiter un malade qui habitait à plus d'une lieue de Cannes, et il ne devait rentrer que fort tard. Sa sœur promit qu'il se rendrait le lendemain à la villa des Roses aussitôt après la messe de huit heures.

Claire eut la fièvre toute la nuit et un peu de délire. Elle répéta plusieurs fois : « Comme sa mère, Mlle Claire ne passera pas vingt ans; c'est sûr et certain. Ah! si elle était pauvre, personne ne parlerait de l'épouser; mais, pour avoir la dot, on risque aisément le veuvage... Mme d'Herbeville sait compter... » Puis elle pleurait et s'écriait : « Non, je ne veux pas mourir! Elles ont menti, les vilaines! Ciska, venez! venez! ne m'abandonnez pas. Dites qu'elles ont menti. »

Mme d'Herbeville entendit ces paroles et parut terrifiée.

« O mon Dieu! dit-elle à Ciska, en l'emmenant hors de la chambre, qui a pu répéter ces horribles propos à Claire? Je sais qu'ils se tenaient dans notre voisinage; mais, pour qu'elle les ait connus, il faut qu'une méchanceté infernale s'en soit mêlée. Qui soupçonnez-vous?

— Je vous le dirai demain, Madame. Claire m'appelle. Voici le docteur. »

Vers le point du jour, Claire s'endormit enfin, et Ciska,

épuisée de fatigue, s'assoupit dans un fauteuil en lui tenant la main.

Mme d'Herbeville sortit sans bruit de la chambre et alla rejoindre au salon M. de Champvallon, qui avait veillé toute la nuit en travaillant à son livre des *Antiquités du Cotentin*. Il éteignit sa lampe. Le jour se levait radieux.

« Elle dort ? dit-il à voix basse.

— Oui, enfin. Mais quelle nuit affreuse ! Ah ! Monsieur, qu'ai-je fait ? En croyant assurer le bonheur de mon fils, je lui ai préparé d'éternels regrets. Il arrivera demain, aujourd'hui, peut-être, et le docteur n'ose plus me rassurer. Je vous en prie, envoyez une dépêche à Mme de Mont-Fontaine. Elle ne comprend pas mes lettres ; elle remet de jour en jour à venir.

— Je vais m'en occuper tout de suite : ô Madame, c'est donc vrai ? Claire ne guérira pas ! »

Et il se mit à pleurer comme un enfant.

« Qui sait ? dit Mme d'Herbeville en retenant à grand'peine ses larmes ; mais il faut envoyer cette dépêche. Je vais essayer de dormir un peu. »

VII

L'ADIEU

Mme de Clercy à Mme de Boismont.

« Chère amie, je suis censée dormir, et une bonne religieuse veille la malade, qui l'a voulu ainsi. Mais j'ai si bien perdu l'habitude du sommeil que je ne puis fermer les yeux. Depuis un mois je ne vous ai pu écrire que de

courts et tristes bulletins. Je vous dédommagerai aujourd'hui. Du reste, ne vous inquiétez pas de moi. Le bon Dieu maintient mes forces au niveau de ma bonne volonté : je me porte bien. Il n'y a au monde qu'une seule personne à qui je sois utile : je la servirai jusqu'à la fin. Je ne tiens pas à lui survivre.

« Du jour où ma pauvre Claire s'est entretenue avec le bon vieux prêtre dont je vous avais parlé, un grand changement s'est fait en elle. La chère innocente n'avait pas à se convertir, mais il lui fallait se résigner, et c'est un terrible sacrifice que de quitter la vie à dix-sept ans. Je vous avais dit en deux mots l'aventure de l'écho : la conversation qu'elle avait entendue, semblable à un glaive à deux tranchants, lui avait percé le cœur. Non seulement ces deux méchantes femmes avaient dit que, sa mère étant morte poitrinaire à vingt ans, Claire ne pouvait échapper au même sort, mais elles accusaient M. Henri et sa mère de le savoir, et de ne viser que la fortune de Claire en la demandant en mariage. Du même coup, la pauvre fille entrevit la mort prête à la saisir, et perdit toute confiance en celui qu'elle aimait déjà. Elle ne voulut rien dire, et, gardant secrètes les pensées qui la tuaient, s'abandonna au désespoir.

« Enfin, elle a parlé devant moi à ce bon prêtre, et il a su la consoler, lui donner des espérances, et, surtout, j'ai pu disculper Mme d'Herbeville et son fils, qui jamais n'auraient songé à elle s'ils avaient cru vrais les propos des méchantes langues sur la mort de la première Mme de Mont-Fontaine. Nous réussîmes à la calmer, et, alors, cette pauvre enfant se reprit aux plus belles illusions. Elle se voyait déjà guérie, et parlait de sa toilette de noces.

« Mais le soir même de nouveaux accidents nous enlevèrent tout espoir, et elle me dit : « Je ne guérirai pas



« Une voile! là-bas, » dit Claire.

« si vite que je le croyais. Il me faudra beaucoup de pa-
« tience, et à vous aussi, chère Ciska. Je veux qu'une
« sœur vienne vous aider. Je veux que M. l'abbé vienne
« tous les jours. »

« Il vint, et doucement, goutte à goutte, pour ainsi dire, il sut verser dans ce jeune cœur, d'abord l'abandon, puis l'acceptation et l'amour du sacrifice. Claire ne songe plus qu'aux autres; tous ses caprices, ses petites exigences ont fait place à la plus angélique patience, et, à mesure que nous voyons se flétrir comme une fleur coupée son enveloppe mortelle, la beauté de son âme resplendit davantage.

« Oh ! quelles scènes douloureuses se sont passées sur cette terrasse fleurie, en vue de ce beau ciel, de cette mer azurée, dans ce cadre éblouissant fait, il semble, pour n'entourer que des tableaux joyeux ! Nous avions porté Claire sous un oranger en fleur. Elle regardait la mer.
« Une voile ! là-bas, dit-elle. Regardez, parrain. Ah ! si
« c'était *le Rapide !* »

« M. de Champvallon prit son télescope. C'était bien le vaisseau de M. Henri !

« Non, je ne puis vous raconter son arrivée, sa douleur à la vue de Claire, l'effort surhumain qu'il fit pour paraître calme, heureux, et la joie mêlée d'angoisses qui brillait dans les yeux de la pâle fiancée. Sa belle-mère arrivera aujourd'hui avec les jeunes sœurs. Claire les a demandées.

« Adieu, voici le jour qui paraît et fait pâlir les étoiles, je vais reprendre mon poste au chevet de ma pauvre amie. Priez pour elle et pour moi. »

Mme d'Herbeville à Mme de Boismont.

Villa des Roses, 6 janvier 1856.

« Vous avez appris notre malheur, Madame, et, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, je ne songeais pas à vous écrire, mais Mme de Clercy, trop souffrante encore pour le faire elle-même, me prie de vous donner les détails que votre amitié réclame. Tout d'abord, rassurez-vous pour notre chère et bonne Ciska. Elle va mieux : elle n'a plus besoin que de repos ; son mal n'était que le résultat de fatigues excessives. Il n'y a rien à craindre pour sa poitrine, et, d'ici à peu de jours, je la ramènerai à Herbeville. J'espère qu'elle ne me quittera plus. J'ai trop bien apprécié le cœur de cette excellente jeune femme, l'étendue de son dévouement, le charme de son caractère, pour ne pas l'aimer maternellement.

« Mme de Mont-Fontaine et ses filles sont parties hier avec M. de Champvallon. Le vaisseau de mon fils est maintenant dans les eaux du Bosphore ; me voici seule, entre Ciska convalescente et le tombeau de Claire.

« Elle a voulu reposer ici : elle a fait dessiner par Ciska le modèle de la tombe qu'elle désirait et que l'on exécute en ce moment. C'est une croix de marbre blanc ; sur le socle sont tracés ces mots : *O crux, ave, spes unica!* les initiales C. de M. et la date de sa mort, 1er janvier 1856.

« Je voulais vous raconter cette mort, mais je ne saurais le faire. Ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent. Ciska vous écrira bientôt.

« Agréez, etc.

« H. D'HERBEVILLE. »

VIII

RETOUR VERS LE PASSÉ

Mme de Clercy à Mme de Boismont.

Herbeville, 3 avril 1856.

« Chère amie, me voici revenue dans ce doux logis que je n'espérais plus revoir. L'air tiède du printemps fait épanouir primevères et violettes, les oiseaux font leurs nids, les abeilles leur miel, je sens mes forces renaître. Ce soir M. Henri doit arriver. Avant que sa présence vienne agiter notre solitude, je veux remplir ma promesse et vous raconter les derniers instants de Claire.

« C'était il y a trois mois, le 1er janvier. Elle n'avait pas dormi et avait souffert horriblement toute la nuit. Personne n'espérait plus : à l'aube, elle dormit un peu, puis M. l'abbé vint lui apporter le saint viatique. Elle avait été administrée le jour de Noël. Sur sa demande, j'avais couvert son lit de roses, et je lui avais mis son voile de première communion et une couronne de feuilles et de fleurs d'oranger.

« Elle avait voulu être seule avec moi ; les pleurs de sa belle-mère et des jeunes filles la fatiguaient. Elle me fit signe d'approcher dès qu'elle eut fini son action de grâces. Je me penchai pour l'entendre, sa voix était si faible !

« — Je veux parler à M. Henri, seule, tout à fait seule.
« Priez-le de venir. Est-il ici ?

« — Il vient de rentrer de l'église avec Mme d'Herbe-
« ville, lui dis-je, je vais l'appeler.

« — Qu'il se hâte ! je suis pressée. Voici bientôt l'heure,
« Ciska ! »

« M. Henri, aussi pâle qu'elle, vint s'agenouiller près du lit de Claire. Je les laissai seuls.

« Au bout de quelques minutes il sortit de la chambre, le visage inondé de larmes, et, sans dire une parole, me prit la main et me conduisit vers Claire.

« — Merci, lui dit-elle; adieu, Henri! soyez heureux,
« et, si mon souvenir devait vous attrister, oubliez-moi.
« Allez, je vous prie, chercher votre mère, la mienne,
« mes sœurs, mon bon oncle, je veux leur dire adieu à
« tous. Que les domestiques viennent aussi. Ciska, aidez-
« moi. Je voudrais m'asseoir, ou, du moins, me soulever
« un peu. »

« Je tremblais tellement, que M. Henri dut me venir en aide. Nous réussîmes à la tenir à demi assise, soutenue par des coussins.

« Toutes les personnes de la maison entrèrent. Elle fit ses adieux à toutes, et distribua les souvenirs qu'elle avait préparés de concert avec sa belle-mère. Mme de Mont-Fontaine s'évanouit; on dut l'emporter. Blancheflor et Rosemonde sanglotaient. Elles reçurent en partage les bijoux de leur sœur; mais, tout enfants qu'elles sont, elles ne les regardèrent seulement pas. Claire demanda pardon aux domestiques de ses impatiences, et leur remit de riches gratifications. A son parrain, elle lui dit: « Je
« vous lègue les ruines de l'abbaye de Sainte-Colombe.
« Maman veut bien que je distraie cela de l'héritage que
« je laisse à mes sœurs. »

« Elle dit à Mme d'Herbeville :

« — Chère Madame, M. Henri vous dira ce que je vous
« laisse; il le sait. Vous aussi, chère Ciska, vous recevrez
« un précieux gage de mon affection et de ma reconnais-
« sance, mais dans trois mois seulement. Si quelque
« chose avait pu me guérir, ç'aurait été vos soins, chère
« amie. Une mère, une sœur, n'auraient pu m'en donner

« de plus affectueux. Adieu, ne me pleurez pas. Je vais « au ciel. »

« Elle ne parla plus que pour murmurer faiblement les noms de Jésus et de Marie. Vers midi elle parut s'endormir. Nous étions restés près d'elle, M. Henri, sa mère et moi. Nous n'osions faire un mouvement de peur de la réveiller. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Vers midi, au moment où l'angélus sonnait, une petite colombe blanche entra dans la chambre, y voleta un instant, puis reprit son essor et disparut du côté de la mer.

« Il me sembla que Claire avait fait un mouvement. Je m'approchai d'elle : ses yeux grands ouverts ne me voyaient pas. Elle était morte.

« Elle m'avait fait promettre de l'ensevelir. J'ai tenu parole, mais après, je n'ai plus rien vu, rien senti. Pendant huit jours, paraît-il, j'ai eu le délire. On m'a soignée avec toute la bonté possible, Mme d'Herbeville surtout... Grâce à elle vous me reverrez, chère amie, mais plus triste que jamais. Ma pauvre Claire ! je l'aimais tant !

« M. Henri arrive ce soir : il va m'apprendre ce que m'a légué sa fiancée. Je lui ai défendu absolument de me laisser de l'argent. Grâce à Mme d'Herbeville, je n'ai besoin de rien, et j'aurais honte que mes soins eussent été payés, comme ceux d'une mercenaire. Je n'avais nul mérite à risquer une vie dont je ne me soucie plus. Que n'ai-je pu voir accepter l'échange que je proposais à Dieu ! J'aurais rejoint ma fille au ciel : Henri et Claire seraient heureux !

« CISKA DE CLERCY. »

ÉPILOGUE

Le soir de ce même jour, le capitaine d'Herbeville arriva au château. Il avait obtenu un congé d'un mois. Sa mère, souffrante depuis quelques semaines, désirait le voir à loisir.

Il avait fait une visite, en passant à Paris, à Mme de Mont-Fontaine.

« Comment va-t-elle? demanda Mme d'Herbeville.

— Fort bien. Elle s'habillait pour aller au concert, et m'a fait attendre. C'est à peine si elle a fait une allusion à la mort de sa belle-fille.

— Et les petites sœurs?

— Elles sortiront du couvent cette année. On les demande déjà en mariage. Leur dot est triplée par l'héritage de Mlle Claire. Les morts sont vite oubliés, là-bas. Mais où est donc Mme de Clercy, maman?

— Au parc, je crois; elle fait changer de place le banc de pierre, planter des arbres; enfin elle s'occupe et se distrait pour me faire plaisir. Voulez-vous que nous allions la chercher?

— Certainement. »

Henri offrit son bras à sa mère. A peine descendus du perron, ils rencontrèrent Ciska qui rentrait, un bouquet de violettes à la main.

« Venez, je vous en prie, Madame, lui dit le capitaine après les premiers compliments. Venez, nous avons, ma mère et moi, quelque chose d'important à vous communiquer. »

Ils entrèrent dans le salon, que le crépuscule du soir assombrissait déjà. Mme d'Herbeville fit apporter une

lampe, et, sitôt le domestique sorti, pria Ciska de s'asseoir près d'elle.

Le capitaine se plaça de l'autre côté de sa mère, et dit à Ciska d'une voix émue :

« C'est une voix d'outre-tombe que vous allez entendre, Madame. Il y a aujourd'hui trois mois que cette lettre et ce petit écrin me furent remis pour vous. L'heure est venue de vous les donner. Veuillez lire. »

Ciska, tremblante, brisa le cachet et reconnut l'écriture de Claire; mais elle essaya en vain de lire. Les larmes l'aveuglaient.

« Lisez, Madame, je vous en prie, » dit-elle en tendant la lettre à Mme d'Herbeville.

Et, raffermissant sa voix, Mme d'Herbeville lut ces mots :

« Chère Ciska,

« C'est grâce à vous que mes souffrances ont été adoucies et mes derniers jours consolés. Tous ceux qui m'aimaient le savent et ne s'étonneront pas que j'aie voulu vous laisser un gage de ma reconnaissance. M. Henri et sa mère me l'ont permis. En vous léguant les droits que j'avais sur le cœur le plus noble et le plus affectueux, en vous confiant le bonheur de celui qui devait être le compagnon de ma vie, je crois, chère amie, vous rendre ce que vous avez fait pour moi. Vous avez offert et risqué votre vie pour sauver la mienne : ce sacrifice n'a pas été accepté. A moi le repos du ciel, à vous le bonheur terrestre qui m'échappe et que vous méritez si bien. Puissiez-vous tous deux ne me venir rejoindre qu'après de longues années ; puissiez-vous voir les enfants de vos enfants, et, parmi eux, qu'une petite Claire vous rappelle un jour votre amie

« Claire de Mont-Fontaine. »

L'écrin contenait la bague de fiancée de Claire. Ciska se jeta dans les bras de Mme d'Herbeville ; toutes deux pleuraient en silence.

Henri prit la main de Ciska et lui dit :

« Acceptez-vous le legs de votre amie, Madame? Puis-je espérer, dites?

— Chère Ciska, voulez-vous être ma fille? » demanda Mme d'Herbeville en l'embrassant.

Elle ne put répondre que par des mots entrecoupés : la surprise, l'émotion, la joie de se sentir aimée, la suffoquaient.

« Laissez-moi seule avec elle, Henri, » dit Mme d'Herbeville.

Et alors Ciska lui dit :

« Gardez-moi cette bague, chère Madame, gardez notre secret ; c'est trop tôt ; mon deuil n'est pas encore fini. Dites à M. Henri, dites-lui que, s'il m'aime comme il me sera si facile de l'aimer, nous serons bien heureux ! »

Ils le furent, ils le sont encore. Plus d'une fois ils firent ensemble le pèlerinage de Cannes, et conservent religieusement le souvenir de leur angélique amie.



Frère Jean posa doucement Lucien sur l'amas de fougères.

LES

BRUYÈRES DE FRÈRE JEAN

A Mme LA COMTESSE DOUAIRIÈRE DE GIVRÉ

I

LE CHASSEUR

Le soleil allait se lever, et, dans la plaine couverte des brouillards d'automne, pas un laboureur n'était encore à l'ouvrage. Les oiseaux s'éveillaient à peine et les

dernières étoiles s'effaçaient sous les lueurs rosées de l'aurore, lorsqu'un chasseur, un chasseur de vingt ans, sortit sans bruit du petit château de Douceville, et, précédé par un épagneul blanc tacheté de feu, se mit gaiement en campagne.

Il était grand, agile, bien équipé, de belle humeur, et sifflait un air de chasse. Il arriva bientôt près d'une maison blanche, située au bord de la route de Saint-Lô, et dont tous les habitants paraissaient endormis. Mais ils ne l'étaient pas tous, car le jeune chasseur ayant un peu élevé la voix en fredonnant l'air « Tonton, tontaine, tonton », un volet s'entr'ouvrit, une tête de bonne femme coiffée d'une cornette fort blanche se montra et sourit au chasseur, et une autre tête toute jeune, couronnée de boucles blondes et follettes, s'avança, et une voix fraîche s'écria : « Bonjour, cousin Luc, attrapez ceci! »

Et elle lui jeta une rose.

Lucien saisit la rose au vol, remercia, promit de rapporter le soir bonne provision de gibier, et la maman, que le brouillard enrhumait, referma la fenêtre.

Le jeune chasseur mit la rose à sa boutonnière, et s'éloigna, non sans se retourner plus d'une fois vers la maison blanche, que le brouillard ne tarda pas à lui cacher.

Il marcha longtemps, sans rencontrer de gibier; mais vers deux heures, le vent d'est s'étant élevé, le temps devint clair, Dragon fit lever un lièvre et Lucien l'abattit.

C'était un fort beau lièvre, et Lucien, encouragé par ce début, s'engagea dans une lande que l'on appelait la lande des Fées. C'était un vaste espace de terrains incultes, où ne croissaient que des ajoncs et des bruyères. Le sol en était pierreux, et quelques sources peu abondantes y formaient pendant la mauvaise saison des mares pleines de roseaux. La couche de terre végétale y était si

mince que le gazon y restait court et se desséchait en été. Les gens du pays disaient que c'étaient les pieds des sorcières, dansant les rondes du sabbat, qui le brûlaient ainsi, et cette lande avait si mauvais renom que les bergers n'y voulaient pas conduire leurs troupeaux. C'était un bien communal, qui ne rapportait pas un sou, et que la commune, disait-on, vendrait volontiers.

Dragon fit lever une compagnie de perdrix : Lucien, d'un seul coup, en abattit deux. Décidément, il était en bonne veine, et se hâta de recharger son fusil. Peut-être le chargea-t-il trop; mais un lièvre s'étant montré, Lucien tira, le fusil éclata, et le malheureux chasseur reçut plus de dix blessures en plein visage et aux deux mains. Il essaya en vain de se panser, le sang qui coulait de son front l'aveuglait. Il appela au secours : rien ne lui répondit dans cette solitude : il marcha quelque temps, mais ses forces s'en allaient avec son sang, et il tomba. Dragon hurlait et s'agitait autour de lui : « Cherche! cherche, Dragon! dit le blessé en lui montrant un gant : va chercher à la maison. » L'intelligent animal comprit, et partit comme une flèche. Mais il y avait deux lieues de là au château, et, d'ailleurs, comprendrait-on?

Lucien se souleva péniblement. Il vit le chien déjà fort éloigné, courant très vite : personne dans la plaine; il rassembla ses forces, jeta un cri, et retomba, inerte, sur le gazon. Ses oreilles bourdonnaient, ses yeux, éblouis, ne distinguaient presque rien. Il prit de sa main ensanglantée la petite rose que lui avait donnée Juliette, et, la portant à ses lèvres, il murmura une prière et s'évanouit.

II

FRÈRE JEAN

Mais son cri avait été entendu : un homme encore jeune, grand et vigoureux, qui coupait des ajoncs à quelque distance, accourait vers le blessé. Il l'enleva dans ses bras, le porta vers une source, et, en quelques minutes, lava et banda ses plaies, déchirant sa blouse pour en faire des bandes, et arrêtant le sang avec certaines herbes qui croissaient en abondance près de la source. Le blessé rouvrit les yeux :

« Qui est là? demanda-t-il.

— C'est le frère Jean, dit l'homme d'une voix très douce. Je vais vous emporter dans ma cellule, n'ayez pas peur. »

Il l'enleva de nouveau dans ses bras, après lui avoir fait boire un peu de vin que contenait la gourde du chasseur, puis il le porta dans ce qu'il appelait sa cellule. C'était une grotte fort étroite et basse, à demi remplie par un lit de fougère, un escabeau et une table grossière. Un crucifix de bois était fixé à la paroi du rocher, et un auvent de branchages recouverts de mousse abritait l'entrée que nulle porte ne défendait.

Frère Jean posa doucement Lucien sur l'amas de fougères sèches, visita ses bandages pour voir si aucun d'eux ne s'était dérangé, et lui dit :

« Essayez de dormir un peu : je vais aller prévenir votre famille. D'où êtes-vous venu?

— Du château de Douceville, mon frère. Oh! oui, allez chercher mes parents, que je les embrasse avant de mourir.

— Mourir! dit le bon frère en riant : oh! il n'est point question de cela. Un gaillard de votre âge ne meurt pas pour avoir reçu quelques grains de plomb. Vous avez perdu beaucoup de sang, mais cela se refait. N'ayez pas d'inquiétude; vous serez guéri en quelques jours. Mais Douceville, c'est bien loin. Je ne puis vous laisser seul si longtemps. Je vais aller querir un messager à Clairval; prenez patience une demi-heure, et surtout ne dérangez pas le pansement. Souffrez-vous?

— Un peu, mon frère, je vois tout tourner... » Il s'évanouit de nouveau, et le pauvre frère, bien en peine, n'osait le quitter, le voyant si faible. Il le ranima à force d'eau fraîche, et lui fit boire une tasse de lait. Deux heures se passèrent ainsi.

Tout à coup des aboiements lointains se firent entendre, et bientôt Dragon, haletant et couvert de poussière, arriva, se jeta sur son maître, lui lécha le visage, et repartit en courant.

Frère Jean sortit de la grotte, et, mettant sa main au-dessus de ses yeux, regarda de tous côtés.

« J'aperçois un groupe de cavaliers, dit-il au blessé; on vient à votre secours. Ce brave chien s'est fait comprendre. »

Frère Jean, tout occupé de son blessé, n'avait pas remplacé encore le vêtement qu'il avait déchiré. Il prit un froc jadis noir, mais si usé qu'il en était devenu presque gris-roux, le mit, et l'assujettit par une ceinture de cuir; puis il passa par-dessus un grand scapulaire de laine brune.

Lucien le regardait avec étonnement. Né en 1788, le jeune chasseur n'avait jamais vu de religieux qu'en

peinture, ou dans un livre très curieux que possédait sa mère, livre intitulé : *les Pères du désert*.

On entendit une voix d'homme qui appelait :

« Lucien ! mon fils ! où es-tu ? »

Un cavalier accourait au galop, précédé par Dragon.

« Votre fils est ici ! lui cria frère Jean : il va bien. »

M. de Douceville, pâle et tremblant, mit pied à terre, et courut vers la grotte. En passant, il avait vu le fusil brisé, le sang répandu, et croyait son fils mourant. Ses voisins et ses domestiques arrivaient effrayés comme lui ; aussi leur joie fut-elle grande en apercevant Lucien dans les bras de son père, et en entendant frère Jean assurer que ses blessures n'étaient pas mortelles.

« J'ai été soldat, leur dit-il : je m'y connais : tranquillisez-vous, mais prenez garde que le blessé soit ménagé, il est d'une excessive faiblesse. Il faudra l'emporter sur un brancard. Nous allons en faire un. »

Il y avait là quelques pieux destinés à former une clôture. Le frère possédait un marteau, quelques clous et une grossière couverture de laine. En moins d'une demi-heure, il façonna une sorte de hamac portatif, et y voulut lui-même étendre le blessé.

M. de Douceville ne savait quels remerciements lui faire :

« Je vous dois la vie de mon enfant, lui dit-il.

— Chut ! dit frère Jean : ne disons pas de folies. C'est la bonne mère Providence qui était là et a tout arrangé. Dragon a eu plus d'ouvrage que moi. Emmenez cet enfant tout doucement, sans secousse ; il se guérira vite s'il est sage. Louez Dieu, et non frère Jean, qui n'est qu'un vermisseau, un rien. Partez vite rassurer la pauvre mère.

— Je lui ai envoyé un messager, dit M. de Douceville. Demain je viendrai vous voir, mon frère.

— Ne prenez pas cette peine, Monsieur, demain je ne serai pas ici, je vais faire un voyage. J'irai peut-être vous voir en passant et demander des nouvelles du blessé. »

M. de Douceville s'écria que la visite du frère Jean serait une grande joie pour lui, et lui offrit l'hospitalité, mais frère Jean coupa court à ses compliments et lui dit :

« Partez donc, Monsieur, ce jeune homme devrait être déjà dans son lit. »

Toute la compagnie s'éloigna et ne tarda pas à disparaître parmi les taillis.

Alors frère Jean, ôtant son froc, se remit à couper des ajoncs, en fit une meule, et, le soir venu, y mit le feu.

Puis, reprenant son vêtement pour se garantir de la fraîcheur du soir, il psalmodia vêpres et complies en regardant brûler lentement ses ajoncs, tandis que les dernières lueurs du couchant s'effaçaient pour faire place aux ombres de la nuit.

III

LA MESSAGÈRE

« Vous voilà bien chargée, mère l'Hirondelle, dit un enfant en saluant au passage la vieille messagère. Où donc allez-vous de ce pas?

— A Douceville, mon petit gars : veux-tu venir avec moi?

— Je ne dis pas non; c'est une bonne maison, mais

c'est loin encore. Je vais demander à ma mère si elle le veut bien. Attendez-moi là. »

Il courut vers la petite ferme de sa mère, et l'Hirondelle, s'asseyant sur une pierre au bord de la route, posa son fardeau et s'essuya le front.

« Hélas! se dit-elle, j'aurais fait ma commission plus vite il y a dix ans, et je ne serais pas si lasse. Triste chose que de vieillir! On m'appelle encore l'Hirondelle, et je ne suis guère moins lente que les oies que voici. »

Une troupe d'oies, portant au cou ces grands carcans de bois dont il est d'usage de les affubler en Normandie afin de les empêcher de traverser les haies, une troupe criarde et dandinante errait sur le chemin. Le petit Lubin ne revenait pas.

« Que fait-il donc? » se demandait l'Hirondelle.

Lubin parut bientôt, suivi par sa mère, qui apportait un verre de cidre frais tiré.

L'Hirondelle se leva, et la salua familièrement. La bonne grosse fermière, dont les joues vermeilles contrastaient avec le visage maigri et hâlé de la messagère, lui offrit le verre de cidre, et s'informa du but de son voyage.

« A votre santé, Marguerite, fit la messagère; votre cidre est le meilleur du pays; grand merci. Où je vais? Hé! ma fine, je vais à Douceville savoir des nouvelles du blessé, et lui rapporter son carnier, son lièvre, ses perdrix, les morceaux de son fusil, enfin tout ce qu'on a oublié d'emporter avec lui hier. J'en ai ma charge, avec le cent de poires que la Renaude envoie à sa mère, et les sabots neufs de la mère Tourneville. Je dois rapporter un pain de six livres à mon voisin Galuchet. Ah! faut se donner du mal pour gagner sa pauvre vie!

— Dame oui! Vous repasserez par ici, n'est-ce pas? Je voudrais savoir des nouvelles de M. Lucien.

— Je vous en apporterai. Voulez-vous que Lubin vienne avec moi ? Cela l'amusera, ce petit.

— Prenez-le. C'est jeudi, il n'y a pas d'école, et il ne sait que faire. Mais je veux qu'il vous aide. Prends ta petite brouette, Lubin, tu porteras le lièvre.

— Ça oui, ma mère ! » fit Lubin, enchanté de brouetter un lièvre.

Puis la messagère et son jeune acolyte prirent, pour se rendre à Douceville, un de ces jolis chemins creux et ombragés, traversés çà et là d'un cours d'eau limpide, et presque partout recouverts d'un gazon fin où fleurissaient encore des campanules, des pâquerettes, et les étoiles roses de la centaurée.

L'Hirondelle était aimée de tous les enfants du pays. Cette pauvre femme avait perdu tous les siens ; elle était veuve, toute seule, ne possédant qu'une masure et un petit jardin, et gagnait sa vie à faire les commissions de tout le monde. Personne ne savait mieux qu'elle amuser les enfants par d'interminables récits ; elle s'entendait aussi à soigner les malades, mais seulement par des conseils et des recettes, car elle ne pouvait tenir en place plus d'un quart d'heure de suite, à moins que ce ne fût en plein air.

Son surnom d'Hirondelle lui était venu de cela, et il avait si bien prévalu que les anciens du pays, seuls, savaient qu'elle se nommait Marie-Jeanne Duhoux.

L'Hirondelle cheminait donc en compagnie de Lubin, qui la questionnait sur toutes choses, comme font les enfants. Ils passèrent devant la Maison-Blanche, et Marie-Jeanne, selon son habitude, s'arrêta au seuil et cria :

« Voici l'Hirondelle : y a-t-il des commissions pour elle ? »

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et Juliette parut au balcon. Elle avait les yeux fort rouges.

« Où allez-vous, l'Hirondelle? serait-ce à Douceville?

— Hé oui, Mademoiselle. J'y vas porter le gibier que M. Lucien avait tué hier. C'est du gibier qui lui coûte cher, pauvre jeune homme! Savez-vous des nouvelles?

— J'en attends, papa et maman y sont allés de grand matin, et n'ont pas voulu m'emmener. Je suis bien inquiète. Vous reviendrez vite, n'est-ce pas, l'Hirondelle? Attendez, je vais vous donner quelque chose pour mon cousin. »

Elle descendit et remit à l'Hirondelle quelques brins d'héliotrope cueillis à la hâte sur le balcon.

« Ah! dit-elle, que ne puis-je aller avec vous, l'Hirondelle? Revenez vite, au moins, me dire s'il va mieux; et si on vous retient, envoyez-moi Lubin, je vous récompenserai. »

L'Hirondelle et le petit garçon s'éloignèrent, et Juliette les suivit longtemps des yeux.

Une demi-heure après, Lubin reparut, courant à toutes jambes.

« Ça va pas mal, dit-il; M. Lucien vous remercie bien, Mam'selle. L'Hirondelle est restée pour lui faire de son fameux onguent. Elle ne veut pas qu'on lui coupe les doigts, et elle a dit que le médecin était un bourreau, ni plus ni moins. Madame pleure, monsieur est comme un fou, il n'y a que le blessé qui ait bien sa tête et qui encourage tout le monde.

— Et maman?

— Votre maman aussi, votre papa est parti en cabriolet pour aller querir un autre médecin.

— Que le Ciel les bénisse avec leurs médecins! fit la vieille cuisinière, qui écoutait sur le seuil : l'onguent de l'Hirondelle vaut mieux que toutes les drogues de ces pédants. Elle a guéri plus de vingt blessures à ma connaissance, et cela en quelques jours. Ne pleurez pas,

mademoiselle Juliette, et toi, mon petit, viens que je te trempe une soupe. Tu es tout en nage.

— Oh! oui, ma bonne, prenez soin de lui, fit Juliette; je l'oubliais : tiens, petit, voilà pour ta peine. »

Elle lui mit six sous dans la main, et Lubin se promit d'aller le plus qu'il pourrait chercher des nouvelles. En vrai Normand, il se dit : « Si elle me donne six sous aujourd'hui, j'en aurai bien sûr vingt-quatre quand le blessé ira mieux, et qui sait, peut-être un écu quand il sera guéri. A quelque chose, malheur est bon. »

Après avoir bien déjeuné, Lubin s'en fut au-devant de l'Hirondelle, qui lui rapportait sa brouette, et portait dans son panier la couverture de frère Jean. Elle se hâta d'aller rassurer Juliette.

« Vous verrez que mon onguent guérira toutes les blessures de M. Lucien, fit-elle. Il conservera tous ses doigts; ses yeux n'ont pas été touchés, mais dame, il s'en est fallu de peu. Il aura la figure un peu couturée. Si c'était une demoiselle, ça serait malheureux; mais un homme est toujours assez beau quand il ne fait pas peur aux petits enfants.

— Croyez-vous qu'il aura de grandes marques rouges en travers du visage, comme le garde de M. Percilly?

— Oh! non: le garde a été brûlé, c'est bien différent. Avez-vous d'autres commissions, Mademoiselle? Je m'en vas reporter la couverture à frère Jean et lui donner des nouvelles. Il part ce soir en voyage. A Douceville, on voulait lui envoyer des choses, mais j'ai averti qu'il partait. Ah! sans lui M. Lucien serait mort sur la bruyère, ni plus ni moins qu'un pauvre petit oiseau.

— Qui est donc ce frère Jean? Je n'en avais jamais entendu parler.

— Je vous conterai cela demain, Mademoiselle, il faut que je reparte. Allons, Lubin, en route !

— Vous prendrez bien un verre de vin et un biscuit? fit Juliette.

— Oh! non, j'ai bien déjeuné à Douceville, tout en faisant mon onguent. Adieu, mademoiselle Juliette, à demain ! J'aurai affaire par ici. Mais arrive donc, Lubin, lambin ! »

Et bientôt la coiffe blanche et noire de l'Hirondelle et la petite blouse bleue de Lubin disparurent au détour de la route.

IV

CHEZ LE CURÉ

Longtemps avant d'arriver aux Bruyères, l'Hirondelle rencontra frère Jean qui cheminait, un bâton à la main. Il s'informa du blessé et annonça qu'il ne reviendrait aux Bruyères que dans quelques jours.

« Que faut-il faire de votre couverture, mon frère?

— Gardez-la-moi chez vous, l'Hirondelle, je vous prie. Au revoir. »

Il s'éloigna, marchant à grands pas, et deux heures après il alla frapper à la porte du presbytère de Blanche-côte, petit village situé au bord de la mer.

La vieille servante du curé fit un cri en le voyant, le chien du logis l'accabla de caresses, et les poules et les pigeons accourant et volant vers lui, l'escortèrent jusque dans la cuisine.

« A la bonne heure ! s'écria Donatienne, vous voilà revenu : ce n'est que temps ! M. le curé, le jardin, l'église, la sacristie, tout est en souffrance. Au village, vieux et jeunes redemandent frère Jean. Asseyez-vous, je m'en vas vous tirer un bon piot et vous cuire un chou et des poires au vin. Vous souperez comme un prince; votre chambre est toute prête.

— Je ne suis donc pas remplacé? dit frère Jean.

— Remplacé ! Ah ! plus souvent. Qui est-ce qui pourrait vous remplacer? D'ailleurs, je savais bien que vous reviendriez. Allons, à bas, Pataud, tu ennuies le frère. Ce que c'est pourtant, cette bête était toute triste depuis votre départ, et il vous a senti venir. Depuis un quart d'heure il grattait à la porte, et demandait à sortir.

— Où est M. le curé?

— Il est allé voir un malade, sur la côte, à Pierreville. Il ne tardera pas à rentrer.

— Je vais aller me reposer un peu là-haut, » dit frère Jean, qui désirait échapper au caquet de Donatienne.

Il ressortit, traversa la petite cour du presbytère et, montant un escalier extérieur dont les marches étaient disjointes à demi par les plantes parasites, entra dans une petite chambre située au-dessus de l'étable.

Cette chambre, qu'il avait habitée deux ans, était orientée au levant, sur la mer. Les murs, en pierres brutes, étaient ornés de quelques images pieuses; aux solives apparentes du plafond étaient suspendues quelques gerbes de blé, glanées par frère Jean, épi à épi. Un grabat, un escabeau, une vieille table vermoulue et une cruche de grès formaient le mobilier de cette cellule; mais toute pauvre qu'elle fût, elle était bien close, fraîche l'été, chaude l'hiver, grâce à ses murs épais et au

toit de chaume qui l'abritait; et c'était un petit château lorsqu'on la comparait à la grotte des Bruyères.

Frère Jean s'y agenouilla et se mit en prière, appuyé contre la petite fenêtre, et les yeux fixés sur les flots.

C'était l'heure de la pleine mer, le vent d'est soufflait assez fort, et les vagues déferlant sur les galets faisaient un tel bruit que frère Jean n'entendit point la voix du curé qui l'appelait dans la cour.

Alors le bon vieux curé monta, et ils s'embrassèrent, heureux de se revoir.

« Donatienne dit que vous revenez tout de bon, frère Jean. Serait-ce vrai? Vous a-t-on refusé les Bruyères?

— Dieu merci non, monsieur le curé! Le maire m'a dit, au contraire, qu'il vous vendrait volontiers la lande, et qu'en attendant je pouvais m'y installer. C'est fait. J'ai examiné le terrain; on pourra faire de cette lande une terre promise. J'y suis heureux comme un roi, je suis revenu pour vous le dire et battre mes petites gerbes. On voudrait cent écus de la lande: les avez-vous?

— J'ai dix-huit sous et demi, rien de plus.

— Bon, où les avez-vous mis?

— Sous les pieds de mon petit Saint-Joseph.

— Les semailles sont faites, alors, monsieur le curé: laissons croître la moisson. Doutez-vous du succès?

— Non, mon frère, mais je voudrais que vous passiez l'hiver ici; on dit qu'il sera rude et neigeux.

— Tant mieux, les neiges abondantes font les riches moissons.

— J'entends Donatienne qui pousse des cris de mouette, dit le curé; venez souper, cher frère. »

Le crépuscule était venu, Donatienne alluma sa lampe à trois becs et servit le frugal repas du soir.

Frère Jean n'était pas causeur, pourtant il raconta

l'accident arrivé la veille à Lucien de Douceville, et le bon curé lui dit :

« C'est un coup de la Providence. Les Douceville sont riches, charitables et bons chrétiens. J'ai idée qu'ils ajouteront quelque chose à mes dix-huit sous. »

Le souper fini, frère Jean s'en alla querir une de ses gerbes et se mit à l'égrener patiemment au coin du feu. Le curé voulut l'aider, et quand les grains de froment furent ramassés dans un petit sac de toile bise, et que la paille jetée sur le foyer eut illuminé d'une lueur passagère la cuisine enfumée du vieux presbytère, le curé, son hôte et sa vieille servante firent la prière et se retirèrent. Donatienne, restée la dernière, couvrit soigneusement le feu, ferma les verrous et éteignit la lampe.

Bientôt après on n'entendit plus d'autre bruit que le balancier de l'horloge et le lointain murmure des vagues de la marée descendante.

V

AU CHATEAU

Douceville était alors un petit château entouré de fossés, et qui conservait encore sa tour crénelée, son pont-levis, les mâchicoulis et les fenêtres étroites que de maladroites réparations ont depuis remplacés par un vilain toit en poivrière, un perron moderne, des balcons et des fenêtres à grands carreaux et à persiennes. Une étroite terrasse, orientée au midi et tout enguirlandée

de vigne vierge d'un rouge éclatant, dominait la porte d'entrée; l'on avait placé sur cette terrasse un fauteuil pour le jeune blessé et des sièges pour ses parents. Lucien allait mieux et commençait à recevoir les visites de ses amis; mais son bras droit était encore en écharpe, sa tête enveloppée de bandages qui ne laissaient guère voir que ses yeux, et il était encore très faible.

« Chère maman, disait-il, êtes-vous sûre que ma cousine Juliette viendra ?

— Mais certainement elle viendra, dit Mme de Douceville avec un peu d'humeur. Je te l'ai dit vingt fois. Mais il n'est pas deux heures, son père est encore à table. Il vaudrait bien mieux, d'ailleurs, qu'elle ne te vît pas avec tous ces linges autour de la tête. Tu aurais dû patienter encore huit jours.

— Père, demanda le blessé, qu'en dites-vous, je suis donc bien laid ?

— Mais non, mais non, dit le bon M. de Douceville; ne te chagrine pas, Juliette est aussi impatiente que toi de te revoir.

— Vous croyez, père ?

— J'en suis sûr; qui vient là-bas sur la route ?

— Je ne distingue pas: oh! que mes yeux sont affaiblis ! » dit Lucien; M. de Douceville prit une lorgnette et s'écria :

« C'est le bon frère Jean, ah ! que je suis heureux de le revoir! Je cours à sa rencontre. »

Il se hâta de descendre et reparut bientôt après, amenant le bon frère, que Mme de Douceville reçut de la façon la plus aimable.

« Enfin vous voilà donc de retour, cher frère, dit le blessé. Nous commencions à nous inquiéter d'une si longue absence; l'Hirondelle est allée plus de dix fois aux Bruyères voir si vous étiez revenu.

— J'étais allé voir ma sœur, Monsieur, dit frère Jean. Elle était malade, et je n'ai pu la quitter que lorsqu'elle a été guérie. Si je l'avais écoutée, je serais resté auprès d'elle, à Blanchecôte. M. le curé l'eût bien voulu, mais j'ai affaire aux Bruyères. Il faut que je les défriche.

— A vous tout seul ? dit M. de Douceville; mais ce serait l'affaire de dix ans au moins.

— J'en mettrai vingt s'il le faut, dit tranquillement le frère. Le temps ne me coûte rien.

— Les Bruyères sont-elles à vous ?

— Non, Monsieur. C'est M. le curé de Blanchecôte qui les achètera quand il aura complété les cent écus que demande la commune de Clairval.

— Maman, dit Lucien, j'entends une voiture là-bas; est-ce ma cousine ?

— Mais non : c'est une charrette, » dit Mme de Douceville.

Elle appela un domestique, et lui dit d'apporter des rafraîchissements sur la terrasse. Elle considérait avec surprise la figure intelligente et noble du frère et son misérable accoutrement.

« L'habit que vous portez, mon frère, n'est-il pas l'habit des bénédictins? dit-elle.

— Non, Madame, il devrait être blanc, la pauvreté m'oblige à le faire teindre en noir. Plus tard, j'espère reprendre l'habit de mon ordre quand la trappe des Bruyères sera fondée, dans dix ans.

— Vous allez fonder un monastère, mon frère? Mais l'empereur le permettra-t-il?

— Dans dix ans, Madame? Oh! oui, si toutefois il est encore en mesure de permettre ou de défendre quelque chose.

— Et quelles sont vos ressources ?

— Mes deux bras, Madame, et la confiance en Dieu.

— Vous avez des amis qui vous aideront?

— Certes! j'en ai un qui est un saint homme. M. le curé de Blanchecôte va consacrer ses épargnes à l'achat des Bruyères.

— Ses épargnes? Hélas! les épargnes d'un curé de village ne doivent pas être grosses.

— Il a dix-huit sous et demi, Madame. »

Mme de Douceville s'écria : « Plaît-il? vous dites?

— Dix-huit sous et demi, Madame. »

La châtelaine regarda son mari d'un air qui voulait dire : « Ce pauvre homme est complètement fou! »

Puis, se levant, elle lui offrit à boire, lui présenta des biscuits, et fut tout étonnée de le voir tout refuser fort poliment, mais d'une manière absolue.

« Ma règle ne me le permet pas, Madame. Je vais prendre congé de vous, heureux de voir le cher blessé en voie de guérison. S'il vient me voir aux Bruyères dans un mois, il y verra un petit champ ensemencé et une porte à ma cellule.

— Frère Jean, dit M. de Douceville, je vous en prie, dites-moi ce que je pourrais faire pour vous. Jamais trésor ni remerciements ne seront dignes du service que vous m'avez rendu. Vos soins si prompts, si intelligents, ont sauvé la vie de mon fils. Je compte m'entendre avec M. le curé pour l'achat des Bruyères; mais pour vous personnellement, que puis-je faire? »

Frère Jean hésita un instant, puis il dit :

« Ce que j'ai fait ne vaut même pas un grand merci; mais si vous voulez me faire une charité qui me rende bien content, donnez-moi une petite cloche. Je suis las de n'entendre que les cloches des fées.

— Les cloches des fées! qu'est-ce que cela? demanda la châtelaine.

— On appelle ainsi, en Pologne, les fleurs des bruyères, Madame. N'avez-vous jamais remarqué le bruit que font les bruyères sous le vent? Je les entends jour et nuit sur la lande, et je voudrais avoir une autre cloche. Celle de votre porte, celle que l'on a sonnée tout à l'heure, a juste le son d'une cloche qui m'éveillait autrefois, dans le monastère de Notre-Dame-des-Valleuses.

— Où est-il, ce monastère? demanda Lucien.

— Il n'est plus, dit frère Jean. Il n'est plus; la charrue a passé sur ses ruines ensanglantées, et s'il existe un autre que moi des religieux qui l'habitaient, je n'en sais rien. Que Dieu pardonne à nos bourreaux! »

Il se cacha le visage et pleura amèrement.

« Vous aurez notre cloche, mon frère; je vous la porterai avec mon fils, dit Mme de Douceville. Consolez-vous; quoi qu'il arrive, nous serons des amis pour vous. »

Une calèche arrivait au grand trot sur la route.

Lucien fit un cri de joie, puis, se reprenant : « Hélas! dit-il, Juliette aura peur de moi. Qui sait si elle voudra d'un fiancé au visage balafré? »

Il se mit à trembler et à pleurer, tant il était faible encore. Sa mère fit une exclamation d'impatience, et le bon frère s'approchant de Lucien, lui dit tout bas :

« Si elle perdait sa beauté, l'aimeriez-vous encore?

— Oh! oui, mon frère!

— Eh bien! ne la jugez pas moins bonne que vous; ce serait péché. Soyez content, et remerciez Dieu. »

Ils s'embrassèrent, et le bon frère s'éloigna, tandis que Juliette et ses parents arrivaient joyeux auprès de Lucien.

VI

LA CLOCHE

Le mois d'octobre fut pluvieux et froid, et il neigea un peu le jour de la Toussaint; mais, dès le 3 novembre, l'été de la Saint-Martin s'annonça par une série de jours de soleil. M. de Douceville, qui jusque-là avait résisté aux instances de Lucien, lui permit enfin de remonter à cheval; et le père et le fils partirent un beau matin pour les Bruyères. Les blessures de Lucien s'étaient cicatrisées, et, bien que n'ayant pas encore retrouvé toute sa vigueur, il guidait aisément son cheval. Dragon aboyait joyeusement, et la châtelaine, du haut de sa terrasse, les domestiques aux fenêtres ou sur les portes, regardèrent partir les deux cavaliers.

Ils ne s'arrêtèrent qu'un quart d'heure à la Maison-Blanche, promirent d'y revenir dîner, et gagnèrent pays en causant gaiement.

Frère Jean les aperçut, et vint à leur rencontre. Ils furent surpris du changement de son visage. Il était pâle, amaigri, et s'appuyait sur son bâton comme un vieillard.

Il fit compliment à Lucien de sa bonne mine; et le jeune homme lui demanda ce qu'il avait eu pour être si affaibli.

« J'ai eu les fièvres, dit frère Jean. Quand on défriche, cela ne peut manquer; mais je suis guéri. M. le curé

m'a apporté du quinquina, et, ce qui vaut mieux encore, l'acte d'achat des Bruyères. Nous sommes chez nous ici, Messieurs, et je sais que c'est grâce à vous. Aussi vos noms seront inscrits dans notre église, et des messes y seront dites à perpétuité pour vous le premier samedi de chaque mois. Regardez, mon blé commence à pousser. Ce petit champ, en forme de croix, indique la place où sera bâtie notre église. Mes semailles, je les ai glanées çà et là depuis dix ans. Il y a parmi les grains de froment qui germent dans notre champ des épis ramassés en Allemagne et en Italie; quelques-uns furent glanés sur des champs de bataille.

« Vous avez été soldat, mon frère?

— Oui, par force. C'est un dur métier quand on n'est pas au service d'une bonne cause. Mais n'en parlons plus. Voulez-vous descendre de cheval? Vous verrez nos cellules.

— Certainement, mon frère, » dit Lucien en mettant pied à terre. Il attacha son cheval et celui de son père à un arbre ébranché, et prit un porte manteau fixé à la selle.

« Je n'ai pas oublié la cloche, dit-il, elle est là dedans, mon frère. »

Frère Jean rougit de plaisir : « Que vous êtes bon! dit-il. Voyez, le campanile est prêt. »

En effet, au-dessus de la grotte, une petite charpente, surmontée d'un toit de roseaux, attendait la cloche. Lucien la tira du foin qui l'enveloppait, et aida frère Jean à la suspendre. A son premier tintement, le frère pleura de joie.

« Que Dieu vous récompense! dit-il en prenant les mains du père et du fils. Avez-vous entendu l'écho? La solitude a une voix maintenant, une voix qui appelle à la prière. Chaque fois que nous l'entendrons, nous songerons à vous. Venez voir nos cellules. »

Il avait creusé une seconde grotte près de la sienne, et un petit foyer dont la fumée sortait par une cheminée de briques; mais cette seconde grotte n'avait aucun meuble.

« Où couche votre compagnon, mon frère? demanda M. de Douceville.

— Mon compagnon ne connaît ni le sommeil ni la mort, dit le frère en souriant. Il veille et chante éternellement comme vos compagnons à vous. Ah! si nous étions assez saints pour les voir, ces amis célestes, si beaux, si attentifs à guider nos pas! Si, du moins, nous les écoutions! Mais on oublie leur présence invisible, et c'est machinalement et sans savoir pourquoi que, par un dernier souvenir des usages chrétiens, nos paysans disent en saluant quelqu'un : « Salut à la compagnie! »

— C'est vrai! dit Lucien, je n'y avais jamais songé : et vous, mon père? »

M. de Douceville parut embarrassé. Il était, comme beaucoup de gentilshommes de son temps, quelque peu philosophe; il avait vécu longtemps en pays protestant. Aussi les paroles de frère Jean et ses projets lui paraissaient-ils au moins étranges, tout en lui inspirant un sentiment de respectueux intérêt.

« Vous êtes ici bien loin de toute habitation, mon frère, dit-il. Comment pouvez-vous y vivre tout seul?

— Ma sœur m'aide, Monsieur. Elle n'est pas riche, tant s'en faut, mais elle est si bonne! Elle a hérité d'un petit bien, à peine suffisant pour la faire vivre, et pourtant elle me donne du pain, des légumes; elle m'a forcé d'accepter ces deux belles chèvres que vous voyez là-bas, attachées à des pieux. Enfin, elle est une envoyée de la Providence, comme M. le curé, comme vous; elle est la première bienfaitrice du monastère de Notre-Dame-des-Bruyères. Pauvre sœur! elle aurait pourtant bien voulu

me faire rester à Blanchecôte, près d'elle, près de la mer..., mais ma place est ici. »

Le frère s'animait en parlant, et s'en aperçut lui-même.

« Vous devez me trouver bien causeur pour un trappiste, dit-il; ne vous scandalisez pas. C'est la fièvre; j'en ai encore un peu.

— Voyons votre pouls, mon frère, dit M. de Douceville en lui prenant le bras.

— Vous avez au moins cent dix pulsations, dit-il. Il faut que vous soyez soigné. Je viendrai tantôt vous chercher en voiture.

— Ne venez pas, Monsieur, je veux rester ici. Voyez, j'ai de bonnes couvertures et une tunique de laine de rechange. Je vais me coucher, prendre cette potion, et ce soir l'accès sera fini. Ce sera peut-être le dernier. Demain, j'irai à Blanchecôte chercher mon pain de la semaine. Ne vous inquiétez pas de moi, j'ai bonne compagnie; les cloches des fées berceront mon sommeil, et, à l'aurore, je sonnerai la cloche du monastère.

— Nous viendrons vous voir demain, dit M. de Douceville, et je vous apporterai un peu de vin vieux pour achever de vous guérir. »

Ils se quittèrent, et, même à la Maison-Blanche, ne surent parler que du solitaire des Bruyères.

Juliette, émerveillée de tout ce que son cousin lui en raconta, fit promettre à sa mère de l'y conduire bientôt; et le père de Juliette, M. de Valclose, bon agriculteur qu'une question de défrichement intéressait beaucoup, dit qu'il irait dès le lendemain faire visite au frère Jean.

VII

CLAIR DE LUNE

« Est-il vrai, Lucien, que tu sortiras ce soir à cheval? demanda Mme de Douceville à son fils.

— Oui, maman. J'irai faire collation à la Maison-Blanche; puis, de là, entendre la messe de minuit à Blanchecôte, où je trouverai un lit au presbytère. M. le curé m'attend.

— Quelle folie! par un froid pareil! Tu ferais bien mieux de rester ici. Tu es encore faible, tu prendras mal; c'est imprudent.

— Non, ma chère mère. D'abord le froid n'est pas grand; c'est à peine s'il gèle. L'exercice m'est très bon, le docteur l'a dit. Je veux aller à la messe de minuit; ce sera la première fois de ma vie. Vous m'avez toujours tant soigné! toujours tenu dans du coton!

— Plût à Dieu que je l'eusse fait! tu ne te serais pas blessé! Vas-y, mais promets-moi de remettre ce petit billet à Juliette. C'est un secret, je te défends de l'interroger.

— Je vous le promets, maman. Venez donc un peu avec moi, sur la terrasse, voir comme il fait beau, comme le clair de lune est joli sur la neige et les arbres couverts de givre.

— Oh! non! je frissonne rien que d'y penser. »

Et Mme de Douceville, femme frêle et nerveuse, qui, depuis la naissance de son fils, n'avait pas eu un seul

jour de santé, s'enveloppa étroitement de sa robe de chambre fourrée de chinchilla, et sonna pour que l'on remît du bois au feu.

Lucien l'embrassa, lui souhaita le bonsoir, et alla faire seller son cheval. Quant à M. de Douceville, il était parti le matin même pour Saint-Lô avec son cousin de Valclose. Ces deux messieurs, presque à toutes les grandes fêtes, avaient affaire au dehors, et les bonnes langues du pays prétendaient que c'était afin de se dispenser d'aller à la grand'messe et aux vêpres du village.

Ils laissaient à leurs femmes le soin de donner le bon exemple sur ce point, et comme, du reste, c'étaient des gentilshommes d'une conduite irréprochable, fort généreux et compatissants au pauvre monde, ils ne laissaient pas que d'être fort aimés dans le pays.

Le cheval de Lucien s'arrêta de lui-même devant la Maison-Blanche, et derrière les vitres éclairées du premier étage une ombre svelte apparut.

Quelques minutes après, Lucien prenait place entre ses deux cousines, et la mère et la fille lui offrirent une jolie collation. Un bouquet de roses de Noël ornait la table, un feu de souches flambait gaiement dans la grande cheminée, et Juliette, plus fraîche et plus gaie que jamais, venait d'ouvrir le billet de Mme de Douceville. Elle n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'elle éclata de rire.

« Oh! dit-elle, comment ferai-je pour contenter ma cousine? Elle me promet un beau collier de perles si j'empêche Lucien d'aller à la messe de minuit, et, tout justement, j'ai décidé maman à m'y conduire, et l'on attelle pour cela. Le collier me fait bien envie pourtant!

« Vous allez à votre paroisse, cousine?

— Non, il n'y a pas de messe de minuit cette année, M. le curé est malade. Nous allons à Blanchecôte.

— J'y suis attendu, dit Lucien. Vous n'aurez pas de collier, ma petite cousine.

— Qui sait? Si maman veut bien m'aider, nous allons vous enfermer dans l'office à double tour, et nous ne vous délivrerons qu'en revenant de l'église.

— C'est bien imaginé, dit en riant Mme de Valclose. J'ai plus d'une fois mis Lucien en pénitence quand il était petit. Essayons. »

Elles le prirent chacune par un bras, et tout en faisant semblant de résister, il se laissa enfermer; mais à peine Juliette eut-elle tourné la clef dans la serrure, qu'on entendit la fenêtre de l'office s'ouvrir, et le prisonnier, sautant lestement dans le jardin, rentra au salon en riant, tandis que Mme de Valclose regardait dans l'office et se demandait si vraiment il avait osé sauter par la fenêtre.

« Je renonce au collier, dit Juliette; allons, prenons nos manteaux et partons. Il est dix heures et demie, les servantes sont déjà parties. Quel beau clair de lune! que je suis contente! »

Elles montèrent en voiture, et Lucien, chevauchant à la portière, conseilla au cocher de prendre le chemin qui longeait les Bruyères, de préférence à l'autre route. « J'y ai passé hier, dit-il. Il est sec et en bon état, tandis que le chemin d'en bas a été défoncé par les pluies d'octobre.

— C'est vrai, Monsieur, dit le cocher; mais les Bruyères ont mauvais renom, c'est le pays des fées et des sorciers.

— Frère Jean les en a chassés, mon ami. N'ayez pas peur, voyez, j'ai mes pistolets. Prenez le chemin d'en haut, en route! »

Bastien se décida, et la voiture roula sur le chemin sablonneux qui suivait la crête des collines, et d'où l'on

découvrait à droite et à gauche un vaste paysage. La lune éclairait brillante dans un ciel sans nuage; et dans toutes les habitations dispersées au fond des vallons ou groupées autour des lointains clochers, des lumières annonçaient que la veillée se prolongeait en l'honneur de la fête de Noël.

Un profond silence régnait dans la campagne. De temps à autre Juliette abaissait la glace pour questionner son cousin. En approchant des Bruyères, ils entendirent une cloche.

« Frère Jean n'est pas encore parti, dit Lucien. Nous allons lui offrir une place dans la voiture, si vous le permettez, ma tante. Qu'avez-vous donc, Bastien ? »

Le cocher arrêtait ses chevaux et, muet d'effroi, indiqua du bout de son fouet un fantôme blanc debout sur une éminence au bord du chemin.

Le fantôme se mit à chanter un noël, et Lucien, courant à lui, le pria d'accepter une place dans la voiture; mais frère Jean lui dit :

« Je vais prendre la coursière du bois de sapins là-bas, et je serai avant vous à Blanchecôte. Vraiment, il serait beau qu'un trappiste allât en carrosse à la crèche ! Voyez, j'ai repris la robe blanche; c'est ma sœur qui me l'a filée et tissée pour mes étrennes. Allons à Bethléem. *Venite, adoremus.* »

Et il s'éloigna en chantant d'une voix forte et mélodieuse l'*Adeste, fideles*.

L'église était petite et pauvre, mais étincelante de lumières et tellement remplie, que les dames de Valclose durent se placer dans le chœur. Le trappiste servit la messe, et, au premier rang des femmes, Juliette remarqua une paysanne qui ressemblait à frère Jean d'une

façon frappante. Elle était grande, pâle, et, sous sa coiffe de deuil et ses vêtements sombres, elle avait l'air d'une sainte femme, d'une Marie Salomé.

Au retour, Juliette ne riait plus. Pensive et sérieuse, elle regardait les groupes de fidèles s'en retournant chez eux à travers champs. Tout à coup elle se souvint qu'elle avait oublié son livre, et pria Lucien d'aller le chercher. Il rebroussa chemin au galop, et rentra dans l'église au moment où le sonneur allait la fermer. A la lueur d'une lampe restée seule allumée dans le sanctuaire, Lucien aperçut le trappiste prosterné devant l'autel, et sa sœur qui priait les mains jointes, immobile et pâle comme un marbre. Ni l'un ni l'autre ne parurent entendre le jeune homme; il prit le livre, s'agenouilla un instant et ressortit.

Le sonneur ferma la porte.

« Vous savez qu'il y a quelqu'un dans l'église, dit Lucien ?

— Oh ! oui, Monsieur, c'est frère Jean et sa sœur; ils resteront devant le bon Dieu jusqu'à la messe de l'aurore, c'est leur habitude. »

Lucien remonta à cheval et rejoignit la calèche, qui s'en allait lentement. Il dit aux dames de Valclose ce qu'il avait vu.

« Ces chrétiens-là me font rougir de ma tiédeur, dit Juliette; et vous, mon cousin ?

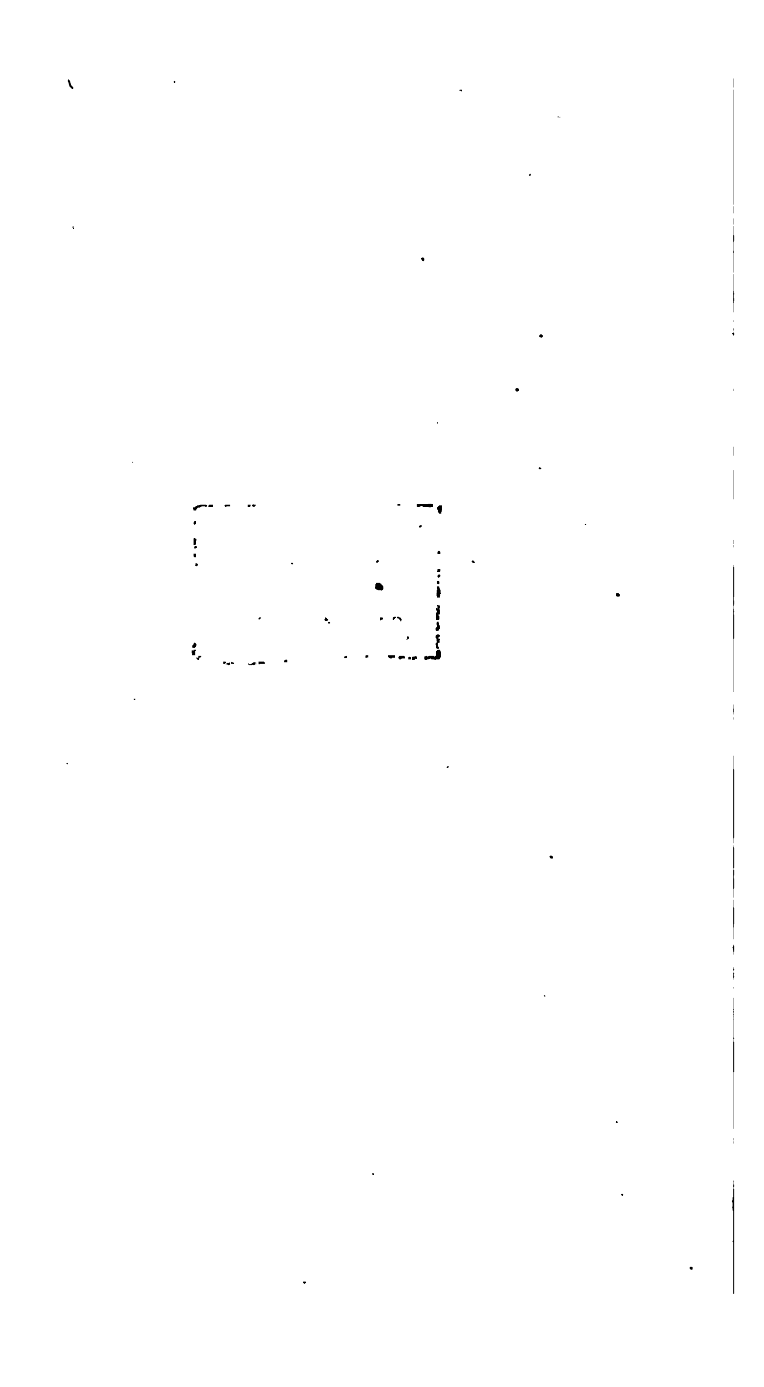
— Oh ! moi aussi, mais jamais plus je ne manquerai la messe de minuit.

— Ferme donc la glace, ma fille, dit Mme de Valclose: il fait un froid terrible; allez donc plus vite, Bastien ! »

Les chevaux, qui sentaient l'écurie, ne se firent pas prier; on arriva, et un succulent réveillon ne tarda pas à réchauffer les voyageurs.



Le cocher, muet d'effroi, indiqua du bout de son fouet un fantôme blanc.



VIII

PRINTEMPS

Sur la route ombragée de pommiers en fleur et toute bordée de ces belles haies normandes, couronnant des talus épais de leurs taillis impénétrables pleins d'épines et de fleurs, cheminait gaiement une petite cavalcade. Juliette, en longue jupe de cachemire bleu et spencer de velours noir, une légère casquette posée sur sa blonde chevelure, guidait avec grâce sa petite jument bai-brun. Son père et son fiancé l'escortaient, bien montés, et modérant les allures de leurs grands chevaux percherons.

« Enfin, disait-elle, je vais donc aller voir l'ermite des Bruyères; ce n'est pas trop tôt; savez-vous bien, papa, que vous me promettez cette promenade depuis plus de six mois, et vous êtes allé aux Bruyères au moins trois fois cet hiver.

— C'est vrai, ma fille, mais c'était par des journées trop froides; j'aimais mieux te montrer les travaux de frère Jean dans la belle saison. Cette solitude des Bruyères est affreuse l'hiver.

— Et il y est resté tout seul, pourtant. Oh! qu'il a dû souffrir du froid !

— S'il a manqué de feu, c'est sa faute, ma fille. Il avait assez de taillis et de souches à débiter pour chauffer tout un couvent.

— Regardez cette place, Juliette, le frère Jean y a

planté un petit chêne; c'est là qu'il me trouva sanglant et à demi mort. Sans lui, je l'aurais été bientôt tout à fait. Il me porta jusqu'à la source qui est là-bas, au pied de ce rocher.

— Cher frère, dit Juliette, que je l'aime, que je voudrais lui faire plaisir !

— Votre visite va le rendre bien heureux, cousine. S'il fuit le monde, ce n'est pas qu'il haïsse ses frères et sœurs en Jésus-Christ, et depuis le jour où je lui ai dit que j'étais votre fiancé, il dit tous les matins un *Ave Maria* pour vous.

« Je l'aperçois là-bas, ajouta Lucien en se dressant sur ses étriers, mais il n'est pas seul.

— Oh ! quel ennui ! dit Juliette, cela va nous gêner. Qui peut être avec lui ?

— En vérité, je vois une robe blanche comme la sienne ; il lui est donc venu un compagnon ?

— Cela m'étonnerait bien, fit M. de Valclose, je le croyais un original sans copie. Descendons-nous de cheval ?

— Oh ! oui; voici une barrière fort commode pour attacher nos montures. »

Ils mirent pied à terre et entrèrent dans un petit pré, enclos de murs en pierres sèches, et où quatre jolis chevreaux cabriolaient autour de leurs mères. Une autre barrière le séparait du champ de blé déjà touffu et qui commençait à *épier*. Puis une petite avenue de pommiers plantés à la Sainte-Catherine, et dont quelques-uns avaient de petites feuilles et quelques fleurs larges comme des roses, les conduisit à la grotte. De là, on ne voyait pas l'endroit où travaillait le trappiste; mais Lucien s'étant mis à sonner la cloche, il ne tarda pas à apparaître, et salua joyeusement ses visiteurs.

« Quel jour de bonheur pour notre monastère ! dit-il;

que le bon Dieu est bon ! Je reçois votre visite, Mademoiselle et Messieurs, et depuis ce matin j'ai un nouveau compagnon, ou plutôt deux, car le bon frère André m'a été amené par son ange.

— Et d'où vient ce compagnon, mon frère? dit Lucien.

— De Paris, et c'est grâce à votre père, monsieur Lucien.

— Grâce à mon père, comment cela ?

— Il a écrit à un de ses amis le récit de votre accident, il lui a parlé de ce fou de frère Jean, qui, à lui tout seul, entreprenait de défricher une lande et de fonder un monastère. Cette lettre a été lue dans un salon où l'on a ri de ce maniaque, et un jeune officier qui se trouvait là, et qui n'avait jamais entendu parler des trappistes, a voulu savoir ce que c'était. Il était alors blessé, malade, comme le fut saint Ignace, et comme lui il se fit apporter la *Vie des Saints*. Puis il fit vœu, s'il recouvrait la santé, de me rejoindre ici. Contre tout espoir, il guérit, et il est là, arrachant les ajoncs d'aussi bon courage qu'il donnait naguère des coups d'épée à la bataille de Friedland. Voulez-vous le voir ?

— Certainement, dit M. de Valclose; mais comment a-t-il pu se résoudre à quitter l'état militaire, puisqu'il est encore valide ?

— Il avait son bâton de maréchal, Monsieur, la croix d'honneur et les épaulettes de capitaine. D'ailleurs, c'était un vœu; il servira son pays encore mieux en défrichant la terre de France qu'en tuant des Russes et des Allemands pour satisfaire la soif de gloire d'un Bonaparte.

— C'est vrai, dit M. de Valclose, qui détestait cordialement l'empereur ; mais où logez-vous votre compagnon ?

— J'ai creusé sa grotte près de la mienne cet hiver, Monsieur. Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards leurs tanières, et, mieux partagés que notre divin Maître ne le fut, nous avons un abri pour reposer notre tête. »

Il ouvrit une porte ajustée dans une grossière charpente, et montra l'intérieur d'une petite grotte aussi pauvrement meublée que la sienne l'avait été.

« Frère Jean, dit Lucien, voyons votre cellule maintenant. Je soupçonne quelque chose. »

Frère Jean ne voulait pas ouvrir sa porte, mais Lucien, l'écartant doucement, souleva le loquet et, jetant un coup d'œil dans l'intérieur, s'écria :

« J'en étais sûr ! Vous avez tout donné à frère André, tout: le lit, l'escabeau, la table, et jusqu'à la grosse pierre qui vous servait d'oreiller. Nous mettrons ordre à cela, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Ah ! oui, dit Juliette les larmes aux yeux. Ce soir même, nous vous enverrons tout ce qu'il vous faudra.

— Le bon Dieu vous le rendra, Mademoiselle, dit simplement frère Jean, mais ne vous pressez pas. Dans cette saison, l'on dort fort bien à plate-terre, je n'ai plus la fièvre, je suis heureux. Voyez notre petit potager. Jamais Dioclétien n'eut de si belles laitues que les nôtres, vous me ferez la grâce d'en accepter.

— Oh ! bien volontiers, cher frère, dit la jeune fille; mais c'est à la condition que vous me permettrez de vous envoyer ma poule blanche et ses douze poussins.

— Je leur bâtirai une petite maison; voyez, j'ai encore quelques briques, et la terre glaise ne me manque pas; je serai bien content d'avoir un poulailler. Voulez-vous que je vous présente frère André ?

— Certainement, dit M. de Valclose, nous serons heureux de le connaître.

— Allons vers lui, mais je vous préviens qu'il ne vous dira pas un mot. Il veut dès aujourd'hui observer la règle du silence. Je suis le frère hôtelier, obligé de parler; lui représente ici le trappiste tel que l'a voulu notre saint fondateur. Il se tait sur la terre, sa conversation est dans le ciel. »

Tout en parlant, le frère marchait, suivi par ses visiteurs. Ils aperçurent bientôt frère André, occupé à déraciner un arbre mort. Son capuchon rejeté en arrière laissait voir sa tête rasée; frère Jean l'appela : il se retourna, posa doucement la pioche qu'il tenait et, croisant les mains sur sa poitrine, s'inclina sans prononcer une parole. Il était grand, beau, et d'une pâleur de spectre.

« Frère André, lui dit Jean, voici nos bienfaiteurs. »

M. de Valclose s'avança vers André et lui tendit la main.

« Capitaine, dit-il, soyez le bienvenu dans notre pays. Vous me paraissez souffrant, je crains que votre santé ne soit pas encore assez rétablie pour que vous supportiez la rude existence d'un défricheur et d'un ermite. Faites-moi le plaisir d'accepter l'hospitalité à la Maison-Blanche. Dès que vous serez rétabli, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais vous me paraissez trop faible encore pour vivre de pain et d'eau comme frère Jean. »

Frère André sourit, et s'avançant vers un quartier de rocher qui était près de là, il l'enleva de terre et le lança au loin aussi aisément qu'il eût fait d'une pomme. Puis il salua profondément M. de Valclose, lui serra la main et, lui montrant la lande et le ciel, lui fit signe qu'il avait choisi le lieu de sa demeure et le but de sa vie. Puis il se remit à l'ouvrage, sans même avoir regardé Lucien et Juliette.

Frère Jean alla prendre dans sa cellule une corbeille de jonc et y plaça trois belles laitues panachées de rose,

puis il cueillit pour Juliette un bouquet de marguerites blanches, et dit à Lucien :

« Vous allez bientôt vous marier, Monsieur, vous allez fonder une famille chrétienne ; le bon Dieu la bénira. Je retiens votre troisième fils pour le monastère de Notre-Dame-des-Bruyères ; souvenez-vous de cela. »

Ils prirent congé. En s'en allant, M. de Valclose dit :

« Ces hommes-là sont bien un peu fous, je pense.

— Ils le sont tout à fait, mon père, selon le monde, dit Juliette ; mais, devant Dieu, je les crois bien plus sages que nous. N'est-ce pas, Lucien ?

— Prends garde, Juliette, tu vas lui donner envie de se faire trappiste.

— Oh ! il n'y a pas de danger ; qu'en dites-vous, cousin ?

— Certes non, Juliette, tant que vous vivrez ; mais, si vous m'étiez reprise, je me ferais religieux pour sûr.

— Et ta mère ? fit M. de Valclose.

— Soyez sans inquiétude, cher oncle, dit Juliette, je suis décidée à vivre cent ans. Nous voici en plaine, faisons un temps de galop. »

Et ils disparurent sous les vertes feuillées où loriots et fauvettes, pinsons et rouges-gorges, chantaient le triomphe du joli mois de mai [1].

[1] Il n'y a pas de rossignols en Cotentin.

IX

LA CORBEILLE

Tandis qu'à la Maison-Blanche le trousseau de Juliette se préparait, et que Mme de Valclose se faisait envoyer de Paris, par une de ses amies, femme d'un chambellan de l'impératrice, force gravures de mode, échantillons et conseils pour les toilettes de noce, à Douceville, un jeune architecte, appelé de Paris, transformait en appartements à la mode trois grandes salles du vieux manoir. Il les coupait par des cloisons, cachait les poutres par des plafonds de plâtre, enlevait les cheminées à hotte, et mettait partout des grecques, des festons, des palmettes et des pilastres ornés des chapiteaux ioniques. C'était affreux, mais c'était à la mode, et tout le monde s'extasiait. Puis les meubles arrivèrent : des sièges à l'antique, en acajou, des trépieds, des guéridons ornés de sphinx ridicules, et des pendules représentant Mars, Cupidon et les Grâces, furent déballés.

L'Hirondelle se trouvait là, par hasard ; elle avait son franc parler, et, à la vue de ces personnages mythologiques et peu vêtus, elle s'écria :

« Quoi ! monsieur Lucien, c'est-il Dieu possible que vous mettiez dans vos chambres ces horloges de sans-culottes ?

— Certes non ! fit Lucien ; je vais les faire réemballer dès que ma mère les aura vues.

— La bonne chère dame dira tout comme moi, fit l'Hirondelle, j'en suis sûre. Où a-t-on pris des idées pareilles ? »

Mme de Douceville, en effet, condamna les pendules à retourner d'où elles venaient, et son mari lui dit :

« Vous devriez bien aussi renvoyer ces chaises curules et ces candélabres de bronze ornés de mufles de lions. Nos bons vieux fauteuils et nos appliques fleurdelisées étaient cent fois plus commodes et plus jolis.

— Vous avez tort, Monsieur, ce sont des vieilleries, et les jeunes mariés n'aiment que les choses neuves.

— Consultons Juliette, dit Lucien, je ne la crois pas si passionnée de nouveauté que cela.

— Eh bien ! consultez-la, et montrez-lui aussi les dessins de parures que Mme d'Aigrefeuille me propose ; elle choisira. Ces parures sont du joaillier de la reine Hortense; elles coûtent le même prix : dix mille francs ; l'une est en diamants, l'autre en camées. Je ne puis me décider ; Juliette choisira. Tu lui demanderas aussi de quelle couleur elle veut son cachemire.

— Bien, maman, je vais partir ; est-ce tout ?

— Oui, je crois. Ah ! il faudrait encore lui demander si elle aime les éventails de nacre ; moi, je ne puis les souffrir à cause du bruit qu'ils font. Parle-lui aussi des tapis ; je voudrais qu'elle vînt les voir ; ils arriveront demain. »

Lucien fit seller un cheval, et, une demi-heure après, il arrivait à la Maison-Blanche et apercevait de loin M. de Valclose surveillant les maçons occupés à récrépir la façade de son joli manoir.

« Où sont ces dames ? » lui demanda-t-il après les premiers compliments et tout étonné de ne pas voir Juliette ouvrir une fenêtre au bruit des fers de son cheval.

« Elles sont au fond du jardin, sous la tonnelle, avec l'architecte parisien, et en grande conférence.

— Je vais aller les retrouver, » dit Lucien, et il traversa rapidement le jardin.

A travers les feuillages il apercevait de loin la robe rose de Juliette. Elle était assise devant une table de pierre, entre sa mère et le jeune architecte, et paraissait fort occupée à regarder un grand album.

Mme de Valclose, la première, aperçut Lucien.

« Vous arrivez bien à propos, lui dit-elle, M. Revol nous montre des dessins bien curieux qu'il a rapportés d'Italie.

— Regardez, mon cousin, cette vue d'une petite chartreuse et ce plan de cloître. Voilà ce qu'il faudrait au frère Jean.

— C'est très beau, dit Lucien; mais, n'en déplaise à M. Revol, il faut que nous tenions conseil sur une chose pressée. Voici deux dessins de parures sur lesquels il nous donnera son avis; regardez, ma tante. »

Et il tira de sa poche un élégant cahier de maroquin vert, contenant les modèles gravés de deux colliers et de deux paires de boucles d'oreilles et de bracelets en style pseudo-grec.

L'architecte et Mme de Valclose les déclarèrent charmants, mais Juliette n'en parut pas charmée. « Nous y réfléchirons, dit-elle. Maman, je voudrais causer un peu de ces bijoux avec Lucien; nous permettez-vous de nous promener un peu ensemble?

— Allez, mes enfants; je vais continuer à regarder les beaux dessins de M. Revol, et je lui expliquerai comment j'aimerais à faire reconstruire notre perron. »

Juliette et Lucien causèrent longtemps et d'un air fort sérieux.

« Mlle Juliette paraît s'intéresser beaucoup à l'architecture monastique, dit M. Revol. Je n'ai jamais vu une si jeune personne témoigner d'un tel goût pour les cloîtres

et les cellules; elle n'a pas même regardé les palais et les vues de Venise, et ne s'est plu qu'à considérer les couvents.

— C'était absolument nouveau pour elle, Monsieur. Juliette est née en 1789, et n'aurait pu voir que des couvents en ruines, n'étant pas sortie de France et même de nos environs.

— Vraiment! eh bien, Madame, à voir son élégance, ses manières charmantes et les talents qu'elle possède, je l'aurais crue élevée dans la moderne Athènes, au centre des arts, etc. »

Mme de Valclose sourit et dit : « Non point, c'est une fleur des champs, toute simple et naïve. Sa tante de Douceville aurait voulu que je la misse en pension à Paris; mais je n'ai pu m'y résoudre, et son fiancé ne l'eût pas voulu. Ils ont grandi ensemble, se voyant tous les jours, et jamais affection ne fut plus pure et plus vive que celle qui les unit.

— Maman, dit Juliette en revenant vers sa mère, j'ai décidé la question des parures; mon choix est fait. Demain, si vous le voulez bien, nous irons à Douceville pour la grande affaire des tapis.

— C'est convenu, ma fille; mais est-ce que Lucien part déjà?

— Oui, maman, parce qu'il doit emmener M. Revol et faire une petite excursion avec lui. »

L'architecte prit congé, monta sur un pacifique cheval qu'on lui avait prêté à Douceville, et partit en compagnie du fiancé de Juliette.

X

UNE NOCE EN 1807

« Contez-moi toute la noce, ma chère enfant, disait la bonne vieille comtesse du Plessis-Fayard à sa jeune voisine Mlle Henriette de Fleury; contez-moi tout sans rien omettre, cela m'amusera. J'étais si fâchée de n'y point aller! j'aime tant cette chère Juliette! elle devait être charmante en mariée.

— Oh! oui, chère Madame; mais, si vous le voulez bien, nous commencerons par le commencement: la soirée du contrat. Il y avait eu d'abord, bien entendu, lecture et signature du grimoire, et grand dîner assez ennuyeux. Mon père étant témoin et moi demoiselle d'honneur, nous en étions. J'avais une robe de crêpe lilas et une couronne de feuillage; Juliette était en robe de taffetas blanc garnie de ruches vert pâle, couronnée de roses blanches mêlées de résédas. Elle était fort bien; mais, au grand étonnement de tout le monde, elle n'avait pas un bijou. Après dîner elle emmena les dames dans sa chambre et leur montra sa corbeille. Ah! qu'elle est jolie! Imaginez, Madame, une urne antique, en satin blanc, avec des anses et des glands d'or, et, dedans, des dentelles superbes, un cachemire bleu de ciel, des éventails, des gants, des flacons d'odeur plus jolis les uns que les autres.

— Et quels bijoux?

— Pas un. Elle se réserve d'en acheter plus tard ; et il y avait au fond de la corbeille une certaine bourse qui, à en juger par son poids, doit contenir au moins cinq cents napoléons.

— Dites donc des louis, petite : vous savez bien que je n'admets pas que Bonaparte ait le droit de battre monnaie.

— Hélas ! Madame, plût à Dieu qu'il ne battît que cela ! Mais enfin, les pièces de vingt francs sont à son effigie, et non plus à celle d'un Louis, roi de France.

— Cela reviendra, petite, cela reviendra. Continuez. C'est étrange, en effet, que Juliette n'ait point voulu de bijoux ; serait-elle devenue avare ?

— Oh ! non, la preuve c'est qu'elle a, séance tenante, distribué à ses amies tous ses bijoux de jeune fille. Elle m'a donné les plus beaux : son collier et ses bracelets de perles de Venise ; eh bien ! loin de paraître contrarié, M. Lucien en était tout joyeux. Mme de Douceville, au contraire, avait l'air un peu pincé ; la bonne dame est fantasque.

— Ne médisons pas, fillette, c'est bien vilain. A-t-on dansé ?

— Oh ! oui, très gaiement, mais jusqu'à onze heures et demie seulement. Mme de Valclose a dit qu'elle ne voulait pas voir de mines pâles à la messe de mariage, et, à minuit, chacun rentrait chez soi.

— C'est fort sage ; Mme de Valclose est la prudence même.

— Dès huit heures j'étais à la Maison-Blanche pour aider à la toilette de la mariée, mais Juliette était sortie avec sa mère et son fiancé. Ils ne sont rentrés qu'à neuf heures, fort tranquillement, et j'ai su qu'ils arrivaient de Blanchecôte. Les chevaux étaient en sueur, et le cocher d'assez mauvaise humeur de ce surcroît de besogne.

Juliette a déjeuné en cinq minutes et s'est habillée en moins d'une heure. Sa robe de crêpe blanc, à longue queue, son voile de valenciennes et sa couronne de fleurs d'oranger venaient de Paris et lui allaient à ravir. Elle paraissait fort contente, mais sérieuse comme une première communiante. J'avais une robe de taffetas rose, une guirlande de roses pompons et un bouquet plus gros que moi. Mon garçon d'honneur, M. de Blésy, qui sort du collège, est un peu gauche, mais très bon enfant. Nous avons bien ri le soir ensemble, mais le matin il était grave et moi aussi. Les invités étaient nombreux, et j'ai compté dix-huit voitures de maîtres. A la porte de l'église, les jeunes filles du village ont offert des fleurs à la mariée, qui les a toutes embrassées; puis l'Hirondelle, au nom des femmes, a récité un compliment composé par le maître d'école; c'était à peu près incompréhensible, mais la bonne femme y a ajouté une péroraison de son cru, qui était fort claire, fort touchante, et qui a fait pleurer toute la noce. La messe s'est passée dans un grand recueillement; à l'élévation, une voix magnifique s'est élevée et a chanté le plus bel *O Salutaris!* que j'aie entendu de ma vie.

— Qui donc chantait?

— C'était ce singulier personnage qui a entrepris de défricher les Bruyères. Il s'était placé dans une ancienne tribune, et un ami du marié, le jeune M. d'Aulny, l'accompagnait sur le violoncelle. Sa voix remplissait l'église. A la fin de la messe il a chanté le *Laudate Dominum, omnes gentes*, si bien, si bien, que rien plus; puis il a disparu et s'en est retourné aux Bruyères.

— Et Juliette?

— Juliette était radieuse, quoiqu'elle eût beaucoup pleuré. On est revenu à la Maison-Blanche, où des tables avaient été dressées sous plusieurs tentes; et maîtres,

domestiques et paysans ont festiné, bu et dansé jusqu'à l'aurore, par la plus belle nuit d'été qu'il fût possible de voir. Jamais je ne me suis tant amusée. Tout le monde disait qu'il fallait remonter à plus de vingt-cinq ans en arrière pour se rappeler une noce aussi joyeuse. Le vieux M. Lediscret, votre notaire, m'a dit que la vôtre avait été encore plus belle, Madame, parce que sous l'ancien régime on savait mieux s'amuser qu'à présent. Est-ce vrai ?

— Oh ! certes oui, ma petite, il a bien raison. Imaginez-vous... » Et la bonne douairière se mit à conter, par le menu, sa propre noce à Henriette, et cela si longuement et si complaisamment, que la petite demoiselle, fatiguée d'avoir dansé toute la nuit, sentit ses yeux s'appesantir. Elle essaya de se tenir droite, mordit ses lèvres vermeilles, se pinça les bras ; mais elle était assise sur une bergère moelleuse, il faisait chaud, elle avait quinze ans, et, bien malgré elle, s'endormit.

Ce que voyant, la bonne dame, appuyant sa tête sur le dossier de son fauteuil, cessa de parler, soupira, rêva et s'endormit aussi.

XI

LA SŒUR DU TRAPPISTE

Le matin même du jour de leur mariage, Lucien et Juliette avaient voulu assister à la messe que disait à leur intention le bon curé de Blanchecôte. Mme de Valclose les y avait conduits, et, leur action de grâces finie, les deux

fiancés s'étaient rendus au presbytère où le curé les attendait.

Il était couché sur une sorte de chaise longue en paille, les jambes enveloppées, et se reposait; ses infirmités ne lui permettaient presque plus de rester debout. Sa tête blanche, encore énergique, mais émaciée par les souffrances, avait une expression de calme et de sérénité angéliques; près de lui, sur une petite table, était posé son chapelet, et, par la fenêtre ouverte et encadrée de lierre, on apercevait le cimetière, la grève et la pleine mer.

« Pardonnez-moi de vous recevoir ainsi, Mesdames, fit-il en voyant entrer ses visiteurs; mais le pauvre vieux curé, dès qu'il a fini de dire la sainte messe, a tout juste la force de regagner son grabat, et ne se relève que pour dire vêpres. C'est la volonté de Dieu. Tout ce qui me fâchait, c'était de ne plus aller voir les malades; mais demain j'aurai un équipage. La bonne dame du Plessis-Fayard va m'envoyer le fauteuil roulant qui servait à son défunt mari, et mon sacristain me mènera de maison en maison. Voyez comme je suis heureux! qui m'aurait dit que je roulerais carrosse?

— Mme du Plessis a eu là une excellente idée, monsieur le curé, j'en suis jalouse, dit Mme de Valclose; je ne savais pas que vous ne marchiez plus; mais cela reviendra. Vous avez un sacristain; en êtes-vous content comme vous l'étiez du frère Jean?

— Presque, Madame; mais frère Jean n'a pas son pareil au monde.

— Monsieur le curé, dit Lucien, c'est de frère Jean dont je voulais vous parler, ou plutôt c'est Mlle Juliette qui a quelque chose à vous remettre pour lui.

— Vraiment! ah! je devine, la chère jeune mariée veut aider à fonder le monastère de Notre-Dame-des-

Bruyères. Elle fait bien ; cela vous portera bonheur ; mais ne me donnez rien, à moi ; je suis trop vieux, trop malade, pour accepter le dépôt en question. Mme de Valclose m'en a déjà parlé ; il faut le remettre à la sœur du trappiste, à sœur Marthe ; c'est une femme forte et une vraie Normande, entendue aux affaires de ce monde ; elle était l'économe de son couvent, jadis.

— Pardon, monsieur le curé, dit Mme de Valclose, c'est aujourd'hui que ma fille se marie et il est presque huit heures.

— Marthe demeure à côté du presbytère, Madame ; elle est chez elle ; cela ne vous retardera pas ; de grâce, allez-y.

— Nous vous obéirons, monsieur le curé ; venez, mes enfants. »

Ils prirent congé et allèrent frapper à la porte de la chaumière de Marthe. Elle était seule, assise dans une pauvre chambre pavée de galets, mais d'une propreté parfaite. Elle filait, et, tout en se levant pour saluer ses hôtes et en leur parlant avec politesse, continuait à tourner son fuseau.

« Madame, lui dit Juliette, je me marie aujourd'hui, et mon fiancé, que voici, est ce jeune homme qui fut blessé, l'automne dernier, sur les Bruyères, et dut la vie aux soins de votre frère. Je sais quels sont les projets de frère Jean, et je veux l'aider à les accomplir en partageant avec lui mes cadeaux de noce. Veuillez, je vous en prie, accepter cette bourse pour lui, et promettez-moi de me garder le secret. Je compte sur vos soins pour que notre bon frère Jean ne passe plus l'hiver sans toit et sans abri. »

A mesure qu'elle parlait, le pâle visage de sœur Marthe se colorait, et des larmes perlaient à ses paupières.

Elle passa son fuseau dans sa ceinture, tendit la main et reçut le présent de Juliette.

« Le bon Dieu vous le rendra au centuple, Mademoiselle, lui dit-elle. Je vous remercie. Avant l'hiver il y aura une chapelle aux Bruyères, et deux cellules bien closes. Frère Jean, depuis un an déjà, en a tracé les plans. A mesure que les anges lui amèneront des compagnons, nous bâtirons d'autres cellules, comme les abeilles ajoutent leurs petites logettes les unes aux autres. Et vous, épouse chrétienne, vous serez bénie, et Dieu vous accordera de voir les enfants de vos enfants et la paix sur Israël. »

Elle avait, en parlant ainsi, un tel air de dignité, que Lucien et ses deux compagnes s'inclinèrent respectueusement devant elle en lui disant adieu. Elle les reconduisit jusqu'au seuil, et ne rentra dans la maison que lorsqu'ils furent remontés en voiture.

« Cette Marthe a des manières qui ne sont pas d'une paysanne, dit Mme de Valclose. Avez-vous remarqué, Lucien, comme elle sait faire la révérence, et son air de tête, et la forme de ses mains ? Je tâcherai de savoir son histoire.

— L'Hirondelle m'a dit que Marthe Hervard était une religieuse chassée de son couvent en 93, et qu'elle s'était fixée à Blanchecôte pour vivre à peu de frais. Elle croit savoir que Marthe Hervard a encore un autre nom, très noble, et qu'elle ne dit à personne. Mais nous avons oublié une chose, mon cousin.

— Hé! quoi donc, Juliette ?

— Mais le plan de M. Revol: ne voulez-vous pas le communiquer au curé ?

— Ah! certainement non. C'est une vraie rêverie; un temple grec, avec un monastère immense, et un devis de cinquante mille francs au minimum. Frère Jean sera

son architecte, maintenant n'y pensons plus. O Juliette, songez donc, dans trois heures d'ici vous serez ma femme ! Comment pouvons-nous parler d'autre chose ?

— Cher Lucien, fit Juliette, ne regrettons pas d'avoir songé à Dieu et à ses serviteurs. Plus il nous comble de bonheur et d'espérances, plus nous devons élever nos cœurs vers lui, plus nous devons lui offrir les premières gerbes de notre moisson, les plus belles fleurs de notre printemps. »

XII

LE VOYAGEUR

Hélas ! qu'ils fuient d'un vol rapide, les jours de printemps ! combien la moisson mûre est-elle vite emportée sur le char des moissonneurs, et le grain vanné recueilli, tandis que les vents emportent dans l'espace la paille légère et les fleurs, naguère si belles, qui mêlaient la pourpre et l'azur à l'or des épis ! L'aquilon souffle, et tout semble mourir sous le linceul des neiges, sous la morne clarté du soleil d'hiver. Mais le printemps n'était qu'endormi ; il s'éveille, de nouvelles moissons germent, et les tombes les plus abandonnées se couvrent de fleurs. Le cycle des saisons ramène toujours les mêmes fêtes, les mêmes harmonies, et nous fait pressentir le renouveau céleste où nos âmes retrouveront les joies évanouies.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis le mariage de Juliette, lorsqu'un voyageur égaré vint frapper à la porte d'un grand bâtiment où il avait aperçu de la lumière. Cet homme était jeune et vigoureux, et sa mise annonçait qu'il ne voyageait à pied que pour son plaisir. C'était, en effet, un touriste qui, fatigué du bruit des villes et des casinos, parcourait la Normandie en quête de beaux points de vue, de repos et d'isolement. C'était un homme comme il y en a tant, un homme du monde, que l'on croyait heureux, et qui enviait le pâtre gardant ses moutons, le laboureur conduisant sa charrue, parce que ceux-là, tout pauvres qu'ils étaient, ne s'ennuyaient pas.

En allant de Valogne à Blanchecôte il s'était égaré dans ces jolis chemins couverts qui se ressemblent tous. La nuit était venue, sombre et orageuse, et il fut heureux d'apercevoir enfin une lumière briller au bout d'une avenue de pommiers.

Un religieux vint lui ouvrir la porte, et le voyageur lui demanda s'il était loin de Blanchecôte.

« Vous n'en êtes qu'à une demi-heure de marche, Monsieur, lui dit le religieux en élevant sa lampe pour examiner le visage de l'étranger; mais l'orage qui se prépare éclatera bien avant que vous soyez arrivé. Si vous voulez bien accepter notre hospitalité, vous éviterez le désagrément d'être mouillé. »

Le voyageur accepta d'autant plus volontiers que de larges gouttes commençaient à tomber. Il apprit qu'il était au monastère de Notre-Dame des Bruyères, et le bon frère Lubin, l'ayant introduit dans le réfectoire des hôtes, lui servit un souper composé de légumes, de pain bis, de fruits et de cidre. Puis il le conduisit à la chapelle, où l'office du soir finissait, et de là dans une chambre fraîche et propre, où le jeune voyageur dormit à

merveille, bercé par le bruit décroissant de l'orage qui s'éloignait.

Il s'éveilla dès l'aurore, et, se mettant à la fenêtre, regarda la campagne rafraîchie par l'orage de la veille. Devant lui s'étendait une immense prairie peuplée de plus de cent bœufs et vaches, dont le pelage brillait comme du satin. Il y avait aussi des chèvres et quantité de jolis chevreaux d'un blanc de lait, se jouant dans l'herbe touffue. A droite et à gauche de cette prairie enclose de haies impénétrables, s'étendaient à perte de vue des champs de blé bientôt mûr. La porte du monastère s'ouvrit; vingt trappistes en sortirent la pioche sur l'épaule, et ils s'en allèrent au loin, silencieusement, et marchant sur deux files.

Frère Lubin vint frapper à la porte : « Voulez-vous entendre la messe, Monsieur ?

— Certainement, mon frère; est-ce la première messe ?

— Oh ! non, c'est la dernière, la messe des paresseux; il est six heures, nos pères se lèvent à trois heures. »

Le voyageur se tint si respectueusement à l'église, que frère Lubin le prit en amitié et lui offrit de lui faire visiter le monastère. Le jeune Parisien s'écria : « Je n'osais pas le demander, mon frère, cela me fera grand plaisir, je n'ai jamais vu l'intérieur d'un couvent.

— Venez déjeuner d'abord, » fit le bon frère.

Il lui montra ensuite le cloître, les cellules, les granges et la basse-cour, le moulin, les cultures, et le voyageur ne se lassait pas d'admirer l'ordre parfait qui régnait en ces lieux, la beauté des récoltes et des troupeaux et l'arrangement ingénieux de toutes choses.

« Ce monastère, dit-il, a donc échappé aux vandales de 93 ? il a donc conservé ses richesses d'autrefois ?

— Oh ! non, dit le frère Lubin : il a été fondé en 1806

par un pauvre homme qui ne possédait pas un sou, et se mit tout seul à défricher des bruyères.

— Sommes-nous donc encore au temps des légendes? dit le voyageur.

— Oh! oui, Monsieur, et des miracles aussi. J'étais tout petit garçon quand frère Jean vint ici, et je lui vis donner le premier coup de bêche parmi les ajoncs qu'il brûlait pour fertiliser la terre. Je lui vis ensemencer son premier champ de blé, grand de vingt pieds carrés tout au plus. Pauvre frère Jean, c'était un saint! Voulez-vous voir son tombeau, Monsieur?

— Bien volontiers. »

Ils allèrent au cimetière; devant la grande croix placée au centre de ce dernier dortoir des religieux, il y avait deux tombes semblables, deux pierres plates marquées d'une croix. Sur l'une était écrit : « Frère Jean »; sur l'autre : « Sœur Marthe ». Le voyageur parut étonné. Frère Lubin l'emmena hors du cimetière et lui dit :

« Cette Marthe qui repose parmi nous était la sœur aînée de notre fondateur, du frère Jean. Chassé de son monastère détruit, il vint se réfugier chez un pauvre curé qui déjà avait accueilli sœur Marthe, également exilée. C'était la meilleure fileuse qui fut jamais. Frère Jean servait de sacristain au curé et faisait l'école aux petits enfants; mais il ne rêvait que de redevenir trappiste, et un beau jour, malgré les instances du curé et les railleries des habitants de Blanchecôte, il prit une pioche, une bêche, un morceau de pain, et s'en alla défricher la lande où, disait-on, les sorcières faisaient le sabbat. Sœur Marthe lui donna tout ce qu'elle possédait : ses deux chèvres, et fila jour et nuit pour lui gagner du pain. Elle fut notre première bienfaitrice. D'autres saintes femmes l'imitèrent. Cette bonne Mme de Douceville, dont les noces d'or ont réjoui tout le pays le

mois dernier, était jeune alors; elle renonça le jour même de son mariage à une belle parure, pour donner à sœur Marthe l'argent nécessaire à la construction de notre chapelle, devenue depuis le chœur de notre église. Elle donna plus encore : son troisième fils est notre abbé, celui qui a béni les noces d'or de ses dignes parents.

— Frère Jean est-il mort depuis longtemps ?

— Depuis vingt ans, Monsieur, et sa sœur et son premier compagnon ne lui survécurent pas plus de trente jours.

— Mon frère, reprit le voyageur, ne pourrais-je rester encore quelques heures ici ? Je voudrais entendre vos offices, revoir une seconde fois tout ce que vous m'avez montré. Jamais je n'avais imaginé rien de tel. Il me semble que je découvre un monde.

— Restez tant qu'il vous plaira, Monsieur; voulez-vous voir le père abbé ?

— Pas encore, demain. »

Il revit toutes choses et s'entretint deux fois avec l'abbé. Il vit les habitants de la contrée d'alentour s'empresser de venir chercher au monastère tout ce qui pouvait améliorer la culture de leurs champs et procurer le progrès des âmes dans la vie chrétienne; et après avoir passé huit jours dans le monastère, il le quitta en pleurant, non sans y avoir laissé une large aumône.

« Au revoir, lui dit frère Lubin, à bientôt.

— Je ne crois pas revenir jamais, dit le voyageur en baissant les yeux, tant de liens m'enchaînent au monde!

— Sont-ils bénis de Dieu? dit le trappiste.

— Non, dit le jeune voyageur, oh! non!

— Hé bien! alors, dénouez et rompez câbles ou liens de fleurs, chaînes de fer ou carcans d'or, et que votre barque s'élance libre sur les flots. Vous allez écouter

encore le chant des sirènes, mais vous ne tarderez pas à regretter notre silence; vous reviendrez, j'en suis sûr, et je vous attends. »

Il revint, en effet, à l'automne, et ne repartit jamais. La prière, le travail et le silence lui rendirent le bonheur, et il est encore l'un des plus saints religieux de Notre-Dame des Bruyères.

FIN

TABLE

L'HIRONDELLE

I. — Le laboureur. 7
II. — L'arrivée. 9
III. — La maison dévastée. 12
IV. — Yolande et Babet. 13
V. — Le retour des hirondelles. 17
VI. — Le nid. 21
VII. — Regard sur le passé. 24
VIII. — Sœur Julie. 28
IX. — L'émigration. 35
X. — Après la moisson. 41
XI. — A Barfleur. 44
XII. — Au presbytère. 49
XIII. — La quêteuse. 54
XIV. — L'église de Saint-Sauveur. 58

PHILÉMON ET BAUCIS

I. — La falaise. 65
II. — Micheleu et Michelette. 73
III. — Michel. 78
IV. — Les adieux. 82

CISKA DE CLERCY

I. — La voyageuse. 87
II. — Les avettes 95
III. — Les ruines de Sainte-Colombe. 101
IV. — A Mont-Fontaine. 106
V. — La grotte de l'écho. 114
VI. — Le départ. 121
VII. — L'adieu 129
VIII. — Retour vers le passé. 135
Épilogue 138

LES BRUYÈRES DE FRÈRE JEAN

I. — Le chasseur. 141
II. — Frère Jean. 144
III. — La messagère. 147
IV. — Chez le curé. 152
V. — Au château. 155
VI. — La cloche. 160
VII. — Clair de lune. 164
VIII. — Printemps. 172
IX. — La corbeille. 177
X. — Une noce en 1807. 181
XI. — La sœur du trappiste. 184
XII. — Le voyageur. 188

12033. — Tours, impr. Mame.

